

OUVRAGE COLLECTIF  
présenté et commenté par  
Gérard Aventurier et Albert Cellier

**Des S.T.O. de la Loire**  
(Service du Travail Obligatoire)  
**dans la tourmente**

Avec les témoignages de S.T.O. de la Loire  
et des documents inédits

*Cet ouvrage collectif rassemble les témoignages de :*

- **Albert Cellier, Albert Delaroa, Henri France, Barth. Granger, Marcel Homeyer, Jean Maloriol, Henri Muzelle, Pierre Rascle, Roger Richard, François Roméas (†), Georges Sceti, Marcel Testud (†), Paul Thivollet, Jean Ville, Louis Vives, anciens S.T.O.**
- **Henri Falque**, créateur du maquis du Baradou,

*Ont apporté des documents photographiques :*

- **Georges Deville, Stéphane Maigrot, Emile Meunier, Pierre Rascle, Georges Sceti, Albert Cellier, Antoine Faure**

*Ont permis, par amitié, d'enrichir cet ouvrage :*

- **André Bonfils, Pierre Damon, Général Pierre Dupuy, Roger Gérossier, André Grange, Marcel Jacquet, Claude Janot, Maurice Jean, Pierre Massardier, Emile Meunier (maire de Bard), Charles Meyrignac, Marcel Richard, Mara Pernus (Slovénie).**

*Les témoignages ont été collectés, présentés et commentés par :*

- **Gérard Aventurier et Albert Cellier.**

#### **Photographie de couverture :**

*Groupe de S.T.O. dont Stéphane Maigrot devant leur baraque détruite par le bombardement de Munich (Hirschgarten Lager) le 11 juillet 1944.*

# Sommaire

Préface par Claude Latta	p. 5
Avant-propos par Albert Cellier	p. 9
Quelques références chronologiques	p. 10
<b>Le service du travail obligatoire dans l'histoire de la Seconde Guerre mondiale</b> par Gérard Aventurier	p. 11
• <i>Comment construire la mémoire de l'histoire du S.T.O. ?</i>	p. 11
• <i>La législation de Vichy</i>	p. 12
• <i>Propagande et contre-propagande sur fond de S.T.O.</i>	p. 15
• <i>La chasse aux réfractaires</i> (témoignages de Louis Vives et Emile Meunier)	p. 18
• <i>La perception des S.T.O. en 1945, 1972 et 1998.</i>	p. 20
<b>Le plan Goering, le travail forcé</b>	
• <i>Goering, les prisonniers de guerre et les travailleurs forcés</i>	p. 24
• <i>Le système concentrationnaire national-socialiste</i>	p. 27
• <i>Salzgitter</i> (documents fournis par P. Rasclé et traduits par H. Muzelle)	p. 28
<b>Comment faire face à la menace du S.T.O. ?</b> par Gérard Aventurier	
• Cas de figure et témoignages : <i>"Douces années"</i> par Maurice Jean	p. 32
• Le problème de l'entrée dans le maquis : <i>le maquis de Chambon-le-Château</i> par Henri Falque	p. 37
<b>La réforme ?</b>	
• <i>Témoignages</i> d'Albert Delaroa et de Marcel Homeyer	p. 44
<b>Témoignages : histoires individuelles et vie quotidienne</b>	
• <i>Service du Travail Obligatoire à Wattenstedt en 1943</i> par Elie Denis	p. 45
• <i>S.T.O. et ruralité</i> par Emile Meunier	p. 46
• <i>La quille</i> par Barthélemy Granger	p. 47
• <i>Dans les Sudètes en 1943</i> par Jean Maloriol	p. 47
• <i>Le café chaud</i> par Paul Thivollet	p. 49
• <i>Rire quand même dans la neige à Wasserfallboden</i> par Henri Muzelle	p. 49
• <i>La faim !</i> par Louis Vives	p. 53
• <i>Souvenir d'un bon repas</i> par Henri France	p. 54
• <i>Les activités culturelles au camp de Wasserfallboden</i> par Henri Muzelle	p. 55
• <i>Châtelains pour quelques jours</i> par Henri France	p. 56

## **Résistances, prisons, camps disciplinaires**

- *Chansons contre* par Albert Cellier p. 57
- *Le cocasse et le tragique* par Pierre Rasclé p. 58
- *Un sabotage extraordinaire* par François Roméas p. 58
- *Les prisons* de Roger Richard p. 60
- *De camp en camp* par Albert Cellier p. 61

## **Répression nazie et assassinats**

- *Ceux de la Wehrmacht* par Barth. Granger p. 62
- *La délation chez les Allemands* par Henri France p. 62
- *Mort de mon frère* par Paul Thivollet p. 63
- *Morts là-bas* par Albert Cellier p. 64

## **Des S.T.O. français en Slovénie**

- *Français en Slovénie (1943-1945)* par Albert Cellier p. 65
- *Périple en Slovénie (juin à septembre 1943)* par C. Janot et A. Cellier p. 66
- *Les Français du S.T.O. vus par des Slovènes* par Mara P. de Ljunljana p. 67
- *Des S.T.O. français dans les maquis slovènes* par Georges Sceti p. 68

## **La femme et les S.T.O.**

- *Femmes* par Albert Cellier p. 82
- *Compréhension et discrétion* par Jean Ville p. 83

## **Visions rétrospectives**

- *Rapport de la direction départementale de la main-d'œuvre en 1949* p. 84
- *Souvenirs en photos* d'Emile Meunier p. 86
- *Graben* par Louis Vives p. 88

## **Du procès de Nuremberg (1946)**

p. 89

## **Glossaire**

p. 90

## **Bibliographie**

p. 92

## Préface

### L'honnêteté des témoins et l'honneur des historiens

#### Une subtile alchimie

*Village de Forez* a publié, il y a un an, une étude de Gérard Aventurier et d'Albert Cellier consacrée aux instituteurs de la Loire victimes du S.T.O., Service du Travail Obligatoire. Cette étude associait les talents complémentaires de l'historien et du témoin. Gérard Aventurier, qui travaille beaucoup sur l'histoire de la Seconde Guerre mondiale dans la région, avait la rigueur et la capacité d'analyse de l'historien et la connaissance des événements qui permet de replacer les témoignages dans leur contexte et de prendre le recul nécessaire. Albert Cellier, ancien instituteur, victime du S.T.O., était le témoin et avait une compréhension intime des événements vécus par lui et par ses camarades. Bénéficiant de la solidarité qui unit les instituteurs d'une même promotion et des promotions voisines, solidarité renforcée par le souvenir des épreuves subies en commun pendant la guerre, il sut rassembler les témoignages, convaincre les uns et les autres de prendre la plume et de mettre par écrit le souvenir de ce qui avait été vécu et qui devenait ainsi un témoignage pour l'Histoire. Ce témoignage était évidemment chargé d'émotion et d'affectivité et acceptait, ce qui n'est pas rien, de se soumettre à la critique des historiens et au jugement des lecteurs.

Au cours de ce travail, il s'est produit une subtile alchimie qui est au cœur même du travail historique : l'historien a fait tout un travail de compréhension des témoignages qu'il devait prendre en compte ; de son côté, le témoin adoptait la démarche de l'historien qui considère avec esprit critique les témoignages rassemblés.

*Des instituteurs de la Loire au service du travail obligatoire*, paru en juin 1997, a eu un succès mérité par la qualité des témoignages et des analyses ainsi rassemblés et aussi parce qu'il existe finalement peu d'études et de monographies sur le S.T.O. Le caractère *novateur* de l'entreprise a été remarqué par nombre de ses lecteurs. Les anciens S.T.O. se sont souvent reconnus dans ce volume, la presse de leurs associations y a fait écho. Le « bouche à oreille » a fait le reste et assuré la diffusion du volume. Et quand on écrit, après tout, c'est pour être lu...

#### La suite de l'aventure

Gérard Aventurier et Albert Cellier m'avaient fait l'amitié de me demander une préface, ce qu'ils renouvellent aujourd'hui. Ils m'ont fait rencontrer ensuite, au cours d'une sympathique réunion dans un restaurant de Saint-Etienne, ceux qui avaient donné leur témoignage ainsi que d'autres camarades qui n'avaient pu témoigner mais qui pouvaient et souhaitaient le faire. La traditionnelle convivialité stéphanoise a délié les langues et fait naître la sympathie. J'ai suggéré de donner une suite à *Des instituteurs de la Loire au Service du travail obligatoire* en abordant éventuellement d'autres thèmes, en utilisant des documents nouveaux et en élargissant le champ des témoignages à d'autres catégories de S.T.O. qui n'étaient pas forcément instituteurs. Toute publication porte en elle-même son propre dynamisme : elle fait

sortir de nouveaux témoignages et de nouveaux documents, elle provoque des rectifications et ajoute des compléments.

Ainsi, ce nouvel ouvrage est-il né de cette rencontre et du désir qu'ont eu les auteurs de donner une suite à cette aventure, l'aventure qui consiste à voyager dans le passé pour le comprendre et, parfois, l'exorciser et en faire le deuil. Le travail, le goût du détail et du travail bien fait et l'obstination de Gérard Aventurier et d'Albert Cellier ont fait le reste, avec ce sentiment d'impatience qu'éprouvent parfois les témoins parce que le temps leur semble compté. Un an seulement plus tard, paraît donc ce tome II.

## **Une gerbe de témoignages et d'enseignements**

- La variété et la profonde humanité des témoignages nous montrent une fois de plus que les aventures collectives ne se résument jamais aux froides statistiques dont abusent parfois les historiens fascinés par la sociologie. L'histoire des communautés humaines est faite de destins individuels. Ce sont eux qui donnent leur couleur à l'Histoire. Les destins des requis du S.T.O. furent donc extrêmement divers : ouvriers d'usines ou travailleurs en milieu rural ; S.T.O. envoyés en camps de représailles ou même déportés à Dachau par suite d'actes de sabotage ; victimes des bombardements alliés qui frappaient les usines allemandes ; S.T.O. assassinés par les nazis. Des destins étonnants, tels ceux de Louis Vives et de son camarade Malet, dirigés sur le chantier d'un immense fossé antichars, creusé par des milliers de travailleurs forcés, qui devait arrêter l'Armée Rouge ou celui de Georges Sceti, S.T.O. passé dans les maquis slovènes ! Dans cet ouvrage, ces destins ont ainsi des noms et des visages.

- Ces destins ont été broyés dans un système qui était planifié et qui avait été prévu et mis au point avant la guerre par les nazis : le plan Goering prévoyant la création de Kaprun dès 1938 et la photographie où on le voit donnant le premier coup de bêche des travaux en sont à la fois la preuve et l'illustration. Le S.T.O. fit partie d'une vaste entreprise de mise en esclavage de la main-d'œuvre européenne des pays vaincus et occupés par la Wehrmacht. Les auteurs ont raison de rappeler le rôle du Gauleiter Sauckel qui fut le maître d'œuvre de ce plan et qui fut condamné à mort par le tribunal de Nuremberg et exécuté en 1946. Redisons-le encore une fois : le régime de Vichy et certains de ses fonctionnaires les plus zélés se sont faits les pourvoyeurs de main-d'œuvre du IIIème Reich.

- La vie quotidienne est évoquée à travers de nombreux souvenirs et de nombreux exemples qui se rassemblent autour de quelques obsessions : obsession de la nourriture et règne de la débrouillardise pour améliorer l'ordinaire ; obsession du courrier qui donne des nouvelles de ceux qu'on aime ; volonté de « faire passer les nouvelles » aux familles ; obsession d'échapper aux travaux trop durs, aux brimades et aux mauvais traitements, peur des camps de représailles ; désir de survivre et souci du sort des camarades. On peut aussi espérer la bienheureuse *réforme* qui pourrait – mais on se fait beaucoup d'illusions - vous faire rentrer au pays. La vie quotidienne est aussi rythmée de bonheurs volés, dérobés à la captivité ou à l'angoisse de la guerre : la camaraderie qui soutient et permet de « tenir », un repas meilleur qu'à l'ordinaire, le *vin italien* que l'on a dérobé, une activité culturelle, la baisse du moral des nazis que l'on constate en voyant évoluer les slogans de la propagande, les soins au blessé donné par une jeune doctoresse slovène...

- L'épisode des maquis slovènes est particulièrement intéressant. Des STO avaient été envoyés au travail en Slovénie, province occidentale de la Yougoslavie dépecée et occupée

par les nazis, et réussirent à passer ensuite dans les maquis slovènes dressés contre l'occupant : la dureté des conditions de vie – le froid, l'isolement, les marches dans la neige – et l'âpreté des combats signifiaient que la dignité du vaincu était reconquise. Un Stéphanois dans les maquis slovènes : seuls les hasards de la guerre peuvent donner naissance à une telle aventure. La guerre, comme la révolution – le mot est d'André Malraux – ce sont aussi parfois « les vacances de la vie »...

## **L'honnêteté des témoins**

Ces témoignages que nous publions se caractérisent, me semble-t-il, par leur honnêteté foncière et leur sincérité. Pas de « mouvements de menton » : les témoins ne prennent pas la pose, racontent, selon le mot employé par l'un d'eux, à la fois « le cocasse et le tragique », l'événement du quotidien et l'information internationale, le courage et les petites compromissions. Tous les problèmes sont abordés avec beaucoup d'honnêteté intellectuelle, y compris celui-ci qui les a taraudés une partie de leur vie : pouvait-on échapper au STO et comment ?

Cette volonté de témoigner qui s'insère dans l'Histoire est un moyen de se réconcilier avec le passé, de le situer dans un cadre plus large, de comprendre que chaque geste d'opposition était à la fois une victoire sur soi-même et une contestation de l'ordre inhumain qui régnait sur l'Europe. La mort d'Elie Simon, assassiné par la Gestapo, et le combat de Georges Sceti parmi ses camarades slovènes témoignent pour l'Histoire.

## **La solidarité, la compassion et le devoir de mémoire**

Les témoins, qui apportent ici leur contribution à l'Histoire, ont parfois bénéficié de la *solidarité* de ceux qui appartenaient au peuple des vainqueurs : un geste pouvait alors sauver la vie. La *compassion* pour tant de souffrances qui irrigue certains de ces textes est, elle aussi, une leçon d'humanité. Pensons à Louis Vives qui rend hommage à cette famille autrichienne qui lui a sans doute sauvé la vie et à la fille de la maison, Marguerite Zwinger « qui avait alors seize ans » et « me servait chaque soir l'immuable bol de café au lait avec une grosse tranche de pain ». Le récit de son retour a été publié dans les *Cahiers de Weiden am See* :

« En juin 1993, il retournera dans ce village de Weiden, retrouvera au comble de l'émotion, Marguerite Zwinger. Il ira se recueillir sur la tombe de ses parents Nissl, dans ce cimetière où brillent à nouveau des milliers de petites lampes, où il passera devant la stèle sur laquelle étoile et inscriptions en caractères cyrilliques rappellent qu'un soldat russe est tombé ici et, où reposent, anonymes, de pauvres Ukrainiennes, inhumées quasiment nues, pour qu'on puisse récupérer leurs vêtements, jeunes filles victimes des déportations massives de populations, oubliées par tous, sauf par ceux qui, comme lui, ont vécu le drame de ces chantiers démentiels ».

*Devoir de mémoire* : l'hommage au soldat russe enterré à Weiden rappelle les sacrifices de l'Armée Rouge pour abattre le nazisme ; le rappel de la déportation et de la mort des jeunes filles ukrainiennes qui, blasphème insupportable, sont enterrées presque nues - ce qui veut dire que les devoirs dus aux morts dans toutes les civilisations, n'ont pas été respectés - redonne un sens à leur sacrifice puisque, désormais, elles ne seront plus oubliées.

## L'honneur des historiens

Ces témoignages nous invitent à comprendre : comprendre comment un régime totalitaire, planifié et terrifiant, a pu broyer autant d'hommes et de femmes et saccager leur jeunesse. On ne revient pas indemne d'une telle aventure, même s'il y eut des degrés dans l'horreur :

- Aux déportés des camps de concentration et d'extermination, on a voulu enlever leur dignité d'hommes, les contraindre à l'humiliation, les affamer et les tuer par un travail inhumain, en faire des esclaves promis à la mort, exterminer le peuple juif et aussi le peuple tsigane auxquels appartenaient ceux qui étaient conduits dans les camps d'extermination.
- Aux prisonniers de guerre, on a pris leur liberté pendant cinq longues années et on les a mis hors-jeu dans le grand combat qui englobait l'Europe comme un mauvais rêve.
- Aux S.T.O., requis du travail obligatoire, on a confisqué leur force de travail et pris leur jeunesse et les meilleures années de leur vie. 60 000 sont morts en Allemagne.

Mais ces catégories, si l'on ose employer ce terme, n'étaient pas étanches : le prisonnier de guerre évadé, le STO qui, à la faveur d'une permission en France, gagnait un maquis ou qui, évadé, se retrouvait, de façon inattendue, aux côtés des *partisans* slovènes, devenaient à leur tour des Résistants. Et, parce qu'à l'intérieur d'une usine, un S.T.O. avait fait un acte de sabotage, il pouvait être envoyé en camp de concentration.

Pour les nazis, ils appartenaient tous au peuple des *Untermenschen*, des *sous-hommes* : Résistants qui s'étaient opposés au régime nazi au nom de la liberté ; Juifs, promis à la mort des chambres à gaz ; prisonniers d'une armée vaincue et méprisée ; esclaves fournis par le régime de la Collaboration. En ne se résignant pas, en restant des hommes debout dans l'adversité, beaucoup d'entre eux ont assumé la « gloire des vaincus »<sup>1</sup>.

Le partisan slovène qui donne une arme au S.T.O. de Saint-Etienne pour combattre à ses côtés lui redonne les moyens de la dignité et de la victoire. Et comme l'écrit en 1941, le poète Jean Cassou qui, au secret, est emprisonné par les nazis, avant d'être, à la Libération, commissaire de la République :

« La belle histoire où l'on dit : demain...  
Ah ! Jaillisse enfin le matin de fête  
Où sur les fusils s'abattraient les poings ! »<sup>2</sup>

L'honneur des historiens, c'est d'être la mémoire des hommes, de les réconcilier avec leur passé et de leur donner la parole. Celui des poètes est de dire, quand tout semble perdu, la permanence de l'espoir.

**Claude Latta**

---

<sup>1</sup> L'expression a été employée par le romancier Henri Troyat pour parler des décembreistes de 1825 qui, opposés au tsarisme et réclamant des réformes, furent vaincus et envoyés en Sibérie, mais surent garder leur dignité d'hommes et préparer ainsi d'autres combats de la liberté.

<sup>2</sup> Cassou (Jean) : *Trente-trois sonnets composés au secret*, Paris, éditions de Minuit, 1944, rééd. Paris, Gallimard, collection Poésie/Gallimard, 1995, p. 67.

## AVANT-PROPOS

"Et pour en finir".

Ainsi avons-nous refermé l'an dernier notre recueil de témoignages d'instituteurs sur deux années en servitude.

Mais encore ? Lecteurs, anciens camarades d'exil, collègues entre autres ont souhaité qu'on en dise davantage sur notre vie là-bas. Et comme les mémoires réveillées ne s'éteignent pas vite...

Les récits qui suivent ne sont ni justification, ni délivrance, peut-être une tardive occasion de retrouver une jeunesse malmenée, de faire connaître "quelques détails" du plus terrible des conflits.

Au coeur du Reich en guerre, vaste terre d'exil, de détention et de souffrance pour des millions d'êtres de tous âges, de toutes nationalités, victimes des misères d'une guerre sauvage, qui s'achèvera en apocalypse, nous vécûmes, nous les S.T.O., comme nombre de prisonniers de guerre français, une cohabitation forcée qui fut l'occasion de connaître de façon beaucoup plus profonde, mais nuancée, les populations allemande, autrichienne, de Tchécoslovaquie, Pologne et Slovénie annexées, les populations déplacées de Russie, Ukraine, Grèce; les P.G. britanniques, soviétiques, italiens...

Nombre d'entre nous n'en revinrent pas, d'autres se souviennent...

**Albert CELLIER**

## Quelques repères chronologiques

### 1940

- 18 juin : de Gaulle appelle à la Résistance : la *France Libre*.
- 10 juillet : le maréchal Pétain reçoit les pleins pouvoirs : l'*Etat français*.
- 30 juillet : création des *Chantiers de Jeunesse*.
- 24 octobre : rencontre Hitler-Pétain ("la poignée de main").

### 1941

- 21 juin : l'armée allemande envahit l'Union soviétique.
- 27 juillet : création de la L.V.F. (*Légion des Volontaires Français*).

### 1942

- 14 avril : retour de Pierre Laval comme chef du gouvernement de Vichy.
- Août : premiers prisonniers de guerre français rapatriés : la *Relève*.
- 4 septembre : loi instituant la réquisition des travailleurs de 18 à 50 ans.
- 11 novembre : les forces allemandes occupent Roanne et Saint-Etienne.

### 1943

- 6 janvier : départ pour l'Allemagne d'ouvriers requis.
- Janvier : création de l'*Armée Secrète* (A.S.) dans la Loire.
- 31 janvier : création de la *Milice* vichyste.
- 16 février : loi instituant le *Service du Travail Obligatoire* (S.T.O.)
- Février : désastreuse défaite allemande à Stalingrad.
- d'août à décembre : diverses actions de plasticage et coups de main de l'A.S. et des F.T.P. (organisation de Résistance).

### 1944

- Les maquis se manifestent militairement.
- 6 juin : débarquement en Normandie.
- 25 août : libération de Saint-Etienne.
- Restauration de la République ; Epuration.

### 1945

- Janvier : à l'Ouest, les Alliés pénètrent en Allemagne.
- Mars : à l'Est, les troupes soviétiques entrent en Allemagne.
- 1<sup>er</sup> - 3 mai : capitulation du Reich.
- D'avril à septembre : concentrationnaires, P.G. et S.T.O. rentrent.
- 1946 : Tribunal international de Nuremberg.

# LE SERVICE DU TRAVAIL OBLIGATOIRE DANS L'HISTOIRE DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE

Comment construire la mémoire de l'histoire du S.T.O ?

Un des historiens contemporains les plus doués et spécialiste de l'Ancien Régime, Pierre Goubert, donnait, en 1984, une vision renouvelée de l'histoire de la France en bornant son étude à l'entrée en guerre de 1914 : "Quant à cette large part du XX<sup>e</sup> siècle que j'ai vécue jamais il ne me serait venu à l'idée d'en écrire l'histoire même brièvement. Ce qu'on appelle l'histoire immédiate m'est toujours apparu, toute mode mise à part comme une collecte de documents, ou comme du journalisme au mieux honnête"<sup>1</sup>. Même si les responsables des programmes pour les lycées n'ont pas suivi Pierre Goubert, l'histoire du temps présent entretient un débat sans cesse réurgent, en particulier sur la place et les fonctions de la Seconde Guerre mondiale. Au sein du conflit mondial, l'histoire du Service du Travail Obligatoire qui a mobilisé des millions de ressortissants des peuples annexés et soutenu l'économie de guerre nazie reçoit des traitements variables en volume, en présentation, en signification. Prenons deux exemples :

Manuel	Année d'éd.	Classe	Volume	Volume sur la 2 <sup>e</sup> guerre	Formes de présentation
Histoire Le monde de 1939 à nos jours" Hachette	1983	Term. A,B C,D	64 pages	2/3 page  1/6 page  Au total 1,3 %	Reproduction d'une affiche de propagande + information écrite <i>la réquisition de la main-d'œuvre étrangère</i> Texte d'Henri Amouroux : <i>La convocation du S.T.O.</i>

<sup>1</sup> Pierre Goubert : Initiation à l'histoire de la France, Paris, Fayard/Taillandier, 1984, p. 9-10.

Collection Quétel Bordas	1988	Première	66 pages	1/6 page  1/12 page  Au total, 0,4 %	Texte de Laval qui préconise la Relève. Affiche de propagande.
--------------------------------	------	----------	----------	--	--

Sur le plan pédagogique, les affiches, les encarts marginaux du document de Laval et de la présentation d'Amouroux, le commentaire d'une demi-page ont valeur de mise en situation, de questionnement, d'information et laissent une large part aux capacités d'éveil et d'explication du professeur. A supposer que la part d'exploitation de ces documents soit active, il n'en demeure pas moins que l'approche du sens et des conséquences du S.T.O. sera directement dépendante de la problématique historique mise en place par l'enseignant. C'est pourquoi les axes d'insertion du S.T.O. dans l'histoire de la Seconde Guerre mondiale sont déterminants. Les deux manuels placent l'histoire du S.T.O. dans la ligne la plus stricte de la collaboration entre le régime de Vichy et l'Allemagne nazie. Mais un seul inscrit cette réquisition par le S.T.O. comme une des manifestations de la guerre totale, économique et idéologique. La suspicion de Goubert n'était pas infondée.

L'analyse des manuels est l'occasion de voir à l'œuvre la constitution de la mémoire historique sur le thème qui nous intéresse. Comment dépasser les réticences de Pierre Goubert et aller au-delà de la quête de témoignages qui nous sont offerts ici sous une rubrique particulière et démultipliée en trois présentations ? Peut-on éviter une simple chronique de faits récents et donner une vision historique du S.T.O. ? Sans trop de prétentions, à travers une dizaine de thèmes, nous nous sommes efforcés pour la Loire de construire cette mémoire en racontant par l'histoire événementielle, en transmettant cette mémoire selon les pôles divers de l'histoire des mentalités, enfin en expliquant par l'évolution de l'historiographie et de la perception du S.T.O.

### **La législation de Vichy**

Sur le plan événementiel, l'histoire militaire, économique et idéologique du S.T.O. est respectivement illustrée par la participation de Ligériens aux maquis slovènes, par le plan Goering et par les thèmes 5 et 6 (sabotages - camps disciplinaires / surveillance nazie et assassinats). L'élaboration des lois promulguant le travail volontaire, la Relève, puis le S.T.O. est l'œuvre de Vichy comme l'a souligné Jacques Evrard après avoir tenté un recensement des départs : *"... ce qui fait ce bilan particulièrement lourd, c'est le drame de conscience qui a marqué chacun de ces départs. Etre contraint d'aider dans son effort de guerre l'ennemi détesté, et ce en vertu*

*des lois françaises, est doublement douloureux*".<sup>2</sup> Nous rappelons les étapes non pas successives, mais en position de chevauchement des décisions législatives :

- A la fin de 1941 et au début de 1942, l'appât de salaires élevés auprès de 650 000 chômeurs (février 1941) et des travailleurs victimes de la hausse des prix n'attire guère de volontaires. L'échec de cette procédure amène au printemps 1942, Laval, président du conseil, et le Dr Fritz Sauckel, à signer des accords pour envoyer de la main-d'œuvre française en Allemagne ou sur les chantiers du Reich en France. Le système de la Relève qui consistait à libérer un prisonnier français en échange du départ de trois travailleurs qualifiés fut un mythe. A peine dénombrera-t-on cinquante mille retours pour un million de travailleurs exilés ! Pour Saint-Etienne, semble-t-il, Etienne Fournial avance timidement le chiffre de 200 à 300 volontaires<sup>3</sup> et Monique Luirard, dans sa thèse d'état, estime encore à 15 % le nombre de volontaires entre le 1er janvier et le 18 juin 1943.<sup>4</sup> Monique Luirard précise elle-même que ces catégorisations sont critiquables, puisque volontaires et requis étaient mélangés dans les départs et que des requis se transformaient en volontaires pour choisir en principe leur lieu d'affectation. De mai à septembre 1942, l'expédition d'ouvriers français dans le grand Reich se fait encore uniquement sous forme de volontariat. Le Bureau de Placement allemand, ouvert à Saint-Etienne rue d'Arcole, est transféré en juillet 1942 au n°39 de la rue Michelet.

- Pour accélérer et grossir les départs, Vichy édicte la loi du 4 septembre 1942 et assujettit les hommes de 18 à 50 ans qui n'occupent pas un emploi utile aux besoins du pays, à figurer sur des listes établies par les Inspecteurs du Travail et les délégués de l'Inspection générale de la Production industrielle. A partir de ces listes, il est procédé à l'envoi par désignation d'office de travailleurs outre-Rhin. Alors que le Bureau de Placement allemand incite à l'embauche par une propagande mensongère, les services français ont des attitudes différentes, délicates à apprécier. Selon Monique Luirard, le Service du Travail Obligatoire entre en lutte avec celui de la Main-d'œuvre dont il dépend. Le chef du Service départemental de la Main-d'œuvre peut avancer que son administration a freiné les opérations d'après le bilan définitif : "*Grâce à l'activité de mes services, on remarque la différence sensible des exigences allemandes (taxation : 18500) et des déportations réelles (départs : 7011)*".<sup>5</sup> Cet écart important appelle d'autres explications que nous aborderons.

- La troisième phase est celle dont relèvent la plupart des témoins ici sollicités, des instituteurs, puisque cette mesure va frapper en priorité des enseignants,

<sup>2</sup> Jacques Evrard : *La Déportation des travailleurs français dans le III<sup>e</sup> Reich*, Paris, Fayard, 1972, p. 164.

<sup>3</sup> Etienne Fournial : *Saint-Etienne, histoire de la ville et de ses habitants*, Le Coteau, Horvath, 1976, p. 339.

<sup>4</sup> Monique Luirard : *La Région stéphanoise dans la guerre et dans la paix (1936-1951)*, Centre d'études foréziennes, 1980, p. 450.

<sup>5</sup> Archives municipales de Saint-Etienne, 5H82.

des employés, mais encore des ouvriers, des manoeuvres âgés de 20 à 23 ans. La loi du 16 février 1943 appelle, durant la période de fin mars à octobre 1943, au Service du Travail Obligatoire, d'une durée de deux ans, "tous les hommes nés entre le 1er janvier 1920 et le 31 décembre 1922". Vingt-deux instituteurs publics et au moins un instituteur privé quittent la Loire le lundi 29 mars 1943. Le samedi précédent, le 27 mars, leur ministre de tutelle, Abel Bonnard, condamné à mort par contumace à la Libération, a inauguré à Lyon l'exposition "Le Bolchevisme contre l'Europe" : "Il faut que vous voyiez cette horrible organisation du mal pour vous figurer ce que sont véritablement ceux qui menacent l'Europe et le monde".<sup>6</sup> Cette déclaration éclaire la politique de la Relève et du S.T.O. du président Laval qui privilégie "la défense de la civilisation contre le bolchevisme". Durant ce mois de mars appelé "le mois des grands départs", par Henri Amouroux, plus du quart des S.T.O. français, 126 569 travailleurs, et du quart départemental, soit 1878, ont pris la direction du III<sup>e</sup> Reich. A partir de mai 1943 partent les recrues des Chantiers de jeunesse, le plus souvent directement de leur lieu d'hébergement, soit 538 pour la Loire.<sup>7</sup> Une quinzaine d'instituteurs ligériens feront partie de ces convois.

- Dans une dernière phase d'octobre 1943 à juillet 1944, les désignations ne sont que le fait des "commissions de peignage" et des commissions mixtes franco-allemandes. Albert Speer, ministre de l'armement qui dénonce l'effet "boomerang" des initiatives de Sauckel, se met d'accord le 17 septembre 1943 avec le secrétaire d'Etat à la Production industrielle, Bichelonne, pour que les travailleurs requis participent dans des entreprises françaises à l'exécution des commandes allemandes.

Il faut souligner que l'appel aux classes 1940-1941-1942 n'a pas entraîné de prélèvements homogènes au plan départemental comme on l'a montré dans la première publication de Village de Forez<sup>8</sup>, pas plus qu'une quelconque égalité au plan national. Le S.T.O. n'avait rien à voir avec la conscription. Dans la Loire, 41 instituteurs furent contraints à l'exil.<sup>9</sup> A Paris, 56 % des instituteurs sont touchés alors qu'aucun instituteur ne quitte les départements du Nord et de la Marne.<sup>10</sup>

Pour la Loire, il est intéressant de comparer les statistiques de recensement des trois classes et de départ au S.T.O.<sup>11</sup>

<sup>6</sup> La Tribune républicaine, 29 mars 1943.

<sup>7</sup> Monique Luirard, op. cit., tableau n° 18.

<sup>8</sup> Gérard Aventurier et Albert Cellier : "Des instituteurs de la Loire au Service du Travail Obligatoire (S.T.O.) dans le III<sup>e</sup> Reich (1943-1945)", Village de Forez, 1997. Les instituteurs publics, partis le 29 mars 1943, ont été désignés selon des critères qu'il n'a pas été possible d'élucider, c'est-à-dire empreints d'un arbitraire certain. Cf. op. cit., p. 12 à 16 et p. 31-32.

<sup>9</sup> Ibid., p. 78. A. Cellier a dénombré 41 instituteurs exilés. Monique Luirard, op. cit., tableau n° 18, recense 50 enseignants sans intégrer les Chantiers de jeunesse.

<sup>10</sup> Rémy Handourtzel : Vichy et l'Ecole (1940-1944), éd. Noësis, 1997, p. 42.

<sup>11</sup> Monique Luirard, op. cit., tableau 14 ; statistiques du recensement et du Service de la Main-d'œuvre, A.D.L., 2 W 51

	Recensés	Départs avant le 1er avril 1943	% départs
Classe 1940	4209	605	14,4 %
Classe 1941	4190	771	18,4 %
Classe 1942	3237	506	15,6 %
Total	11636	1882	16,2 %

Les statistiques de Monique Luirard, 1882 départs avant le 1er avril 1943 de jeunes des classes 40, 41, 42 et 2548 sur l'ensemble de la période 1942-1944, sont sensiblement inférieures à celles du Service de la Main-d'œuvre qui donnent 2569 départs des trois classes avant le 1er avril 1943. L'intérêt du tableau de Monique Luirard est de montrer que plus on avait "le malheur" d'être jeune, plus on était frappé : 14,8 % de la classe 1940 sur les départs outre-Rhin, 19,1 % pour la classe 1941, 24,3 % pour la classe 1942.

### **Propagande et contre-propagande sur fond de S.T.O.**

L'histoire s'écrit aujourd'hui à plusieurs voix par la confrontation et l'examen critique des sources propres à chaque protagoniste. Le point de vue allemand nous est livré par Henri Muzelle au moyen de l'historique publié par l'entreprise exploitante de la centrale hydro-électrique de Kaprun. Celle-ci a puisé dans les archives nazies pour souligner l'édification dès 1938 du complexe sidérurgique Hermann Göring où étaient programmés camp de travail forcé, camp de représailles et camp de concentration. En France, le régime de Vichy va mener une double bataille d'intoxication idéologique et de chasse aux réfractaires pour satisfaire les demandes toujours croissantes, au moins en 1943, de l'ennemi. Comment s'exprime le refus de cette politique, en dehors des maquis de la résistance armée proprement dite, même si cette distinction comporte une part d'artifice ?

Les affiches de propagande vichyste sont connues, comme celle de 1942 : *"Je travaille en Allemagne. Pour la Relève. Pour ma famille. Pour la France. Fais comme moi"* ou celle plus technicienne sur fond de symboles mécaniques et sidérurgiques : *"En travaillant en Allemagne, tu seras l'Ambassadeur de la qualité française"*. Les premiers tracts de résistance au S.T.O. dans la Loire dont nous avons retrouvé la trace remontent à fin 1942.

Un tract, émis par deux journaux clandestins Combat et L'Insurgé, est découvert le 10 novembre 1942 rue de Lyon qui deviendra glorieusement et pour partie

la rue Pierre Bérard.<sup>12</sup> Plusieurs instituteurs de la région stéphanoise, dont Jean Duperray, participèrent à la rédaction ou à la diffusion de L'Insurgé de Lyon et de ses tracts à des dates d'engagement impossibles à préciser, en 1943-1944 pour la majorité d'entre eux.<sup>13</sup> Le tract du 10 novembre 1942 s'adresse, dans l'esprit syndicaliste révolutionnaire de L'Insurgé, aux ouvriers pour "*refuser (leur) désignation de départ en Allemagne*" et lutter "*contre l'effort de guerre nazi*". Le 28 novembre 1942, un tract émanant des Mouvements de Résistance est plus argumenté : l'existence des ouvriers en Allemagne sera doublement menacée par les bombardements anglais et par leur position d'otages retenus en Allemagne.<sup>14</sup> Un tract du 28 décembre est intitulé : "*Aux ordres individuels pour les déportations en Bochie, répondons par l'action collective*". Il semble prôner la conjonction de l'action entre communistes et gaullistes : "*Par notre action réunie, faisons échec aux esclavagistes Pétain-Laval*".

Un tract du 5 janvier 1943 s'adresse à la classe ouvrière : "Vive la grève générale contre les déportations !" et invite pour le lendemain à une manifestation à Châteaueux, qui n'aura pas lieu selon le rapport du Commissaire central. Mais déjà le 28 décembre précédent, des "ouvriers requis" ont été transportés par véhicules jusqu'à la gare de Châteaueux pour "*éviter tout incident dans la traversée de la ville*". Le 20 février 1943, des tracts d'inspiration communiste : "...Il vaut mieux se cacher et rentrer dans les francs-tireurs" sont découverts sur le quai de la gare de Châteaueux. Le 14 mars sont diffusés sur "*la partie de la voie située entre le buffet de la gare et le quai de la petite vitesse*"<sup>15</sup> des papillons : "*Pour sauver ta vie et la France, ne pars pas*". Enfin, les tracts du 24 mars 1943 contre le S.T.O. prennent une importance "historique" au regard des départs massifs de la dernière décade de mars. René Gentgen a relevé l'existence de tracts distribués à Saint-Etienne et à Firminy pour inciter à rejoindre les F.T.P.<sup>16</sup> Un autre tract invite les femmes, mères, filles qui veulent garder leur mari, leur fils, leur fiancé à venir manifester le jeudi 25, place du Peuple, à 18 heures. On ne retrouve aucun souvenir de cette manifestation dans les documents ou témoignages.<sup>17</sup>

Une affiche déposée aux Archives municipales de Saint-Etienne avait bien prévu un départ le samedi 27 mars avec un regroupement place Fourneyron et un transport des S.T.O. jusqu'à ... la gare du Petit-Cabaret (Pont-de-l'Ane) pour éviter tout

<sup>12</sup> Archives municipales de Saint-Etienne, 2 I 44, lettre du Commissaire central au Maire de Saint-Etienne, en date du 10 novembre 1942.

<sup>13</sup> Archives municipales de Saint-Etienne, dossier Jean Duperray. Les services reconnus de Jean Duperray dans la Résistance s'étendent du 1er juillet 1942 au 26 septembre 1944.

<sup>14</sup> Archives municipales de Saint-Etienne, 2 I 44, lettre du 28 novembre 1942. Ce tract a été découvert dans les parages de la place Fourneyron à Saint-Etienne.

<sup>15</sup> Archives municipales de Saint-Etienne, 5 H 80.

<sup>16</sup> Archives départementales de la Loire, 11 J 551/2, étude du colonel René Gentgen sur les faits de guerre dus à la Résistance intérieure.

<sup>17</sup> Archives municipales de Saint-Etienne, 5 H 80, Mesures d'exception et faits de guerre. Monique Luirard fait aussi le même constat, op. cit., p. 442 (note 162).

incident. Ce départ fut reporté au lundi 29 mars dans le même cadre pour des raisons non précisées, mais aisées à établir. On ne peut douter de l'existence de ces tracts, pas plus que de la bonne foi des instituteurs-témoins dans cet ouvrage qui, partis le 29 mars, affirment n'avoir reçu aucun signe pour échapper au S.T.O. Enfin un tract trouvé le 9 mai 1944 dans une boîte aux lettres, émis par les Mouvements unis de résistance (M.U.R.) appelle la population de la Loire "à aider les réfractaires à faire échec par tous les moyens à la déportation des travailleurs".<sup>18</sup> L'impact de ces tracts sur la population et sur les jeunes gens menacés de S.T.O. représente tout l'enjeu de leur diffusion ; nous aborderons l'écho qu'ils ont éventuellement eu dans le troisième thème sur les moyens de se soustraire au S.T.O. Les réactions d'opposition au S.T.O. prennent des formes variées et politiques que nous avons pour partie évoquées dans la première publication : grèves (29 décembre 1942<sup>19</sup> à Firminy et 5 janvier 1943 dans le bassin houiller et les établissements sidérurgiques), immobilisation des trains (16-17 septembre 1942<sup>20</sup>).

Dans le domaine de la propagande encore, Vichy ne manque pas de déplorer l'état d'esprit négatif des jeunes S.T.O. en Allemagne et le fait savoir aux enseignants. Le Bulletin national de l'Enseignement primaire de novembre 1943 reproduit le blâme donné aux S.T.O. par Maurice Dejean : "Sur cent jeunes Français venus travailler en Allemagne, quatre-vingt quinze, et je suis indulgent, sont arrivés avec un esprit de dénigrement systématique qui fausse tout leur jugement". Du côté opposé, le numéro 11 de *L'Insurgé*, qui se définit lui-même comme "un organe socialiste de libération prolétarienne", lance le message suivant dans sa publication de décembre 1942 à la page 4, sous la rubrique "C.G.T. Journal" : "On déporte en Allemagne les ouvriers français".

*Vous n'ignorez pas que ceux qui ont reçu une feuille de départ et qui n'ont pas répondu à cet appel risquent d'être pris à leur propre domicile et conduits en territoire hitlérien.*

*Si vous n'avez aucun moyen d'échapper, alors résignez-vous à partir : n'obéissez pas à un mouvement de révolte logique, mais hélas sans lendemain.*

*Lorsque vous serez en Allemagne, vous pourrez encore faire votre devoir prolétaire : vous tenez entre vos mains une arme redoutable : LE SABOTAGE.*

*Examinez sérieusement les moyens de le faire et si vous en voyez la possibilité : agissez".<sup>21</sup>*

<sup>18</sup> Archives municipales de Saint-Etienne, 2 I 44, lettre du Commissaire central de Saint-Etienne du 10 mai 1944.

<sup>19</sup> Henri Amouroux : *La grande histoire des Français sous l'Occupation*, éditions Robert Laffont, 1983, tome VI "L'impitoyable guerre civile", p. 72.

<sup>20</sup> Monique Luirard, op. cit., p. 441.

<sup>21</sup> Archives municipales de Saint-Etienne, 2 I 44.

## La chasse aux réfractaires

C'était une opinion convenue dans l'immédiat après-guerre qu'un grand nombre de désignés pour le S.T.O. devinrent réfractaires au départ outre-Rhin ou, une fois revenus en permission, ne repartirent pas. Monique Luirard a montré combien la croissance des défaillants, puis des réfractaires a enflé au premier trimestre 1943 : 134 en décembre 1942 dans la région de Saint-Etienne, puis 250 en janvier 1943, 400 en mars. La statistique des réfractaires dans le département, arrêtée le 29 mars 1944, en dénombre 2599<sup>22</sup>, soit par rapport aux 6386 "*personnes contraintes au travail en pays ennemi, en territoire occupé par l'ennemi*"<sup>23</sup>, une proportion de 37,6 %. Mais les réfractaires au départ pouvaient faire courir des risques à leur entourage familial. La visite rendue par la Gestapo aux parents d'un instituteur de l'Aude en témoigne :

*"Fin juillet 1943, mon père, vétéran de Verdun, reçut la visite de la Gestapo :*

- *Monsieur Vives, où est votre fils ?*
- *Il est parti travailler en Allemagne*
- *Ce n'est pas vrai !*
- *.....*
- *Il a été porté absent au convoi du 15 juin.*
- *Pardon messieurs, il est exact qu'il n'est pas parti le 15 juin, mais un sursis a reporté au 22 son départ pour Vienne.*
- *Avez-vous des preuves ?*
- *Voilà sa première lettre, dit mon père, leur tendant avec une enveloppe avec le timbre bleu à l'effigie d'Hitler, postée à Mauer bei Wien, alors XXV<sup>e</sup> arrondissement de Vienne...*

*Je pose la question. Que serait-il arrivé si mon père n'avait pas produit cette preuve irréfutable ? Il faut ajouter que des cas se sont produits où le fils réfractaire a été remplacé d'office par le père.*

*Louis VIVES"*

On pouvait supposer que la campagne était terre de sûreté en raison de la propension des réfractaires à y chercher asile. Le futur maire de Bard raconte comment dans sa commune un réfractaire S.T.O., campagnard bon teint, fut pourtant l'objet de poursuites :

Scène de western

*"Certaines loges de vigne allaient servir de cachette et le réfractaire devenir un vigneron à temps complet.*

*Pour ce qui était des travaux d'intérieur à la ferme, le réfractaire passait*

<sup>22</sup> Monique Luirard, op. cit., p. 461.

<sup>23</sup> Chiffre communiqué par M. René Momein, membre de la commission officielle pour l'attribution du titre.

*inaaperçu. Au cas où un visiteur étranger et un peu curieux aurait fait irruption dans la cour de ferme, les chiens savaient donner l'alerte. Des "japperies d'alarme".*

*Les caves pouvaient servir de refuge, le soupirail aménagé en éventuelle sortie de secours.*

*Des travaux des champs c'étaient ceux de la moisson qui sans conteste bénéficiaient le plus des bras du réfractaire. A la faucille, sans bruit, par un beau clair de lune, quelques aires de seigle étaient mises en javelles. Les voisins étaient un peu surpris le matin, mais il n'y avait pas de délation.*

*Le jeune J.T. consacra ses moments de loisirs forcés à sa passion favorite, l'accordéon dans la cave. Ce n'est pas sur un air d'accordéon, ni au son du clairon qu'un après-midi du printemps 44 un détachement de la gendarmerie tenta de le capturer.*

*Notre réfractaire vaquait à ses occupations dans le jardin, quand surgirent les représentants de l'ordre de l'Etat français. Pour leur échapper, il n'y avait plus qu'à déguerpir à travers champs en direction du hameau de Fougerolles. Les sabots de bois, chaussures nationales, étaient vite enfilés, mais aussi vite posés. Les brodequins des gendarmes n'avaient pas cet avantage. Aussi c'est en chaussettes et haletant qu'il traversa les dédales des cours, hangars et étables de Fougerolles et emprunta un chemin creux pour gagner la forêt salvatrice.*

*Après les sommations d'usage, les forces de l'ordre avaient dégainé et tiré au mousqueton, apeurant au passage deux écolières.*

*Croyant que le fuyard s'était caché dans les fermes du hameau, on sonda le foin en vain, à la fourche. Une mère de famille craignait que cette fouille en règle fasse découvrir qu'elle avait tué deux porcs au lieu d'un seul autorisé par le ministère du ravitaillement. Il n'en résulta rien. Dans leur rapport, les forces de l'ordre durent faire état de leur mission. Elles avaient une paire de sabots comme preuve. Nous sommes au printemps 1944. La gendarmerie se doutait bien qu'il y aurait d'autres printemps.*

*Emile MEUNIER"*

Dans la Loire, une statistique fournie deux ou trois fois par semaine par le chef du Service départemental des Renseignements généraux à son supérieur à Vichy permet de suivre l'évolution des arrestations des réfractaires :<sup>24</sup>

août 1943 (à partir du 12) : 32 arrestations

septembre 1943 : 57 arrestations

octobre 1943 : 29 arrestations

novembre 1943 : 9 arrestations

décembre 1943 : 18 arrestations

janvier 1944 : 7 arrestations

<sup>24</sup> Archives départementales de la Loire, 2 W 56.

février 1944 : 9 arrestations

mars 1944 : 10 arrestations

avril 1944 : 7 arrestations

mai 1944 : 12 arrestations

juin 1944 : 7 arrestations

juillet 1944 : 9 arrestations

L'on comprend que le scepticisme gagne les autorités publiques à l'automne 1943. Une lettre du préfet de la Loire au Directeur des Renseignements généraux de Vichy, en date du 6 novembre 1943,<sup>25</sup> semble approuver les mesures de réorientation du S.T.O. dans les entreprises françaises, prises par Albert Speer. Même si une centaine de réfractaires, à l'approche de l'hiver, sont revenus du maquis, *"les milieux compétents (industriels et fonctionnaires) de l'Office du Travail de Saint-Etienne estiment que le gouvernement français a adopté la meilleure solution"*. Le préfet, pour justifier cette position, n'a que facilité à invoquer *"le noyautage (des réfractaires en nombre grandissant) par des éléments à la solde de l'étranger ; l'augmentation des actes de terrorisme (bombes, sabotages, vols de cartes d'alimentation dans les mairies)"*.

Le rapport exprime la même impuissance et la nécessité du recours aux accords Speer-Bichelonne devant la multiplication des permissionnaires sans honneur. Ceux-ci emploient *"les moyens les plus frauduleux"* si bien que la moyenne des "manquants" s'élève à 75 %. Par exemple, au départ de Saint-Etienne, le 3 novembre 1943, sur 147 permissionnaires de prévus, 14 seulement sont repartis. Le 10 novembre, on dénombre 190 permissionnaires défaillants, 200 le 24 novembre, 112 le 1er décembre<sup>26</sup>. Le préfet conclut avec la dose de calcul voulue que plutôt d'appréhender les réfractaires, mieux vaut *"qu'ils s'embauchent dans nos usines où ils travailleront indirectement pour l'Allemagne"*. Dans le contingent d'instituteurs S.T.O. de la Loire, deux ne repartiront pas et s'engageront dans des industries prioritaires ; deux autres, touchés par le deuil de leur père ou de leur mère, reviendront outre-Rhin, l'un en janvier 1944 en raison des menaces graves pesant sur ses deux "garants" au camp de travail d'Auschwitz, l'autre en octobre 1943 par suite *"du manque de relations et de tickets de ravitaillement et les risques de représailles sur sa famille"*.

### **La perception des S.T.O. en 1945, en 1972 et en 1998**

A une différence près, le fait historique du S.T.O. a connu dans sa présentation et ses représentations les mêmes mutations que le concept de Résistance. L'on sait comment la pensée gaullienne, éprise d'union nationale, a forgé dans l'après-

<sup>25</sup> Archives départementales de la Loire, 2 W 56.

<sup>26</sup> Archives départementales de la Loire, 23 J entrée 859/3.

guerre le mythe de quarante millions de Français résistants. Puis, dans les années 70, à la suite de la première ouverture des médias au film Le Chagrin et la pitié<sup>27</sup> et de la publication des ouvrages de l'Américain Robert Paxton, la France a été saisie par le doute quant à sa cohésion contre le nazisme. Enfin, dans les années 90, la complicité tolérée avec Vichy et les silences devant ses mesures antisémites ont fini de convertir le souvenir de ce passé 1940-1944 en trouble de conscience. Les historiens modernes, comme Henry Rousso, nous disent que l'enjeu est moins de comprendre ce passé que de l'accepter.

Dans les années 1945-1948, la même tendance consensuelle à prêter un comportement d'esprit antinazi et résistant à tous les Français - concentrationnaires, soldats de l'ombre, S.T.O., civils non collaborateurs - unissent les uns et les autres dans le même culte de la liberté reconquise. Les S.T.O. parlent avec l'assurance d'une légitimité de "malgré-eux" honorée : *"Les Déportés de l'appel des classes 40-41-42 se refusent à répondre aux appels de mobilisation... tant qu'il ne sera pas tenu compte de la part importante qu'ils ont prise dans le sabotage de la production, l'organisation des manifestations en territoire allemand et leur présence en France après leur évvasion ou rapatriement."*<sup>28</sup> La Dépêche, le jour de Noël 1944, présente les souvenirs d'un ancien S.T.O. de Wasserfallboden qui pérennisait déjà les brutalités du lagerführer Granetz et l'enfermement dans l'enclos à charbon des rebelles au travail du jour. Ce tableau bien en place sera repris par Monique Luirard dans sa thèse. Aucun de ceux qui vécurent la Libération n'a oublié l'affiche de 1945 : *"Ils sont unis ! Ne les divisez pas !"*. Un déporté concentrationnaire, soutenu fraternellement par un prisonnier de guerre et un déporté du travail, avance vers un avenir de liberté.<sup>29</sup> On prendra connaissance à la fin du volume de la vision rétrospective du S.T.O. qui embellit la réalité (beaucoup de réfractaires et de permissions sans retour) et qui correspond en 1949 à une enquête officielle.

Comme dans tout univers anobli et reconnu, le S.T.O. possède ses saints, ses martyrs et ses bourreaux punis par l'épuration. Le Service de la Main-d'œuvre dont nous avons parlé a deux agents qui ont marqué la mémoire régionale. Pierre Bérard, un simple employé, est fusillé dans la nuit du 10 janvier 1944, au fort Montluc. Il avait vingt ans. *"Scout de France, ... il souffrait de l'injustice dont étaient victimes d'autres Français"*<sup>30</sup> : il avait tenté par la voie administrative d'éviter le départ à des S.T.O. Le cas de Denise Bonhomme, l'amie de Violette Maurice, est un peu moins connu. Travaillant

<sup>27</sup> Le Chagrin et la pitié a été diffusé en 1971 dans les salles de cinéma et atteindra sa destination première en 1981 sur FR3. Mais dès sa projection en salle, ce document de quatre heures avait "rapidement connu un étonnant succès : 600 000 entrées". Cf. Le Monde, 28-29 septembre 1997.

<sup>28</sup> La Dépêche démocratique, 7 mars 1945.

<sup>29</sup> Première publication sur le S.T.O., Village de Forez, 1997, p. 76.

<sup>30</sup> La Dépêche démocratique, 10 octobre 1944.

dans le même service que Bérard, rue Roger Salengro, "elle évite à l'aide de faux papiers qu'elle fabrique le départ en Allemagne à de nombreux requis du S.T.O."<sup>31</sup> Denise Bonhomme fut avec Claudius Volle dont nous reparlerons, la première à venir épauler Violette Maurice dans la formation de son réseau "93". L'abbé Charmet, professeur au petit séminaire de Montbrison, est mort le 27 mars 1945 au camp de Buchenwald : "il avait soutenu la logique de son sacerdoce en soutenant l'Action catholique parmi les déportés du S.T.O."<sup>32</sup>. Monique Luirard indique que l'aide aux réfractaires (hébergement, confection de faux papiers) a entraîné huit personnes en camp de concentration dont quatre femmes.<sup>33</sup> Les anges des ténèbres des services du S.T.O. ont été rattrapés par la justice : un docteur, P.C., condamné à cinq ans de prison par la Cour de justice de Saint-Etienne<sup>34</sup> et le responsable de l'Office allemand du Travail de Saint-Etienne, un certain B..., condamné à mort le 26 septembre 1944 et exécuté.<sup>35</sup>

Dans les années 1970, la mémoire du destin des S.T.O. n'obsède pas la conscience nationale, mais seulement celle des anciens travailleurs soumis à l'exploitation nazie. Le livre de Jacques Evrard, déjà cité, étude rigoureuse et synthétique sur le S.T.O., éclaire en 1972 le drame des six cent mille victimes de Laval et de Sauckel, écartelés entre la contrainte et le refus. Aujourd'hui, les témoins-narrateurs clairsemés, co-auteurs de cette publication, ne recherchent ni autojustification devant l'histoire, ni revendication d'un statut réparateur. Ils cherchent seulement à témoigner avec la plus grande lucidité et probité possibles, sans oublier de les teinter d'humour et du sens de la cocasserie. Leur contribution est indispensable en raison du silence des médias qui caractérise la construction de la mémoire historique du S.T.O. depuis les années 1990 : à quand remonte le dernier ouvrage spécifique sur le S.T.O. et les S.T.O. ? La chaîne de télévision Arte présentera-t-elle dans "Les mercredis de l'histoire" un des complices les plus cyniques d'Hitler, Sauckel ? Ne faut-il pas combattre ce mythe récurrent des S.T.O. - toujours ou presque, réfractaires-repris par un historien académicien célèbre, Alain Decaux, dans un Dictionnaire de l'histoire de France, à l'usage des 12-14 ans : "*Service institué en France par le gouvernement de Vichy sous la pression du gauleiter allemand Sauckel, pour fournir de la main-d'œuvre à l'Allemagne. En principe tous les Français en âge de faire leur service militaire qui n'existait plus, et même des moins jeunes y étaient contraints. Mais les réfractaires sont nombreux, beaucoup de jeunes gens touchés par la loi préfèrent gagner le maquis. Le*

<sup>31</sup> René Gentgen : La Résistance civile dans la Loire, Editions Lyonnaises d'art et d'histoire, 1996, p. 51. Cette mention confirme le témoignage de Violette Maurice (Archives départementales de la Loire, 23 J entrée 859/4).

<sup>32</sup> La Dépêche démocratique, 2 juillet 1945.

<sup>33</sup> Monique Luirard, op. cit., p. 465.

<sup>34</sup> Le Cri du peuple, 19 janvier 1945.

<sup>35</sup> Archives départementales de la Loire, document Gentgen, 11 J 996, entrée 2112.

*gouvernement Laval ferme les yeux sur les nombreux trafics de liste, de sorte qu'au lieu du million d'hommes exigés par Sauckel, environ 270 000 ont été effectivement déplacés outre-Rhin.*"<sup>36</sup> Tout citoyen informé sur la question a retenu avec Evrard que 600 000 Français ont accompli le Service du Travail Obligatoire outre-Rhin et que 60 000 d'entre eux reposent en terre étrangère.<sup>37</sup> L'on sait que les témoignages oraux et, à un moindre degré écrits, des acteurs agents ou victimes de l'Histoire, peuvent susciter de la défiance auprès de ceux qui ont fonction ou aptitude à l'élaborer. En la matière, il convient, avant toute collecte, "*d'être informé des faits, des enjeux et de l'historiographie*" d'une question.<sup>38</sup> Cette présentation qui n'a effleuré que certaines dimensions du sujet (poids économique du travail forcé, objectifs à long terme de la politique S.T.O. de Vichy, statistiques des départs et des réfractaires) ne peut masquer ses limites.

Gérard AVENTURIER

---

<sup>36</sup> *Le Progrès*, 21 avril 1997, "Courrier des lecteurs", adresse de M. Paul Desmure de Saint-Etienne intitulée "Ne pas trahir l'histoire".

<sup>37</sup> Selon Jean-Pierre Vittori, *Eux, les S.T.O. !*, les statistiques allemandes ont enregistré jusqu'au 30 septembre 1944, 646 416 travailleurs français dans le Reich.

<sup>38</sup> Laurent Douzou, "Histoire du temps présent et sources orales. Appels à témoins, témoins en appel, historiens à l'affût", *Bulletin du Centre Pierre Léon d'histoire économique et sociale*, 1-2 1997, p. 58.

# LE PLAN GÖERING LE TRAVAIL FORCE

Hermann Göring, qui sera désigné le 29 juin 1941 par Hitler comme son successeur, ancien chef suprême des S.A., avait lancé dès 1934 son slogan : *“Des canons plutôt que du beurre”*, annonçant ainsi que l'économie allemande devenait déjà une économie de guerre. En 1936, il fut installé avec des pouvoirs dictatoriaux à la tête du plan quadriennal pour la renaissance, avec tout pouvoir, en particulier sur les services de la main-d'oeuvre.

Une publication spéciale Le Plan de quatre ans, éditée à Berlin, rendra compte, dès lors, des évolutions techniques et économiques, des gigantesques réalisations : le complexe sidérurgique géant “Hermann Göring” de Salzgitter, près de Braunschweig, que connurent P. Rasclé et E. Denis, qui témoignent ici, et où étaient prévus camp de concentration et camp de représailles (où ils furent internés), le complexe sidérurgique de Linz (sur lequel furent dirigés nombre de S.T.O. montbrisonnais en juin 1943), etc.

Et la fameuse centrale hydro-électrique des Tauern, à Kaprun, en Autriche, qui laisse de si forts souvenirs aux Ligériens qui y peinèrent. Henri Muzelle en a traduit l'historique publié par l'entreprise Tauernkraftwerke qui l'exploite. On appréciera :

## Göring, les prisonniers de guerre et les travailleurs forcés

*“Le 16 mai 1938, deux mois seulement après l'Anschluss forcé de l'Autriche par le III<sup>e</sup> Reich, les nazis mirent en scène à Kaprun une fête grandiose : le Feldmaréchal Göring donna le premier coup de pioche des Tauernkraftwerk et énuméra en termes pompeux les meilleures parts du butin autrichien : richesses naturelles, fortune en bois et en houille blanche.*

*Cela entraînait dans la ligne politique des monts et merveilles de Göring car, de la Centrale, n'existaient alors que propagande et châteaux en Espagne. C'est ainsi que Göring avait enfoncé sa bêche à un faux emplacement, à environ trois km de l'actuelle Centrale. Mais cela n'avait aucune importance !*

*Dès mars 1938, Göring, maître absolu du “quatrième Plan” (interrompu par l'administration de guerre) avait ordonné la construction sans délai d'une puissante centrale hydro-électrique dans les Hohe Tauern, et “battu le tambour” pour le “combat du*

travail". Désormais, il fallait travailler huit heures par jour, mais "plus dur que jamais auparavant".

Des documents de cette époque divulguent le projet colonialiste caché derrière ce "combat du travail". L'électricité des Hohe Tauern devait permettre de ménager les gigantesques réserves de charbon allemand pour la production de benzine et contribuer à l'industrialisation de l'espace allemand dans l'Est.

On se hâta alors d'esquisser un plan concret, concernant tous les moyens nécessaires pour la centrale des Tauern. Leitmotiv : le maître d'oeuvre est le Reich allemand lui-même et le projet est de "l'intérêt supérieur de l'Etat".

Dès l'automne 1938, les travaux préparatoires commencèrent très rapidement à Kaprun. Dans le texte administratif, on peut lire : pour un maximum de 1800 travailleurs, dix camps qui devront résister pendant dix ans aux conditions alpines, comporter des dortoirs et des réfectoires séparés, des baraques spéciales pour la cuisine et le temps libre, et dans chaque camp, une salle de bains. Au printemps 1939 commença la construction du camp principal de Kaprun-Winkel, l'ouverture de la vallée de Kaprun et la "pénible attaque par le bas" pour l'installation d'un grand chantier de construction en haute montagne. Cela représente le transport à Wasserfallboden d'un camp de travail avec tous ses équipements techniques pour 1600 hommes par des chariots à chevaux, sur des chemins aux pentes de 25 % et où, par le plus grand beau temps, les voitures les mieux suspendues cahotaient (aujourd'hui il y a le plan incliné). En même temps, on construisit les téléphériques pour le transport du matériel entre Kaprun et Moserboden et vers les fenêtres de la galerie Wasserfallboden-Maiskogel.

Les témoins et les reportages des journaux de l'époque estimèrent que les installations, le ravitaillement ainsi que les conditions sociales et d'hygiène dans ce grand chantier alpin avaient été bien calculées. Tout changea avec l'attaque brutale de la Pologne par Hitler.

En octobre 1939 arrivèrent à Kaprun les 500 premiers prisonniers de guerre polonais bientôt suivis de Belges, Hollandais, Anglais et Français. Ces prisonniers devaient colmater chaque nouvelle brèche ouverte par la mobilisation des autochtones. A partir de 1941 arrivèrent encore des Yougoslaves, des Grecs, des Ukrainiens et des Russes. Afin d'exploiter ces hommes au maximum, les nazis utilisèrent un infâme système pour contourner l'interdiction par le droit international d'employer les prisonniers dans les industries de guerre. Les prisonniers de guerre furent "libérés" et, de ce fait, exclus de la protection des conventions internationales, mais aussitôt remis au travail du "service obligatoire" suivant les décrets allemands applicables dans l'ensemble du domaine hitlérien. Ils recevaient, suivant leur nationalité ou la "qualité de la race", entre 40 et 90 % des salaires allemands mais n'avaient droit à aucune prime. Il y eut beaucoup de grognements lorsqu'on appliqua aux travailleurs de l'Est la taxe de

15 % pour "l'élévation du niveau de vie allemand". Les travailleurs obligatoires ne coûtaient pas plus à une économie rationnée que les prisonniers de guerre. En revanche, ces hommes travaillaient "librement", sans gardes. Ils étaient (théoriquement) assurés sociaux et assurés contre les accidents, et ils pouvaient envoyer leurs gains à leur famille.

Les Russes et les Ukrainiens n'avaient pas, à leur arrivée à Kaprun, le statut de prisonniers de guerre. Aussi demeurèrent-ils surveillés entre les fils de fer barbelés, vivant comme de pauvres diables, surtout quant au logement et à la nourriture.

Les travailleurs des "pays alliés", Italiens, Slovaques, Croates ou Bulgares étaient mieux lotis, mais ils étaient jaloux des "travailleurs libres" des pays occupés comme les Belges, les Hollandais ou les Français, à cause des colis de vivres que la Croix-Rouge leur envoyait régulièrement.<sup>1</sup>

Il convient de mesurer l'importance de cette politique de la main-d'oeuvre. En août 1944, les travailleurs étrangers, à savoir 7,6 millions, représentaient un quart de la main-d'oeuvre d'Allemagne. Il y avait 1,9 million de prisonniers de guerre et 5,7 millions de travailleurs civils. Parmi ceux-là, "il n'y avait pas 200 000 volontaires pour le travail en Allemagne !" Telle était l'opinion du spécialiste Fritz Sauckel, doté par Hitler des pleins pouvoirs pour l'organisation du travail en temps de guerre. Et dès 1942, le chef S.S. Himmler estimait que ces travailleurs étrangers dans toutes sortes d'entreprises étaient "la plus précieuse conquête de l'économie de guerre".

Un échange de lettres "strictement confidentiel" entre les services nazis de Zell am See, Salzburg et Berlin entre mai 1941 et août 1943, jette une lumière crue sur les soucis de ces racistes fanatiques. Un bordel pour les ressortissants étrangers de Kaprun et du Haut-Pinzgau devait être installé à l'ouest de Zell am See. Pour "la sauvegarde des principes raciaux", il ne pourrait être pourvu que de prostituées d'origine étrangère. Après une inévitable guerre de paperasses au sujet des comptes (une prostituée pour 75 travailleurs), des "honoraires" (chaque passe 195 shillings de 1995), de l'amortissement de la baraque-bordel (coût : 2,8 millions de shillings), ce projet échoua finalement du fait que "les baraques, sans exception, étaient réservées aux besoins militaires".

Dans la nuit du 17 mai 1943, la paralysie du chantier des T.K.W. déjà chronique par manque de matériel et de main-d'oeuvre, se trouva encore aggravée. Les bombardiers anglais, par une attaque en profondeur, venaient de détruire le barrage de la Möhne, dans la Ruhr. 135 millions de m<sup>3</sup> d'eau noyèrent 1200 personnes. Du coup, les militaires émirent, pour la sécurité du barrage de Limberg face aux bombardements, des exigences dont on ne viendrait jamais à bout. Il fut alors certain que la centrale des T.K.W. ne serait pas terminée pendant la guerre, du fait même que tout était

---

<sup>1</sup> Les S.T.O. ne reçurent rien de la Croix-Rouge !

*constamment retardé par les énormes urgences militaires.*

*A ce moment pourtant, en dépit de toutes les difficultés, la gigantesque galerie d'aménée de Wasserfallboden à la Centrale, à travers le Maiskogel, tout le matériel du téléphérique pour le transport du ciment depuis la vallée, l'aménée du gravier depuis Moserboden, presque toutes les fondations du barrage de Limberg ainsi que le chemin de fer secondaire de Bruck au camp principal, près de la centrale de Kaprun, étaient terminés.*

*Alors, la direction du chantier inclina vers un programme de circonstance, et les tout-puissants Arbeitsamtes réduisirent de moitié (à peine 2000 hommes) les effectifs. Par exemple, en mars 1944, 500 prisonniers de guerre furent "déplacés" de Kaprun à Salzburg pour le creusement de l'abri antiaérien sous la montagne de la ville.*

*Pendant la guerre, jusqu'à 4400 hommes - dont environ 95 % d'étrangers- ont travaillé à Kaprun. Lors de l'écroulement de 1945, il n'y eut - comme en ont témoigné favorablement les responsables des travaux - aucun acte de vengeance contre les corps de garde, les contremaîtres et les membres locaux du N.S.A.P."*

Extrait de Kaprun par Clemens M. Hutter, éd. TTG, Salzburg, 1995.

## Le système concentrationnaire national-socialiste

1933-1935

### **Le camp de concentration pour les adversaires politiques**

L'existence des camps de concentration est liée au décret du 28 février 1933 créant la "Schutzhaft" ou détention de sécurité, qui fut aussitôt appliquée aux communistes à la suite de l'incendie du Reichstag. Des milliers de communistes furent déportés par les S.S. et les S.A. dans des camps de concentration, dits "sauvages", et ils y furent soumis à de mauvais traitements. Après la dissolution des syndicats en mai et l'interdiction du parti social-démocrate en juin 1933, la "détention de sécurité" fut aussi appliquée aux membres des autres organisations du mouvement ouvrier.

A côté des camps "sauvages", établis par les S.S. et les S.A., on a construit bientôt des camps de concentration officiels, administrés par les S.S., parce que les prisons ne suffisaient plus à contenir les opposants intérieurs au régime. C'étaient le K.Z. (camp de concentration) de Dachau et les camps d'Emsland qui étaient représentatifs de cette première période des camps de concentration dans lesquels 30 000 Allemands furent internés préventivement après avoir purgé une peine, parce qu'ils n'approuvaient pas le régime nazi, ainsi que des prétendus "asociaux".

Dans ces camps dont les journaux de ce temps-là parlèrent en détail, les détenus devaient être rééduqués par la discipline militaire et par le travail afin de les adapter à la "communauté" nationale-socialiste.

## 1936-1941

### Les K.Z. comme lieu de détention des "Gemeinschaftsfremden" ("des étrangers à la communauté")

La deuxième période concentrationnaire est caractérisée par la construction de grands camps de concentration sur tout le territoire du Reich, par l'extension de l'emploi et de la main-d'œuvre et par l'augmentation du nombre des détenus.

Au camp de Dachau s'ajoutèrent les camps de concentration de Sachsenhausen, de Buchenwald, de Mauthausen, le K.Z. de Ravensbrück où les femmes furent internées, suivis plus tard des camps de Flossenbürg, de Neuengamme, de Groß-Rosen et de Struthof-Natzwiller.

### Salzgitter

#### Les détenus du K.Z. Drutte

... Et des centaines d'entre eux sont morts à Salzgitter. Les survivants avaient vieilli de plusieurs années, les jeunes gens paraissaient des vieillards.

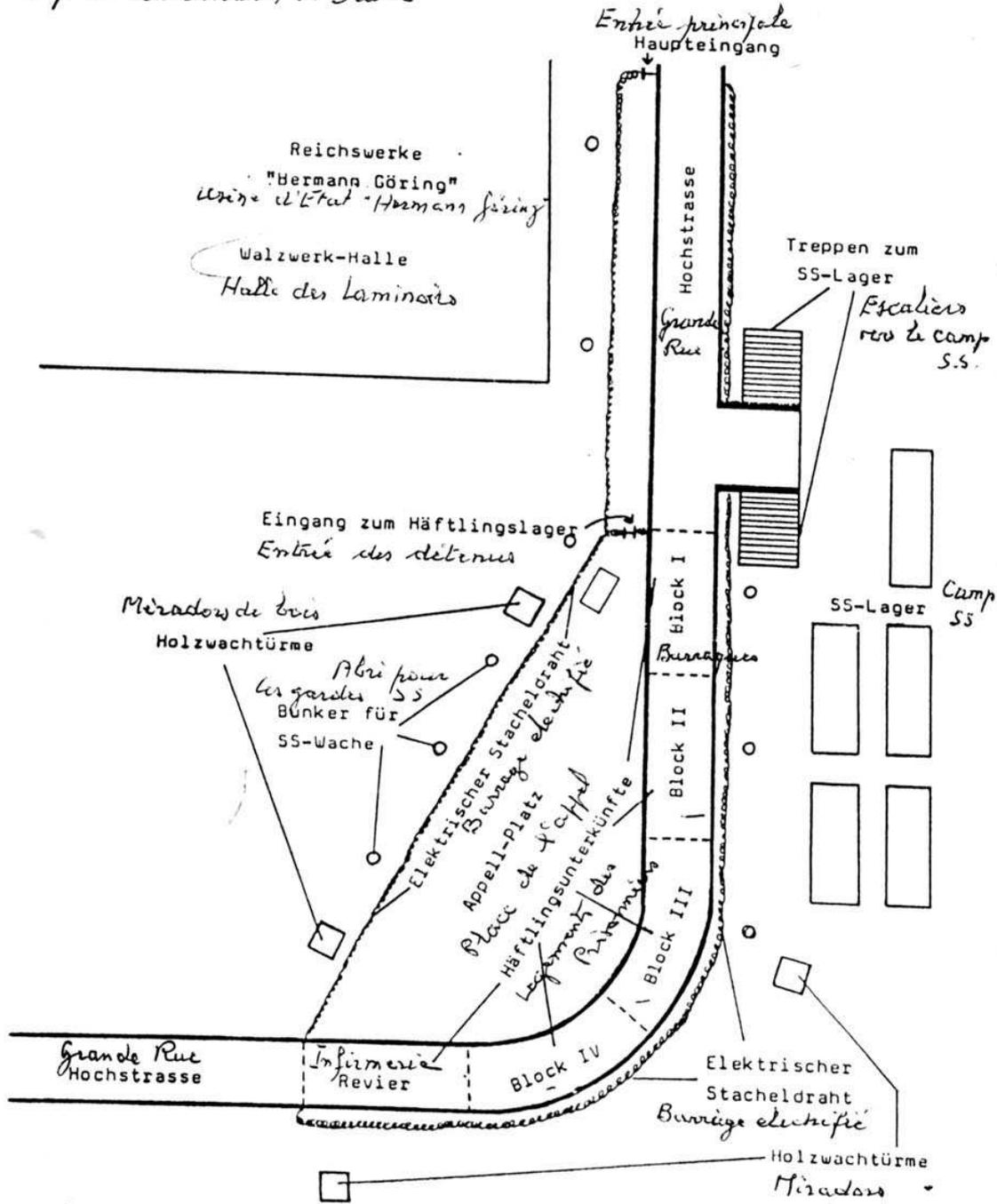
Des vues anciennes montrent, en dessous de la grande route, le lieu où se trouvaient les quatre bâtiments des détenus. Ils étaient, comme la grande rue, hauts de 6 à 7 m, larges de 12 m et longs d'environ 40 m. Chaque bloc comportait une entrée avec deux portes métalliques de 4 m de haut ainsi qu'une rangée de fenêtres grillagées. Les blocs comportaient chacun, avec les toilettes, une salle plus grande. Une partie isolée de la salle, avec des armoires réservées aux seuls kapos, était ouverte aux "autorités" : chef de bloc, kapos, coiffeurs, etc. Le reste de la salle était partagé par un passage. D'un côté se trouvaient les lits, et de l'autre, les tables et des tabourets. Un "chef de table" partageait le soir le repas pour 25 à 30 personnes.

Il manquait des locaux et des lits. Même le chef du "Conseil supérieur de l'administration et de la gestion des groupes D des camps de concentration S.S. refusait toute responsabilité ultérieure". Jusqu'en septembre 1944, il manquait encore 600 lits à installer par les services de l'Etat, si bien que les détenus, pour la plupart, devaient partager un lit à deux. Comme on pratiquait le système de deux équipes de douze heures de travail, le même lit servait alternativement à deux détenus.

L'habillement était également insuffisant. Les quatre pièces d'habillement comportaient une chemise, la plupart du temps déjà déchirée, un caleçon et la vareuse non doublée du détenu, si bien que, pour se protéger du froid, ils doubleraient leurs vêtements de papier imbibé d'huile....

(Documents fournis par **Pierre Rascle** et traduits par **Henri Muzelle**)

**Konzentrationslager-Drütte**  
*camp de concentration de Drütte*



Grundrißplan des KZ-Drütte nach einer Vorlage für das Britische Militärgericht in Hamburg  
*Plan du KZ Drütte d'après une édition pour le tribunal militaire anglais à Hambourg.*

**Plan du K.Z. Drütte**

(document pour le tribunal militaire anglais de Hambourg)



La propagande allemande mobilise toutes les forces du pays : après le désastre de Stalingrade, le Volkssturm mobilise vieux et jeunes pour un combat *jusqu'à la victoire totale*. Pendant ce temps la main-d'œuvre européenne des pays vaincus est utilisée dans les usines allemandes.



Après le glorieux échec de Stalingrad  
combat jusqu'à la victoire totale !

# COMMENT FAIRE FACE A LA MENACE DU S.T.O. ?

par Gérard AVENTURIER

## 1. Cas de figure et témoignages :

### Se réfugier à la campagne :

Telle a été d'abord la destination de Charles Meyrignac, né en 1922, de la promotion 1940-1943 d'instituteurs qui était celle de l'animateur d'un réseau de résistance de Claude Fauriel, Pierre Dupuy. Il quitte le lycée en mai 1943, avant les épreuves du baccalauréat - il sera dispensé plus tard de la seconde partie - et se réfugie d'abord au pays natal, en Corrèze. Les racines rurales de nombre de citadins vont leur servir selon la force des liens maintenus. Meyrignac entrera en fin d'été au maquis en Dordogne, "en deuxième ligne", précise-t-il modestement.

### Se munir de faux papiers :

C'est le cas d'Antoine Faure, employé à la Manufacture d'Armes de Saint-Etienne, qui a pu se procurer une carte d'identité vierge, ... mais porteuse de sa photo et authentifiée le 11 mai 1943 par le Chef de la Sûreté de Saint-Etienne. H.M., en permission en décembre 1943, ne repartira pas grâce à l'obtention d'une carte d'identité falsifiée.

### Un départ dans un maquis sans armes :

Pierre Damon, instituteur marié, va précéder la réquisition. Il part en septembre 1943, dans un maquis de Haute-Loire sans armes. L'armement ainsi que l'expérience du feu viendront par la suite puisque Pierre Damon est répertorié comme membre du maquis M13 Champagnac dans la Résistance armée en Yssingelais.<sup>1</sup>

### Un choix du maquis par patriotisme :

L'intéressé, un instituteur roannais, Marcel Jacquet, refuse pourtant d'avoir effectué le choix bien mûri du combat de la clandestinité. Il considère avoir agi par atavisme familial : *"Notre enfance a été nourrie de récits de la guerre de 14 dans la famille ! de l'obligation absolue du devoir patriotique ! Le sacrifice de mon frère en a été la conséquence directe, volontaire".*<sup>2</sup> Son frère, René, parti en novembre 1942, a été tué en Alsace le 1er janvier 1945, à vingt ans.

Après l'engagement de son frère, Marcel Jacquet a estimé qu'il *"ne pouvait absolument pas prendre le risque de (se) retrouver du côté "ennemi", aider leur effort de*

<sup>1</sup> Gérard Bollon, "Aperçus sur la Résistance armée en Yssingelais (1940/1945)", Cahiers de la Haute-Loire, année 1997, p. 411.

<sup>2</sup> Témoignage écrit adressé à Albert Cellier, mars 1997.

*guerre et pire ! (ce n'était pas une crainte sans fondement !), enrôlé de force dans leur armée ! Ce n'était pas envisageable !* Marcel Jacquet est entré en clandestinité en juin 1943 comme réfractaire S.T.O., dans une ferme en Bourbonnais, sur la ligne de démarcation. Puis il va prendre part à la lutte armée : *"Mis en rapport avec la résistance locale, nos activités se limitaient à participer à quelques parachutages jusqu'en juin 1944, ou dans une unité combattante (Compagnie Tardif), cantonnée en forêt de Tronçais, nous avons participé "activement" à des embuscades, puis à la bataille de libération de Montluçon."*<sup>3</sup> Marcel Jacquet a été blessé le 28 août 1944, dans le secteur Guéret-Montluçon, où reculaient les unités allemandes qui se repliaient.

#### Un départ au maquis différé :

Marcel Jacquet, durant l'année scolaire 1942-1943, et d'autres instituteurs dont nous allons parler, Roger Gérossier, Jean Delpon, Philippe Schupp, vécurent au lycée Claude Fauriel dans la sphère d'influence de Pierre Dupuy, major de promotion et futur général de l'armée française où il prit rang en 1947 ou en 1948. Auparavant, mêlé au réseau "93" de Violette Maurice, Pierre Dupuy faisait dès 1942 *"déjà de nombreux voyages à Lyon au cours desquels il a eu à plusieurs reprises des ennuis avec la police française, la milice ou la Gestapo. Il a aidé plusieurs réfractaires à se cacher"*.<sup>4</sup> Avant d'entrer au réseau "Mithridate" à Lyon et d'être arrêté en octobre 1943, puis déporté en camps de concentration, Pierre Dupuy avait conseillé à son compagnon de la première Résistance, Roger Gérossier, de prendre des directives auprès d'un professeur de philosophie du lycée, Kanapa. Le projet commun de R. Gérossier et de P. Dupuy de partir au lendemain du bac, c'est-à-dire en juillet 1943, au maquis (Les Glières ?) ne se concrétisa pas. Roger Gérossier, reçu par la compagne de Kanapa en l'absence de celui-ci, attendit en vain pendant l'été 1943 *"une éventuelle entrevue avec un quelconque résistant du groupe"*.<sup>5</sup> Refusant la perspective du S.T.O., R. Gérossier se cacha dans le Montbrisonnais et participa à des travaux agricoles au hasard des demandes. A la sortie de l'hiver 1943-1944, *"complètement isolé du groupe"*, il rejoignit le maquis du groupe "Ange", réseau Buckmaster, à Baracuchet et participa le 7 août 1944 à la bataille de Lérigneux. Endeuillé lui aussi par la mort de son jeune frère engagé dans la 2<sup>e</sup> division blindée et tué en Alsace à Obenheim, il quittera l'armée en mars 1945 et exercera avec beaucoup d'application et de compétence le métier d'instituteur.

#### Des départs au maquis avortés :

Pierre Dupuy, meneur d'hommes, avait fourni à Philippe Schupp, de la promotion instituteurs 1940-1943, une adresse à Lyon pour lui éviter de répondre à la

<sup>3</sup> Réponse écrite à Gérard Aventurier, le 6 février 1998.

<sup>4</sup> Lettre de François Roméas à Albert Cellier, le 31 mars 1997.

<sup>5</sup> Lettre de Gérard Gérossier à Gérard Aventurier, 3 février 1998.

convocation S.T.O. qu'il avait reçue après le baccalauréat. Dupuy avait fixé à Schupp sa conduite : *"N'écris pas, ne téléphone pas, détruis ce papier et va à cette adresse"*.<sup>6</sup> Schupp n'a pu profiter de ce "tuyau". Huit jours après, un sursis a été accordé à ceux qui avaient manqué le premier départ ; Schupp a alors décidé de partir au S.T.O. Jean Delpon, de la même promotion, partira en juillet 1943, après avoir été un auxiliaire de Dupuy pour la distribution de tracts et de journaux dans la "première Résistance". Le général Dupuy précise encore aujourd'hui qu'il avait *"beaucoup insisté pour qu'ils ne partent pas aider l'Allemagne nazie"*.<sup>7</sup>

#### Entrée dans une industrie prioritaire :

Enfin d'autres, toujours pour se prémunir contre l'appel au S.T.O., entraient comme Maurice Jean en usine au service d'une industrie prioritaire.

## **DOUCES ANNEES**

Maurice Jean, d'après son livre de souvenirs Les Montagnes du soir

*"En octobre 1941, nous étions la deuxième promotion d'"élèves-maîtres" à entrer au lycée Claude-Fauriel à Saint-Etienne. Il n'y avait plus de normaliens. Le régime de Vichy avait dénoncé les responsables de la défaite : le Front populaire, la semaine de quarante heures, les congés payés, les juifs, les francs-maçons et les instituteurs qui, dans leurs écoles sans Dieu, n'avaient pas su donner le moral aux futurs troupiers. Nos braves généraux étaient évidemment absous de toute nullité. Le temps n'était plus à louer les "hussards noirs de la République". Il importait de réviser la formation des maîtres d'école et la hache pétainiste tomba sur les Ecoles Normales. Avant de fermer ses portes, la vieille "Norm" de Montbrison eut une année de sursis pour parachever la culture pédagogique des pensionnaires déjà admis en son sein. L'Ecole Normale de filles de Saint-Etienne continua à servir d'internat.*

*Nous fûmes 22 à partager une "seconde B2" avec quelques lycéens, généralement d'origine plus bourgeoise que nous et qui aspiraient à de plus hautes fonctions, cohabitation qui se passa le mieux du monde.*

*Fin juin 1943, sans même connaître le résultat de la première partie de baccalauréat<sup>8</sup>, plusieurs de mes camarades nés en 1923, furent expédiés aux Chantiers de Jeunesse où leur était promise une vie rude et saine à débiter en bûches la forêt auvergnate et à oeuvrer ainsi au redressement national, au nom du Maréchal, du Travail, de la Famille et de la Patrie. Tel fut le sort de Henri Girard, Jean Bertrand, Marcel*

<sup>6</sup> Lettre de François Roméas à Albert Cellier, le 31 mars 1997.

<sup>7</sup> Lettre de Pierre Dupuy, 9 avril 1998.

<sup>8</sup> Le baccalauréat comprenait une première partie, commune à tous, et une deuxième, spécialisée en philosophie, mathématiques ou philo-sciences.

Chuzeville, Gabriel Daime, Jean Trompette et Albert Vray. Mais les Chantiers n'en avaient plus pour longtemps. Depuis 1940, le culte du Maréchal y avait pris un sacré coup de vieux et l'étoile du Général brillait crescendo. Les Allemands n'en voulaient plus. Ils n'avaient que faire de ces bûcherons et ils leur trouvèrent un emploi plus productif. Dès novembre 1943, Henri Girard sortit de la forêt de Messeix (Puy-de-Dôme) pour devenir apprenti fraiseur à la Manufacture d'armes de Tulle et entrer ainsi au S.T.O. (Service du Travail obligatoire).

Pour les natifs de 1924, comme moi, pesait aussi la menace du S.T.O., mais assorti de plus d'un exil en Allemagne. Au début de 1944, une visite médicale nous avait déclarés tout à fait bons pour le voyage. Les joues creuses, les côtes saillantes et la mine abattue de ces clients obligés n'inquiétèrent nullement les praticiens chargés de nous examiner. Jamais on ne vit docteurs plus optimistes.

Jean Falgon prit-il peur ? Toujours est-il qu'il laissa tomber le lycée, la philosophie et disparut sous terre, les mineurs ayant le privilège d'échapper à la réquisition. Il ne tarda pas à surgir des complications avec l'administration scolaire et Falgon fut extrait de son puits de mine suffisamment tôt pour rattraper son retard et réussir son bac.

Vint le temps des cerises et nous apprîmes sur le tas une date historique de plus : 6 juin 1944, débarquement des Alliés en Normandie. Mais les jours demeuraient lourds d'incertitude. Les Allemands, étrillés de tous côtés, s'accrochaient encore et le S.T.O. n'avait pas renoncé à nous faire voyager. Sitôt passée la deuxième partie de bac, mon ami Jean Brunon et moi-même, tous deux appelous, jugeâmes prudent de nous faire embaucher aux Aciéries et Forges de Firminy, "chez Verdié", et d'obtenir ainsi une carte de travail nous protégeant du S.T.O. Mais c'est à reculons et la corde au cou que je fis mon entrée en usine.

Dur, dur. Je "faisais poste", selon la formule des "trois-huit" : une semaine de 6 à 14 heures, la suivante de 14 à 22 heures et la troisième de 22 heures à 6 heures. Un marteau pneumatique me secouait des pieds à la tête jusque dans mes cauchemars. J'expédiais sans fin des pelletées de charbon dans la gueule d'un four insatiable. J'ajustais de lourds crochets à des plaques blindées qu'un pont-roulant transportait ensuite d'un bout à l'autre de l'atelier. Je vaquais aux basses besognes, je bricolais sous des regards goguenards, me blessais maladroitement, errais comme une âme en peine à travers ces lugubres bâtiments issus tout droit du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Non, décidément, je ne faisais guère honneur aux générations de travailleurs manuels dont je descendais.

Une nuit, les sirènes mugirent, tout le monde s'enfuit. Un vrombissement d'avions grondait sourdement, de plus en plus fort. Au milieu des ténèbres, je trébuchais sur des rails, je ne trouvais pas la sortie, abandonné de tous, la peur au ventre,

*attendant d'une seconde à l'autre l'explosion des bombes comme à Saint-Etienne au mois de mai. Le bruit devint assourdissant puis, très lentement, décrut. Les forteresses volantes s'éloignaient, ne faisant que passer, et le silence revint, un incroyable silence. Immobile, je me mis bêtement à pleurer. Je n'étais pas un héros.*

*Mais le vent tournait. On pressentait la fin proche. Le maquis rôdait aux portes de Firminy. On était dans la première semaine d'août. Le S.T.O. ne nous aurait pas. Je pouvais ranger ma musette de métal et démissionner de ma condition ouvrière. L'usine Verdié se priverait aisément de mon incompétence et je n'y laisserais nul regret. Une question ne me vint à l'esprit que beaucoup plus tard : l'usine manquait-elle à ce point de main-d'oeuvre pour embaucher un personnel sans aucune qualification, ou, plutôt, contribua-t-elle ainsi volontairement à sauver de jeunes Français de la réquisition allemande ?*

*Je pris contact avec la Société des Colonies de Vacances qui me proposa aussitôt un poste de moniteur au Cergne, en pays roannais. A cette époque, et même plus tard, le Roannais représentait une région lointaine aux moeurs très différentes des nôtres. L'omnibus que j'empruntais en gare de Châteaureux n'était pas un moyen de transport propre à raccourcir les distances. Son horaire incertain, sa modeste vitesse, ses arrêts incompréhensibles en rase campagne, auraient pu exaspérer. Que m'importait ! C'était le train de la délivrance, le train du plaisir, le train des vacances.*

*Au Cergne, je trouvai Louis Marchand, élève-maître de deuxième année. Nous suffisions pour encadrer une trentaine de petits citadins affamés, logés dans les locaux scolaires.*

*L'Histoire se passait bien de nous. Les journaux nous apprirent le débarquement de Provence, la libération de Saint-Etienne, de Paris. Nous ne verrions pas le défilé des vainqueurs. Bien tranquilles dans notre coin, nous engraissons et méditons sur notre expérience de la vie.*

*Ici, se terminait une partie de notre jeunesse, quatre années gâchées par la faim, le froid, une sourde peur, et qui laisseraient une cicatrice. Mais d'autres avaient connu bien pire. Nous ne devons nous plaindre que modestement. Et, au-delà de nos vingt ans, voici que s'annonçait l'espoir de jours meilleurs. Il nous restait du temps. Il ferait peut-être bon vivre."*

Le destin de ces jeunes hommes qui préviennent la menace du S.T.O. ou se déroberont à son appel, avec des fortunes diverses, ne peut faire oublier le sort dominant des quarante-et-un instituteurs de la Loire partis de mars à juillet 1943. Un seul d'entre eux a pu se faire réformer, deux autres rester en France, à la faveur d'une permission. Jean Bouterige, tué par un bombardement à Duisbourg le 14 octobre 1944, ne revit jamais son pays.

## 2. Le problème de l'entrée dans le maquis :

Des résistants célèbres et des réseaux ont exprimé leur volonté d'apporter aide aux réfractaires. Une figure emblématique de la Résistance ligérienne, l'abbé Robert Ploton, arrêté dramatiquement le 6 octobre 1943, parle des réfractaires au S.T.O. qui fréquentaient le presbytère de la Nativité et lui demandèrent "asile et faux papiers", sans préciser les dates.<sup>9</sup> L'un des buts du maquis Wodli, selon un historique établi par le commandant Vial-Massat et le lieutenant Pradet, était "*d' enrôler les jeunes réfractaires dans les unités combattantes*" avec l'organisation de combats contre l'armée d'occupation et la mise à l'abri des patriotes recherchés.<sup>10</sup> Henri Jeanblanc, chef de la 1ère section de l'Armée secrète (agglomération stéphanoise), adjoint d'enseignement au lycée Claude Fauriel, prépare en juin 1944 le départ au maquis de certains de ses propres élèves désignés pour le S.T.O.<sup>11</sup> Pour élargir l'examen du recours de la Résistance, nous présenterons un document de René Gentgen sur la création de six maquis ligériens.

☛ Six maquis présentés par René Gentgen :<sup>12</sup>

Maquis	Date de création	Premier emplacement	Effectif répertorié	Taux de réfractaires	Nombre d'étudiants
"Cassino" (Montbrison)	18 juin 1944	Jasserie Jean Petit	107	6 soit 5,61 %	19
"Liberté" (As) Chazelles/Lyon	14 juillet 1944	Maringes	136	9 soit 6,6 %	9
"Maquis du 18 juin G.M.O."	4 août 1943	Fontclause puis Boussoulet	145	9 soit 6,28 %	11
"Ange", réseau Buckmaster	5 juin 1944	Fougerouse (63)	107	10 soit 9,35 %	3
Camp Wodli (F.T.P.)	25 mars 1943	St Prejet d'Allier	108	12 soit 11,11 %	2
Camp Vaillant Couturier (F.T.P.)	août 1943	Le Pien (03) près de Lavoine	95	7 soit 7,36 %	5

Il va sans dire que ces effectifs ne sont pas exhaustifs ni globalement, ni dans leurs ventilations par catégories. Le commandant Camille Pradet a bien voulu préciser

<sup>9</sup> Archives départementales de la Loire, 23 J entrée 859/4. Lettre du 12 janvier 1967 à Monsieur Peycelon.

<sup>10</sup> Historique établi par le commandant Vial-Massat et le lieutenant Pradet le 16 mars 1961 en vue de la reconnaissance de Wodli comme unité combattante, Archives départementales de la Loire, 23 J entrée 859/2.

<sup>11</sup> Archives départementales de la Loire, 11 J 551/3.

<sup>12</sup> Archives départementales de la Loire, 11 J 501/2 entrée 1595.

que le maquis Wodly s'est implanté du 25 mars 1943 au 28 avril 1943 dans les bois de la Margeride, près de Saint-Préjet d'Allier, puis dans les gorges de l'Allier près de Pont d'Alleyras ; trois groupes étaient constitués aux lieux dits Salette, Sauveton, Provençal. Il peut même indiquer sept noms sur neuf de la formation initiale du 25 mars 1943 au 5 avril 1943 :<sup>13</sup>

- Responsable : Alain Joubert

- Membres : Paul Linossier, Alexandre Drevet, Paul Drevet, Pierre Fournel, Marcel Bollon, Camille Pradet et deux autres résistants.

Naturellement, cette liste ne couvre pas dans l'espace et le temps les différentes formations de combat. Nous allons examiner l'action de trois maquis ou formations sédentaires qui ont abrité des S.T.O. avant ou en mars 1943.

#### Une échappatoire pour les ouvriers de l'Arsenal de Roanne ?

Dans une lettre du 27 février 1972 au professeur Peycelon, correspondant départemental de la Commission nationale d'Histoire de la Seconde Guerre Mondiale, Marcel Gallet apporte quelques précisions sur le groupe de Résistance de l'Arsenal de Roanne en matière d'aide aux requis<sup>14</sup>. Selon Gallet, les premiers désignés, dans la région roannaise sans doute, furent les ouvriers de l'Arsenal dont les départs commencèrent le 28 décembre 1942. Les réfractaires furent envoyés dans un camp de bois à Compains (Puy-de-Dôme). Mais lors d'une arrestation d'Espagnols proches de leur baraquement, ils prirent peur et refluèrent sur Roanne. Ils furent transférés dans une maison du hameau Carrier, commune d'Arfeuilles (Puy-de-Dôme), à proximité des bois de la Madeleine. Un équipement aurait été fourni en février-mars 1943 par le lieutenant Autard, gestionnaire de l'hôpital militaire installé à l'Ecole Primaire Supérieure de Roanne. Tout laisse supposer que cet équipement ne comprenait pas d'armes.

#### Historique du mouvement F.F.I.-F.T.P.F. de Roanne - Bataillon Paul Vaillant-Couturier

Cet historique est dressé le 15 juillet 1967 par le chef des F.T.P.F. du Roannais, Emile Geneste, et un des membres de l'état-major du maquis, Antoine Pâtissier. Il reflète la timidité des actions lancées en direction des requis.<sup>15</sup> En 1942, il est "*effectué un important travail pour empêcher le départ des S.T.O.*" : recherche de "planque" chez des paysans, dans les bois avec des bûcherons. Mais c'est "*nettement insuffisant*" au regard de la multiplication des départs. Le mercredi 12 janvier 1943, au départ des requis de l'Arsenal de Roanne, Emile Geneste explique aux ouvriers partants "*qu'il fallait se cacher dans l'attente que le mouvement F.T.P.F. les récupère pour les conduire au combat contre les occupants*". Il constate que cet appel fut peu écouté, un

<sup>13</sup> Etat fourni par Camille Pradet le 18 février 1998 à Jean-Christophe Olive.

<sup>14</sup> Archives départementales de la Loire, série 23 J, entrée 859/4.

<sup>15</sup> Archives départementales de la Loire, série 23 J, entrée 859/2.

tout petit nombre accepte de ne pas partir.

#### L'épisode des quatre S.T.O. de Baradou avec H. Falque

C'est la tentative la plus connue pour emmener des S.T.O. au maquis avant avril 1943 ; c'est aussi l'épisode le plus significatif du fonctionnement des maquis à cette époque et de la difficulté des contacts. René Gentgen a narré par le détail les faits.<sup>16</sup> Le récit qu'en livre le principal acteur, Henri Falque, en diffère simplement sur deux points : les sept jeunes emmenés par Falque au maquis n'étaient pas lycéens, mais ouvriers ou employés ; ses dissensions avec le maquis Wodli en voie de formation naissent d'un désaccord avec un responsable politique et non militaire des F.T.P. Nous reproduisons in extenso le témoignage de Henri Falque<sup>17</sup> :

#### Le Maquis 93 de Chambon-le-Château (Bois de Baradou)

*“Au début de 1943, il existait très peu de maquis en France. Seuls quelques groupes du parti communiste disséminés dans l'arrière-pays avaient pris position, c'étaient les F.T.P. (Francs Tireurs Partisans). Ils n'avaient rien de commun avec le mouvement “le Franc-Tireur” d'obédience gaulliste qui prit une part active dans la structuration des mouvements unis de la Résistance ce qui était également le cas de “93”, mouvement stéphanois de Résistance.*

*Le maquis “93” résulte d'un essai de réunion de deux groupes dans le même combat. Alors que j'étais cadre aux Nouvelles Galeries de Saint-Etienne, le S.T.O. (Service du Travail Obligatoire en Allemagne) m'atteint et je dus quitter alors mon emploi le 23 mars 1943.*

*Réfugiés provisoirement chez mon oncle avec deux camarades également touchés par le S.T.O. (Jean Court et Julien Flachet), nous cherchons le contact avec les maquis.*

*Par l'intermédiaire de Claude Delorme et Théo Vial-Massat, nous arrivons à joindre un responsable F.T.P. (base de l'accord : exécuter les ordres militaires mais garder l'indépendance et l'homogénéité du groupe 93).*

*Environ huit jours plus tard, peut-être le 1er avril 1943, nous partons à quatre (Court, Flachet, Delorme et moi-même) par le train au Puy-en-Velay avec nos vélos en bagages accompagnés.*

*Nous arrivons à bicyclette à Monistrol d'Allier vers 17 heures où nous trouvons un élément du maquis F.T.P. du bois de Baradou.*

*Nous couchons à l'hôtel Coste à Monistrol d'Allier et partons le lendemain direction Saint Préjet d'Allier et le Bouchet-de-Thoras.*

*Nous arrivons le soir dans un immense bois dit le “Bois de Baradou”.*

*Affectés à un groupe d'une dizaine de F.T.P., nous couchons dans la neige.*

<sup>16</sup> René Gentgen, op. cit., p. 44 et 48.

<sup>17</sup> Henri Falque, témoignage écrit, 11 mai 1998.

Après avoir partagé la vie du groupe pendant quelques jours, nous trouvons refuge (les éléments de "93") dans la grange d'un fermier au coeur du Baradou. Quelques jours plus tard, se joignent à nous René Fétinet, Audras et Cannonier.

Nous avons eu jusque-là d'excellents rapports avec le responsable militaire des F.T.P. et occupions notre temps à faire de longues marches et prendre des contacts dans la région.

Survint alors chez les F.T.P. un responsable politique dont les premières directives furent de nous mettre en demeure d'accepter de séparer les éléments de "93" et de les intégrer à différents groupes F.T.P.

Ceci était contraire à nos accords, je refusais catégoriquement. Ce refus eut trois conséquences majeures :

- pour pouvoir subsister nous devons trouver une organisation capable de fournir vivres et équipements

- rechercher un point de chute hors du périmètre du Baradou

- le retour sur Saint-Etienne de Julien, Flachet et Delorme.

Je pris donc contact avec Henri Perrin alors responsable à Saint-Etienne du mouvement "Franc Tireur".

Celui-ci acceptait la couverture du maquis 93 à condition que je devienne agent de liaison permanent du mouvement "Franc Tireur". A compter de ce jour, je devenais donc professionnel de la Résistance et dépendant 24 heures sur 24 de celle-ci. (avril 1943).

Durant une de mes missions dans le département de la Loire, et alors que le groupe "93" s'était replié dans une ferme au Bouchet-de-Thoras, près de mille G.M.R. (gardes mobiles) de Bousquet (responsable de la police auprès du gouvernement de Vichy) avaient envahi la région et entrepris de liquider le maquis du Baradou. Celui-ci comptait alors cinquante hommes mal armés et mal vêtus. C'était à l'époque la politique de Vichy exécutée par les gardes mobiles !

La lutte fut terrible pour les F.T.P. dans un combat disproportionné. Beaucoup moururent en héros ou furent emprisonnés puis déportés.

Ces héros que tout le monde a oubliés étaient, je présume, les premiers maquisards tombés au champ d'honneur pour une France libre.

Qui en parle encore aujourd'hui ?

Rentrant de mission, à Monistrol d'Allier, je fus informé de l'opération Bousquet. Grâce à la complicité du buraliste de cette localité et d'une équipe de la compagnie électrique, le lendemain au petit matin, je pus franchir les lignes et observer l'importance du dispositif de Vichy.

C'était imposant et il n'y avait aucun Allemand.

Lâché à moins d'un kilomètre de la ferme où mes camarades de "93" avaient trouvé refuge, j'ai assisté de loin à leur arrestation.

*Par l'intermédiaire de Max Cadier, adjoint au commissaire du Puy, nous avons pu intervenir pour les quatre prisonniers de Bousquet et de ses gardes. Les prisonniers ont été transférés sans trop de mal dans les mines de Brassac-Sainte Florine. Ainsi se termina le maquis "93" dans les bois du Baradou en mai 1943."*

Henri Falque

Henri Falque ne sera pas inquiété, mais il sera pris le 2 juillet 1944 et déporté en camp de concentration. La brève histoire du maquis du Baradou, maquis sans armes, telle qu'elle est relatée ici, correspond à la reconstitution des faits donnée par Henri Falque en 1961<sup>18</sup> et à celle rapportée par Dominique Veillon<sup>19</sup> dans "Le Franc-Tireur". Grâce à une attestation de travail, Falque a pu replacer la naissance de ce maquis dans un intervalle de temps plus précis.

Cet incident révélateur démontre la grande difficulté à prendre l'attache d'un maquis jusqu'à l'été 1943, qui a marqué le véritable essor de la Résistance. Pour remonter une filière jusqu'au maquis, mieux valait être déjà dans un mouvement ou un réseau, c'est ce que Jacques Evrard appelle "*être parrainé*". Les organisations de résistance reconnaissent avoir été prises de court par la rapidité des mesures gouvernementales qui en mars 1943 installent le Service de Travail Obligatoire. Une note circulaire du Comité directeur des Mouvements Unis de Résistance (M.U.R.) du 1er avril 1943, adressé à toutes les régions, avoue : "*Nous avons, hélas !, été pris de court par les mesures gouvernementales. La publication des décrets, les opérations de recensement et les départs se sont passés à une vitesse record qui nous a empêchés d'organiser méthodiquement les contremesures*".<sup>20</sup> La note des M.U.R. essaie de prendre le contrôle de la résistance au S.T.O. : "*L'immense majorité des Français menacés par ces mesures souhaitent échapper à la déportation sans toutefois discerner clairement les moyens qui les mettraient à l'abri du danger. Ces hommes attendent des directives qui ne viennent pas et un soutien qui ne leur est pas donné. C'est aux Mouvements unis qu'il appartient de leur donner directives et soutien*".

Les acteurs-témoins de cet ouvrage affirment véhémentement n'avoir reçu en février-mars 1943 ni tract de la Résistance ni appel personnel d'un maquis sous la forme d'un contact. Albert Delaroa indique que le mot "résistance" leur était alors "*inconnu*".<sup>21</sup> Plus systématiquement, Pierre Rasclé, promotion E.N. 39-42, assure : "*Nos options, à chacun particulières, aboutissent toutes à montrer qu'en 1943, le choix entre le maquis et le départ n'existait pas, car jusqu'en 1943, la Résistance n'a été le fait que*

<sup>18</sup> Archives départementales de la Loire, 23 J entrée 859/4. Témoignage de Henri Falque en date du 11 septembre 1961.

<sup>19</sup> Dominique Veillon : Le Franc-Tireur, un journal clandestin, un mouvement de Résistance 1940-1945, éd. Flammarion, 1977, p. 179.

<sup>20</sup> Note extraite de : Le Livre blanc de la déportation du travail, numéro spécial 263 du "Déporté du Travail", Tours, édition Sart, 1987.

<sup>21</sup> Publication S.T.O., Village de Forez, 1997, p. 37.

*d'organismes vraiment secrets. A Montbrison (E.N.), à Lyon (Institut pédagogique), aucun journal résistant, aucun tract, aucune adresse clandestine, même pas un mot d'ordre n'est parvenu dans une Ecole supprimée par Vichy !*<sup>22</sup>

Nos deux publications s'inscrivent au-delà d'un manichéisme absurde - *"les courageux d'un côté, les "passifs" et les "résignés" de l'autre"*- comme l'a souhaité le résistant Marcel Jacquet en refus de S.T.O. N'oublions pas les ordres de résistance politique accomplis au S.T.O. exposés ici, complétons-les par l'exemple de M. Soulier qui, en mars 1943 à l'usine Messerschmitt d'Innsbrück, fit grève le jour de la fête de Jeanne d'Arc et fut puni de Straflager, de camp de représailles. Claudius Volle, S.T.O. dans les Sudètes à Grasslitz, manifeste le 14 juillet 1943 en brandissant un drapeau tricolore de sa fabrication, en cohérence avec son engagement dans le mouvement "93" en 1941-42 et avec sa participation aux combats du Mont Mouchet en 1944. Terminons par ce témoignage de Germain Griot qui unit résistants et S.T.O. lors de la réception d'un parachutage à Pierre Basanne dans les monts du Forez.

*"J'ai recueilli le témoignage de mon ami Germain Griot de Roche-en-Forez né en 1923. Il quitte les Chantiers de Jeunesse en juin 1944 pour son village de Durel à Roche. J'ai partagé une de ses remarques sur cette époque : une des difficultés des jeunes du monde rural fut pour certains de se faire accepter par leurs pères encore acquis à l'idéal Maréchal Pétain, leur situation qu'ils qualifiaient de grave insoumission à l'Etat français. Leurs fils n'étaient plus réfractaires à leurs yeux mais déserteurs.*

*Germain m'a donné des précisions sur le vécu dans cette commune de montagne, haut lieu de la Résistance où fut fondée l'Armée secrète et où s'installa le groupe "Ange".*

*Un exemple : celui de deux réfractaires paysans classes 42 et 43, originaires des communes voisines du Puy-de-Dôme, venus par connaissance se réfugier dans les fermes de Roche. Ils ont mis entre leurs villages d'origine une frontière, le département, une barrière, les Hautes Chaumes du Forez.*

*C'est à Roche la grosse période en ce printemps 1944 d'organisation, de structuration de la Résistance. A Roche, on est bien loin de la ville, l'accès y est difficile, voire dangereux. A Roche, il y a le travail dans les forêts au-delà des sapinières et sur les sommets, celui de la Jasserie.*

*Ces deux réfractaires auvergnats, cultivateurs la journée, entretiennent une discrète et franche collaboration avec les maquisards de l'A.S. Quand arriveront les parachutages de nuit, c'est eux qui assureront la logistique pour récupérer les containers sur le plateau de Basanne (1400 m).*

*Ils savent avec d'autres complicités locales quelle est la paire de boeufs la plus docile, la plus robuste pour ces transports de nuit, par des itinéraires inédits.*

<sup>22</sup> Lettre du 3 janvier 1998 de Pierre Rasclé à Albert Cellier.

Ils savent lier, et du bon côté (le droit, le gauche), à l'insu de leur propriétaire qui dort, deux bonnes bêtes ferrandaises (la race locale d'alors).

Le résistant venu de la ville, lui, ne sait pas accomplir ces gestes.”

Témoignage rapporté par Emile MEUNIER

Ce parachutage est celui du 5 août 1944, réceptionné par le groupe “Ange”, recensé par le colonel Gentgen<sup>23</sup> et authentifié par Ado Raimond.

ETAT FRANÇAIS      CARTE D'IDENTITÉ

Nom \_\_\_\_\_  
Prénoms \_\_\_\_\_  
Fil de \_\_\_\_\_  
et de \_\_\_\_\_  
Profession \_\_\_\_\_  
Nationalité \_\_\_\_\_  
Né le \_\_\_\_\_  
à \_\_\_\_\_  
Domicile \_\_\_\_\_

SIGNALEMENT

Taille \_\_\_\_\_ Cheveux \_\_\_\_\_  
Bouche \_\_\_\_\_ Yeux \_\_\_\_\_  
Visage \_\_\_\_\_ Teint \_\_\_\_\_  
Signes particuliers \_\_\_\_\_

Signature du Titulaire : \_\_\_\_\_



COMMISSAIRE DE POLICE  
VILLE DE ST-ETIENNE

Etabli à \_\_\_\_\_  
Le 11 MAI 1943<sup>19</sup>  
Le Maire, le Commissaire,  
le Commissaire de Police,  
le Chef de la Sécurité

LE CHEF DE LA SURETE

Enregistré sous le n° \_\_\_\_\_

Changements de Domicile

Empreinte digitale

Visa Officiel

<sup>23</sup> Archives départementales de la Loire\_11 J 551/1 René Gentgen, Etude des parachutages effectués dans le département, p. 12.

# LA REFORME

Qui n'a rêvé, un jour de cafard, un matin de réveil brutal, sous les imprécations d'un meister, ou en regardant le contenu de sa gamelle, aux douceurs perdues ?

Rêvé à un retour, ou à un répit de quelques jours...

La tentative d'Albert Delarosa échouera : "Ayant appris, un jour d'été 1943, que des S.T.O. pouvaient être renvoyés en France pour cause de maladie, je fumais de l'aspirine écrasée dans quelques cigarettes, ce qui, paraît-il, fait monter la température et comme le médecin - de son vrai métier photographe ! - ne connaissait que ce moyen de déceler une maladie, je tentai ma chance. Je mis près d'une heure pour parcourir à pied les quelques centaines de mètres pour aller à la visite, en m'appuyant aux barrières et aux maisons ! Je ne sus même pas ma température, car m'ayant glissé l'objet sous le bras, il le retira au bout de quelques secondes, avec ce simple mot : "Arbeit !" (au travail)

Marcel Homeyer réussira !

"Je souffrais avant mon départ d'une albuminurie chronique et j'avais appris que l'absorption massive de saccharine en faisait monter le taux. Après mon hospitalisation à l'hôpital de Maribor, j'ai eu la chance de sympathiser avec les religieuses de cet établissement qui m'ont procuré le produit. J'avais fait aussi connaissance avec un jeune docteur slovène qui est devenu mon ami et qui s'est avéré antinazi (à tel point que chaque jour, il me donnait le résumé des émissions de la France libre). Malheureusement, comme partout, l'hôpital était dirigé par un officier S.S., réformé du front, qui refusait de me réformer et cela durait à tel point que j'eus peur d'y abandonner irrémédiablement mes reins. Heureux hasard ! ce docteur partit en permission, durant laquelle mon jeune ami docteur signa ma réforme, et suivit mon retour en France.

C'est bien la seule fois où j'ai bénéficié de la complicité d'ecclésiastiques !"

## TEMOIGNAGES : HISTOIRES INDIVIDUELLES ET VIE QUOTIDIENNE

*Dans leur diversité, ces témoignages illustrent la singularité de chaque histoire individuelle et constituent un matériau irremplaçable pour une évocation de la vie quotidienne des S.T.O.*

### Service du Travail Obligatoire à Wattenstedt en 1943

J'étais instituteur au Coteau en novembre 1942 lorsque je fus appelé aux services des Chantiers de Jeunesse. Je rejoignis donc Crotenay, dans le Jura, puis le groupe 9 à Saint-Lothain. Nous étions une vingtaine affectés à la coupe en forêt, et nous devons couper, chacun, un stère de bois par jour. Ce travail était particulièrement pénible et nous rentrions le soir, très fatigués. Un soir, je fus appelé par le chef de groupe, ce dernier savait que j'étais instituteur dans le civil, alors il me confia un groupe de huit jeunes qui n'avaient pas leur certificat d'études et que je devais donc préparer pour passer cet examen. Après cet examen qui eut lieu au mois de mars 1943, je fus employé dans les bureaux du groupement comme secrétaire du chef de groupe. Mais le 9 juin 1943, nous étions envoyés à Tarascon, pour le compte des Allemands qui redoutaient un débarquement des Alliés dans la région de Marseille. Nous étions mal logés, nous couchions dans la paille. Notre travail consistait à creuser des tranchées sous la surveillance des Allemands. Ce qui était surtout pénible c'était cette cruelle discipline au cantonnement à laquelle les Allemands nous astreignaient. Pour prendre nos repas, nous mangions debout ou assis dans la paille de nos lits.

Puis vint le départ pour l'Allemagne, en passant par Limoges et Paris. Tout cela sous la surveillance extrêmement sévère des soldats allemands. A la date du 3 août, nous quittons Paris pour l'Allemagne. On nous conduisit à Drutte, près de Brunswick le 11 août 1943 où nous fûmes affectés au corps des sapeurs-pompiers pour la défense aérienne de l'usine de guerre "Hermann Göring" à Wattenstedt. Nous sommes alors une trentaine de pompiers (des Hollandais, des Polonais, des Roumains, des Italiens et des Français). Parmi les Français, il y a trois instituteurs et trois séminaristes, tous les six catalogués comme étant des communistes dangereux. Nous demandons l'autorisation de ne pas porter l'uniforme allemand, ce qui nous est accordé. La nourriture nous est mesurée : pour une semaine, nous recevions 100 g de sucre, 100 g de confiture, 100 g de beurre, 60 g de margarine, 200 g de viande, un demi-litre de lait et de la bière comme boisson. L'usine où nous étions était souvent bombardée, nous avons connu soixante-dix-huit bombardements mais, heureusement, nous étions toujours dans les abris avec les Allemands. La route qui conduisait à Brunswick était enflammée par les bombes au phosphore que nous devions éteindre pour pouvoir avancer quand nous allions lutter contre les incendies à Brunswick.

A partir du mois de mai 1944, nous ne pouvions plus écrire de lettres à nos parents mais les Allemands nous obligèrent à écrire sur des cartes qui étaient contrôlées et censurées. J'ai eu

l'occasion de faire plaisir à un prisonnier français en lui donnant des tickets de pain et de la nourriture que j'avais récupérés, mais ayant été vu par un Allemand, je fus dénoncé et condamné à huit jours de camp de travail très dur... Ce fut mon chef de groupe, un Allemand qui avait fait la guerre de 1914-1918 et qui venait de perdre ses deux fils, tués sur le front russe, qui vint me libérer : c'était, je le savais, un brave homme.

Je n'oublierai jamais ce terrible séjour...

A partir de 1945, nous n'avons plus eu aucune correspondance avec la France. Heureusement les troupes américaines nous ont libérés le 11 avril 1945. Nous fûmes rapatriés en France le 6 mai suivant, à la suite d'un trajet en chemin de fer qui fut très long et très pénible... Seulement nous étions heureux parce que nous savions qu'au bout du voyage il y avait la France et notre famille, nos amis, et... la liberté.

**Elie Denis**

## S.T.O. et ruralité

Le S.T.O. des classes 1940-1941 n'eut pas de répercussions sensibles sur la population des communes rurales de la montagne forézienne. Comme les mineurs, les cultivateurs n'étaient pas concernés par cette déportation vers l'Allemagne. Une commune telle que Bard (100 exploitations agricoles, 500 habitants), avec une vingtaine de prisonniers de guerre, tous cultivateurs, fournissait déjà à l'occupant un important contingent de main-d'œuvre bon marché au III<sup>ème</sup> Reich.

Localement femmes, hommes âgés et jeunes allaient tant bien que mal pallier ce manque de bras. Les moyens en matériel étaient faibles, quasi inexistants ; seuls les battages étaient exécutés mécaniquement mais souffraient du manque de carburant.

La population, bien que très occupée par le harassant travail des champs, suivait avec beaucoup d'anxiété l'évolution de la situation internationale. Celle-ci était commentée chaque vendredi à 19 h 15 par le général René Payot de la *Tribune de Genève* sur Radio Sottens (Suisse) : "Mesdames, Messieurs..."

La situation va se dégrader très vite avec la fin confuse des "Chantiers de Jeunesse". Pour les jeunes gens nés en 1920-1922 et début 1923, il n'y eut pas de "préférence agriculteur" pour éviter d'être travailleur en Allemagne. Certains durent, avec la complicité de quelques chefs, saisir une opportunité, une occasion pour désertier les Chantiers de Jeunesse et revenir au pays où on les appellera désormais les "réfractaires".

Ils devraient maintenant avoir une vie, des activités en marge de la société. Si en ville la question nourriture était difficile à résoudre (privation de cartes d'alimentation pour les réfractaires), il en allait bien différemment en milieu rural.

**Emile Meunier**

## La quille

A la prison de Salzburg où, à la suite de notre "grève", mon meilleur camarade Marcel D. avait été envoyé, il avait fait la connaissance d'un S.T.O. condamné d'abord à trois semaines de "camp de travail". Cette peine sanctionnait une imprudence à laquelle il ne pouvait songer : écrivant à sa famille il avait tracé un plan très approximatif de ce qui devait être le barrage de Wasserfallboden, pour montrer grosso modo dans quels lieux de la vallée les travaux étaient entrepris. A la fin de sa lettre, il avait employé le mot "la quille". Au cours de l'interrogatoire, le policier allemand lui avait demandé des précisions sur cet emploi qui ne figurait pas dans le dictionnaire. Il avait paru se contenter des explications données et avait déduit que "la quille" exprimait "la nostalgie d'un Français à l'étranger".

A Wasserfallboden, en mai 1943, "la quille !" fut utilisée dans une circonstance bien différente. Non seulement la trentaine de S.T.O. de la grande baraque d'Ebmatten, mais aussi plusieurs dizaines de ceux "hébergés" au camp du bas, reçurent l'ordre de hisser par les pentes en direction de Moserboden (où des prisonniers russes étaient gardés dans la vallée suspendue qui serait le second barrage), pentes où ne sinuait qu'un layon, un énorme réservoir métallique cylindrique. Le chef de chantier nous avait dit : "Quand vous aurez terminé le travail, vous serez libres : "Arbeit fertig, Baracke !" Mais cette énorme pièce (peut-être 3 m de long sur 1,5 m de large), fixée à un châssis de bois, devait peser plusieurs centaines de kg et la corvée serait d'autant plus harassante que c'était sur une surface très inégale, encombrée par des plants de rhododendrons, que nous devions pousser, et surtout tirer grâce à de grosses cordes.

Nous étions une bonne centaine de S.T.O., sous la surveillance des kapos habituels. Sans doute ne tirions-nous pas tous ; entre ceux qui faisaient semblant et tous les autres qui ménageaient leurs forces !... Malgré quelques Oh ! hisse ! pour tenter d'agir avec ensemble - ou en avoir l'air - la "citerne" ne progressait que lentement. A quel moment quelqu'un a-t-il crié "la/quille ! la/quille !" ? Je ne m'en souviens pas. Ce que je me rappelle c'est que le nouveau cri, bientôt poussé en chœur unanime, a donné à la traction une vigueur nouvelle. Même les kapos, excités par cette ardeur joyeuse et voulant sans doute maintenir l'enthousiasme, se sont mis à crier eux aussi "la/quille ! la/quille !" Le réservoir montait la pente. Nous ne nous arrêtons de tirer que pour reprendre haleine et pour rire. Si bien que vers 16 heures le réservoir était parvenu à l'emplacement final et que nous étions libres d'aller nous reposer. Plus d'un d'entre nous, écrivant à sa famille, a dû raconter ce jour-là, les effets bénéfiques de "la quille !" Mais d'aussi bons moments auront été rares.

**Barthélemy Granger**

## Dans les Sudètes en 1943

Appartenant à la classe 42, j'ai été livré au S.T.O. dans une rafle aux Chantiers de Jeunesse de Messeix dans le Puy-de-Dôme : direction le camp de redressement de Brux archicomble si bien que je me suis trouvé à Warnsdorf dans les Sudètes, région de l'ex-Tchécoslovaquie annexée par les Allemands en 1938. Je suis devenu "Federnarbeiter" (ouvrier

spécialisé sur ressorts) dans une fabrique de ressorts. Il va sans dire qu'avec notre manque d'expérience et une certaine mauvaise volonté les résultats n'étaient pas fameux au grand dam d'Oscar le contremaître et surtout du patron de l'usine Wolf. C'est ce dernier d'ailleurs qui nous rassembla pour nous déclarer que "les Anglichois avaient débarqué". Comme je souriais, il me fit sortir du rang et me braqua son revolver sur le ventre ! Heureusement pour moi, il finit par tirer sur un chou du jardin de l'usine !

Au début du séjour chez les Sudètes en 1943, nous logions dans des baraquements du Lager Eick (le camp des Chênes) où il y avait pas mal de Russes, d'Ukrainiens, de Polonais et de Français, tous déportés. Je fis la connaissance de Roger D., instituteur de Charente et de Gaston D., instituteur de l'Ariège. En attendant une hypothétique évasion, d'ailleurs fort risquée, nous avons décidé d'améliorer nos conditions de vie et, pour ce faire, de consacrer une partie de nos salaires à la location d'une chambre chez l'habitant. Nous voilà donc installés chez celle que nous appelions "la vieille" (Frau Palme) en opposition avec sa belle-fille (mère de famille, trois fillettes) dont le mari était au front et qui accordait d'ailleurs ses faveurs à Roger. Cette famille avait probablement obtenu des prêts pour construire sa maison et devait faire face aux remboursements. L'argent frais que nous lui apportions l'aidait à apurer sa dette ; quant à nous, nous avons pu abandonner la promiscuité du camp. Le canapé qui m'avait été alloué me faisait oublier les châliis infestés de punaises.

Restait le problème de la nourriture plus difficile à résoudre, soit par du troc avec les Tchèques : nous ne fumions pas et nous échangeions nos rations de tabac contre des tickets de pain, soit par des larcins. Nous avons jeté notre dévolu sur un champ de pommes de terre et, de nuit, on volait les précieux tubercules (deux ou trois, les plus gros, par plant en prenant bien soin de remettre la terre). Nous n'étions pas seuls et les jeunes Russes en faisaient autant et nous nous faisons peur mutuellement. Bref, les pommes de terre cuites à l'eau n'en avaient que plus de saveur. Nous cueillions aussi les pommes en bordure de route devant les propriétés des Sudètes.

Gaston, fils d'agriculteur (il recevait beaucoup de colis de ses parents et nous en bénéficions), avait repéré un clapier. Il s'était juré de nous faire manger du lapin. C'était sans compter sur le propriétaire qui avait piégé la porte. Lorsque Gaston l'ouvrit, il évita de justesse un coup de feu, mais, gardant son sang-froid, il eut le temps de s'emparer de la bête. Encore fallait-il la tuer et la dépecer et c'est dans un coin discret (les W.C.) qu'on y procéda. Le sang avait giclé partout et j'eus beaucoup de peine, avec des moyens de fortune, à faire disparaître les traces (et la dépouille). Là, encore, le lapin bouilli n'avait qu'un lointain rapport avec un civet bien mijoté, mais ce fut bombance.

De retour en France, nous nous sommes tous trois mariés avec des collègues et, depuis, nos trois couples n'ont cessé de se voir ou de s'écrire, suivant les circonstances car nous ne sommes pas prêts d'oublier cette partie de notre jeunesse que nous avons vécue ensemble, mais on passe sous silence les moments les plus dramatiques. Il y aurait tant de choses à dire qu'une modeste feuille (comme celle-ci) n'y suffirait pas.

**Jean Maloriot**

## Le café chaud

Chaque matin les "Tagschicht" (équipe de jour) étaient réveillés à cinq heures par les gardes de l'usine.

L'un d'eux, un grand costaud assez brutal, tapait violemment dans la porte qu'il ouvrait à toute volée en hurlant un "Auf" à faire trembler les planches du châlit.

L'autre, un gringalet qui flottait dans son uniforme gris, toquait doucement à la porte qu'il entrouvrait et répétait deux ou trois fois d'une petite voix grêle : "Fünf Uhr ist, aufstehen" (c'est cinq heures, levez-vous).

Mais ce qu'ils ignoraient, c'est qu'en actionnant l'interrupteur, ils mettaient en marche, grâce à un branchement clandestin, un petit réchaud électrique d'origine tchèque, dissimulé au fond d'un placard.

Ainsi, à leur insu, nos gardes "réveil matin", nous ont permis pendant longtemps de trouver à la sortie de nos paillasses, une gamelle d'eau chaude additionnée d'un ersatz de café.

**Paul Thivollet**

## Rire quand même dans la neige à Wasserfallboden

A Wasserfallboden, comme ailleurs, garder le moral a été primordial. La camaraderie et la solidarité ont certes joué un rôle essentiel. Mais surtout, il ne fallait perdre aucune occasion de rire... et il y en eut !

### **Le parapet**

A notre arrivée, dans le soir glacial et neigeux du 1<sup>er</sup> avril 1943, nous nous sommes tous engouffrés, sans plus nous connaître et tant la fatigue était grande, au hasard des portes ouvertes des baraques. Ainsi, dans ma "carrée", je ne retrouve que deux têtes connues, dont celle de Jean Piollet, fidèle animateur des Auberges de Jeunesse de Roanne.

Amateur de grand air, il est le premier levé le lendemain. Il sort et rentre aussitôt : "Eh ! les gars ! Si vous voulez vous tirer, il faudra enjamber un sacré parapet !" Il vient, le premier, de découvrir, dans le soleil levant, l'étincelante couronne des "plus de 3 000" qui nous emprisonne.

### **Au charbon**

Se chauffer et sécher le linge ont été dès notre arrivée un souci majeur. Il y a bien dans chaque chambrée un gros poêle, mais les distributions de charbon sont, comme pour le reste, assez rares. Heureusement, notre Lagerführer Granetz a une idée de génie. Pour lutter contre l'absentéisme au travail, il décide d'emprisonner les réfractaires dans le parc à charbon, un carré d'une vingtaine de mètres de côté clos par une palissade de bois de deux mètres de haut... Et les "prisonniers" de se hâter de balancer par-dessus la clôture le plus de charbon possible qu'un compère récupère avant d'aller à toute vitesse le planquer dans la baraque.

Ce manège a duré jusqu'à la construction de la gendarmerie. Là, une vraie prison attendait dorénavant ses hôtes, sous l'œil, assez débonnaire il faut le dire, de l'immense gendarme surnommé Carnera qui ne cachait pas "se trouver plus heureux à Wasser qu'en Russie !"

Avec l'automne, la crise du charbon recommence. Or il y a sur le chantier deux petites locomotives à vapeur, dont une sera "volée" le 2 octobre - à moins qu'elle n'ait plongé, comme tant de brouettes et de wagonnets, dans les coffrages immenses du barrage. Un beau tas de briquettes est empilé le long de leur garage en plein air. Pourquoi revenir, le soir, du chantier avec une musette vide alors qu'une briquette y tient juste ? Au bout de quelques jours, le chef des transports, Herr Muller, s'étonne de la consommation anormale du combustible de ses machines. Il alerte le bureau et, à neuf heures du soir, c'est une irruption tonitruante du chef et de ses contremaîtres dans les baraques : fouille en règle des placards, des châlits, etc. Rien, pas de briquettes !

Il n'y a que dans les poêles qu'ils n'ont pas regardé. Mais depuis, les distributions de charbon ont été plus régulières.

### **La mairie**

Le Stéphanois Duhamel - Dudu - vient d'être nommé délégué français à Wasser. Il s'installe dans notre baraque, bien située au passage et où il trouve un peu de place pour une petite table et un placard. Un panneau "Délégué français" et un petit drapeau tricolore sont fixés près de la porte.

De ce jour, pas un soldat, russe ou allemand, du camp ou d'ailleurs, ne passera sans saluer le drapeau ! Les Français, eux, chahutent... Un matin, l'un d'eux crie en allant au boulot : "On va la faire sauter, la mairie !"

C'est sans doute pour rire, car elle en a tout de même rendu des services, cette mairie !

### **La poste**

Les premières lettres de France sont arrivées un mois après notre installation au camp. Je n'insiste pas sur l'importance qu'avait pour nous le courrier. Il arrive chaque après-midi - sauf avalanche, éboulement ou panne de la plate-forme - par une petite camionnette qui assure la liaison depuis Kaprun. Transporté dans les cantines rouges de la Reichspost, il est, au début, livré au bureau du camp qui effectue le tri et la distribution. Avec l'augmentation des effectifs, ce système devient impraticable et une agence postale officielle est ouverte dans un petit local vacant. Aucun agent des Postes n'étant volontaire pour "monter là-haut", c'est un des Polonais du bureau qui devient postier et qui assure tant bien que mal arrivées et départs. Il y aura bientôt un cachet "Wasserfallboden" pour oblitérer les timbres au faciès d'Hitler, mais, en attendant, c'est la poste de Kaprun qui en prête un... avec la suave mention : "Kaprun, Erholungsort", ce qui signifie : "Kaprun, lieu de détente" !

### **Arabenko**

C'est le personnage le plus énigmatique que j'aie jamais rencontré. Il faisait partie de cette centaine d'Ukrainiens et d'Ukrainiennes amenés à Wasser avec pour tout bien ce qu'ils ont sur le dos. Ils vivent dans deux baraques en haut du camp et forment une sorte de communauté

à part qu'on laisse un peu se débrouiller. Les hommes assurent dans le camp les tâches les plus désagréables de nettoyage, transport de matériel lourd, chargements et déchargements au téléphérique de Moserboden. Les femmes font le nettoyage, les lessives de service et surtout les énormes corvées - toutes manuelles - de légumes et d'épluchage de monceaux de patates.

Un seul émerge - si l'on peut dire - de cette masse sans bruit ni couleur. Petit bonhomme au visage caucasien, costume et chaussures propres, large casquette plate, c'est Arabenko, agent d'entretien du bureau du camp, dans le civil professeur de lettres à l'université de Kiev. Il est toujours lentement affairé. Mais si les chefs discutent dans l'arrière-bureau, ouvrant une porte, Arabenko est là, qui balaie ou essuie. Un jour Granetz, en s'en allant, le surprend et lui botte violemment le derrière. Dès qu'il est sorti, Arabenko lève un index et dit, en allemand : "Warte ! Warte !" (attends !). Il cachait habilement sa connaissance de l'allemand, mais quand nous n'étions que nous deux, il me parlait de Proudhon et me donnait les bonnes nouvelles du front russe. D'où les tenait-il ? Elles étaient exactes pourtant.

### **Les grenouilles**

Fin avril, serait-ce le beau temps ? L'herbe reverdit le long du torrent et foisonne d'énormes grenouilles. Elles se laissent attraper sans grande défense et un seau est vite plein. De son côté, Dédé Testard, cuisinier professionnel à la cuisine allemande, "s'est occupé du beurre". Quelques pissenlits hâchés remplacent le persil.

A midi, ce beau dimanche, toute la chambrée déguste les grenouilles. Dans la deuxième chambre de notre baraque, logent quelques contremaîtres allemands, autrichiens et un Tchèque, Schemitzek, probablement le plus "brave" de tous. Il est seul, les autres étant descendus à Kaprun. Il frappe, entre :

- Ca sent bon chez vous. Qu'est-ce que vous mangez ?
- Des grenouilles, mais il ne faut pas le dire !
- Je voudrais bien goûter... *Es schmeckt, gut, gut...* Et il s'en va.

Je le retrouve le dimanche suivant :

- Il n'y a pas de grenouilles aujourd'hui ?

Il n'y a plus eu de grenouilles. Le beurre était peut-être rance, à moins qu'il ne sente le "roussi" !

### **Les piolets**

Marcel Moutet, forgeron à ses heures à l'atelier du chantier, a fabriqué des piolets - Alpenstock - à l'intention de quelques copains qui veulent faire de la grimpe ou en garder un en souvenir. Fureur de Granetz, le Lagerführer S.A., qui confisque les piolets - du moins ceux qu'il trouve - et s'en va en braillant : "Ce sont des armes !"

### **Le vin italien**

Les Italiens sont des travailleurs libres d'une firme spécialiste des forages et des tunnels. Ils ne fréquentent personne, vivent entre eux, gagnent - dit-on - beaucoup d'argent et jouent aux cartes des nuits entières. En plus de leurs rations au camp, ils reçoivent directement et officiellement d'Italie des suppléments, entre autres du vin qu'ils veulent vendre pour jouer.

Un samedi soir, plusieurs baraques délèguent des acheteurs qui font remplir leurs bidons et s'apprêtent à payer.

- C'est dix marks le litre.

Quoi ? Plus d'une journée de salaire pour un litre qui ne leur coûte rien ?

- Bien. Nous allons revenir, nous n'avons pas assez d'argent sur nous.

Retour aux baraques. Les bidons vidés sont remplis d'eau et font au bout de leur courroie de redoutables moulinets. L'entrée dans la baraque italienne est fracassante, la fuite par les fenêtres, éperdue... Et les marks restent dans nos poches. Qu'il était bon, ce vin italien !

Au bureau du camp, mon chef direct est M. Zahn, épicier en gros à Salzburg et requis à Wasser comme intendant. C'est un homme discret, aimable, qui n'affiche à sa boutonnière qu'une minuscule "manivelle" et ce, seulement quand il y a des officiels dans l'air.

- Qui est-ce qui a fait de la casse chez les Italiens, hier soir ?

- Je ne sais pas.

- Quand tu le sauras, tu leur diras qu'ils ont bien fait.

C'était ça aussi l'amitié dans l'Axe.

### **Pentecôte**

C'est traditionnellement une grande fête en Allemagne. Le chantier est totalement arrêté et tout le monde a deux jours de repos, sortie autorisée jusqu'à Zell am See. Le matin, on a reçu chacun quatre petites brioches !

Il fait un vrai temps de printemps et les alpages sont devenus un véritable jardin. Là-haut, une famille entière de paysans monte avec ses bêtes vers une lointaine ferme d'été. Nous répondons à leurs "yodel".

La cueillette des fleurs a été officiellement autorisée. Après un tour dans l'alpage, nous revenons avec des brassées de rhododendrons rouges et verts, des gentianes bleues et un sac plein d'edelweiss ! Nous ne savions pas - bien sûr ! - que la cueillette de ces précieuses fleurs demeurait "streng verboten". Combien en est-il parti vers la France, de ces étoiles des neiges ?

Pour ceux qui sont restés au camp, il y a un tournoi de foot sur un morceau d'herbe plein de pierres et de bosses. Comme prévu, la finale France-Pologne s'achève sur une magnifique bagarre !

### **Où vont-ils donc ?**

Au matin du 5 septembre, deux camions tirent tout droit vers la baraque italienne. Grand branle-bas ! "Pronto, pronto... Schnell". En moins d'une heure, la baraque est vidée, les Italiens grimpent sur le chargement et disparaissent...

Le lendemain, Bredy qui, à Kaprun, prend la radio suisse, me téléphone le débarquement en Italie !

## Grande crise

Fin septembre, la neige est revenue. On nous annonce un renouvellement général de la paille des paillasses, ce qui n'est pas un luxe. Trois camions arrivent effectivement, chargés non de paille mais de balle de blé. Très pratique pour garnir des paillasses dont la toile est en loques !

Les patates se font rares. Un envoi a gelé dans les caisses du téléphérique tombé en panne et elles sont évidemment immangeables. Pour les remplacer, on nous expédie... six tonnes de courges ! Avec la ration de pain diminuée de moitié et le retour des choux rouges, ils sont beaux, les gars de Wasser. Et voilà qu'on nous distribue deux pommes : les premiers fruits depuis le 1<sup>er</sup> avril...

## Extinction des feux

Le Roannais Paul Drut - Popol - est un garçon très drôle et excellent musicien. Quelquefois, le soir, il joue sur le vieux piano du réfectoire et nous fait chanter en chœur. Son talent reconnu, il est invité un jour pour un concert aux P.G. français de Kaprun (d'où il nous rapporte, comme cachet, un kilo de confiture !) et même pour jouer devant l'état-major de la firme à Salzburg, ce qui lui a valu trois jours de permission.

Le voilà, je ne sais plus ni quand ni comment, en possession d'une trompette d'harmonie, son instrument de prédilection. Les airs de jazz fusent. La porte s'ouvre brutalement sur un Granetz grimaçant qui hurle : "Das ist keine Musik ! Das ist Neger-Kultur !" Il claque la porte... et Popol continue avec une valse de Strauss !

Un beau soir, il ouvre toute grande une fenêtre et sonne l'extinction des feux. Les Russes, en train de chanter devant leur baraque, sont surpris par ces accents militaires. Ils plantent un impeccable garde-à-vous, et leurs deux vieux gardiens les imitent. Nous éclatons de rire et reprenons en chœur :

"Faites gaffe, les Chleus, c'est du peu !"

C'était tout cela, et bien d'autres choses encore, le moral à Wasser...

**Henri Muzelle**

(Wasserfallboden 1943)

## La faim !

Depuis quelques jours, une petite garnison composée de quelques "Volkssturm"<sup>1</sup> est installée à l'est du village<sup>2</sup> ; ce sont des vieux qui ont, depuis longtemps, dépassé la limite d'âge

---

<sup>1</sup> Volkssturm : littéralement assaut du peuple. Les désastres subis à l'est comme à l'ouest obligent l'Allemagne à enrôler d'une part des adolescents issus des jeunesses hitlériennes (Hitlerjugend), jeunes fanatiques croyant encore à la victoire finale ; d'autre part de vieux soldats aux cheveux blancs, certains ayant participé à la première guerre mondiale. Ainsi verra-t-on la totalité des forces vives sous les drapeaux, mis à part quelques cadres qui font tourner les usines avec les étrangers déportés de l'Europe occupée (mention écrite en 1990).

du "Service armé". Vêtus d'uniformes usagés, armés de fusils qui paraissent avoir fait la Grande guerre, ils attendent les événements... Quoi ? Personne n'en sait rien...

Mais leur installation dans le village a été bénéfique pour nous, Français, du moins ceux de notre colonne. En effet, nous nous sommes aperçus que les bidons contenant leur nourriture étaient déposés, vides en principe, devant leur cantonnement, et ce, vers quatre heures du matin. Un moment après passe un véhicule qui charge ces récipients pour les transporter dans un autre village où doit se trouver la cuisine. Quelle aubaine !

Il reste parfois de la sauce, de la purée de pommes de terre, quelques nouilles au fond de ces bidons...

Tous les matins, à tour de rôle, deux Français se lèvent avant l'aube et vont récupérer ces restes ; dans la nuit noire et froide, ils se dirigent vers la maison des "Volkssturm", au jugé, car il n'y a aucun éclairage dans les rues, défense passive oblige.

Dès que les récipients sont sortis et alignés devant la porte, vas-y que je gratte les parois pour finalement récupérer une gamelle de bonne nourriture... qui sera ensuite équitablement partagée entre nous tous. Je m'explique maintenant pourquoi nous n'avons, aux distributions de nourriture, que des préparations où dominent les épluchures de pommes de terre ! L'armée mange l'intérieur du tubercule, nous, étrangers, avons droit seulement à l'extérieur...

Quoi qu'il en soit, ces pauvres vieux, désabusés et inoffensifs, aident les Français affamés. Sans le savoir...

**Louis Vives**, instituteur de l'Aude

## Souvenirs d'un bon repas

Après le terrible bombardement de Dresde en février 1945, alors que les Allemands nous avaient abandonnés dans le camp de Koenigstein, nous avons commencé notre deuxième exode vers l'ouest. Avec mon copain Marcel, nous venions de faire une longue marche de nuit en tirant notre chariot à quatre roues chargé des quelques hardes qui nous restaient. A la pointe du jour, exténués et affamés, nous apercevons une faible lumière dans une ferme. Nous frappons pour demander quelques heures d'hospitalité. Le fermier nous emmène dormir dans la paille de l'écurie de son cheval, bien au chaud. Il surveille certainement notre sommeil car dès notre réveil, il nous apporte une grande cuvette pleine d'un ragoût de légumes fumant. Sans un mot de part et d'autre, nous ingurgitons à grands coups de cuillères à soupe ce plat inespéré. C'est certainement l'un des meilleurs repas dont nous ayons le souvenir. Plus de cinquante ans après, ni l'un ni l'autre ne l'avons oublié.

**Henri France**

---

<sup>2</sup> Il s'agit de Weiden en See, près de la frontière austro-hongroise, au bord du lac de Neusiedl, province du Burgenland.

## Les activités culturelles au camp de Wasserfallboden

Les ordres, venus de très haut, sont formels : dans chaque camp de travailleurs étrangers doivent être organisées des activités sportives et culturelles.

A Wasser, la question sport est vite réglée : mauvais temps, manque de place convenable, peu de temps libre (un week-end par quinzaine), repos physique nécessaire après des journées de onze heures, trajet non compris. La seule tentative d'organisation d'un tournoi de football s'est achevée par une solide bagarre franco-polonaise. N'en parlons plus.

Au point de vue culturel, des soirées sont tout de même envisageables dans l'immense réfectoire qui peut contenir jusqu'à mille personnes assises. Mais qui va organiser ? Si l'initiative vient des chefs allemands, ce sera inévitablement une bouderie presque générale. C'est alors qu'apparaît Moreau, un volontaire d'une cinquantaine d'années, toujours tiré à quatre épingles, les cheveux blancs soigneusement plaqués, il est maître d'hôtel et valet de chambre des ingénieurs. Il a d'ailleurs tout à fait le type de l'emploi.

Au titre de "Délégué de l'Amicale des Travailleurs Français en Allemagne", il fait le tour des baraques, contacte ici et là quelques amateurs et, le 24 avril 1943, il présente au réfectoire un programme complet de variétés qui connaît un grand succès.

L'élan est donné et le samedi soir, se réunira fréquemment une nombreuse chorale dont le répertoire ira des Chantiers de Jeunesse au corps de garde. Moreau est aussi discret qu'efficace. Le 20 mai, c'est une soirée théâtre - du Courteline surtout - et de chant. L'écho en parvient jusqu'à Kaprun et toutes les "huiles " montent au camp le 2 juin pour assister à une reprise.

Le vieux piano est souvent utilisé le soir par des Français ou des Polonais bientôt accompagnés par la trompette - dénichée on ne sait où - de Paul Drut, puis par d'autres instruments arrivés là je ne sais comment. Les musiciens ne manquent pas et les concerts improvisés, parfois avec radio-crochet, meublent les samedis soirs, surtout à partir du jour où de la bière est vendue sur place.

Il existe d'autre part un programme officiel géré par le K.D.F. (*Kraft durch Freude* : *La force par la joie* !). Les dates en sont programmées. Nous avons droit à un film gratuit par mois : je me souviens de deux titres : *Strauss* et *Péché de jeunesse*, avec Harry Baur, du tout neuf ! Il y a aussi des artistes, parfois très connus, qui sont tenus d'assurer dans l'année un certain nombre de spectacles dans les camps. Deux soirées sont prévues ; la première, le 26 juin, est annulée par suite d'un éboulement sur la route. La deuxième, le 24 septembre, avec un prestidigitateur, un accordéoniste, une chanteuse de renommée nationale est remarquable. Et la chanteuse qui termine en français par "J'attendrai" est ovationnée. Notons, le 10 octobre, une équipe de cinéastes qui vient pour plusieurs jours au camp tourner un film... de propagande, évidemment.

Le même jour, nous recevons de l'Amicale française de Salzbourg trois cent cinquante livres de bibliothèque. Cette bibliothèque a été, je crois, assez suivie.

Mais pouvait-on pour autant oublier la neige, les rochers, les contremaîtres, les choux rouges et l'éloignement ? Un peu, parfois, mais...

**H. Muzelle, Wasserfallboden 1943**

## Châtelains pour quelques jours

Début mai 1945, toujours à pied et affamés, nous faisons halte dans le village de Saar. Nous y sommes bien accueillis, la majorité des habitants de sexe masculin étant des prisonniers de guerre français, si on excepte l'instituteur et le curé. Nous allons y rester trois semaines. Nous y apprenons la signature de l'armistice du 8 mai 1945. Il y a un grand château inhabité : le fermier régisseur nous propose d'y loger. Cette belle bâtisse, propriété d'un juif allemand, avait été occupée par des militaires allemands qui avaient fui devant l'avance des troupes russes. A côté se trouvait la cure avec un prêtre anti-nazi et sa vieille bonne, Fraulein Emma.

Celle-ci nous aide à confectionner un drapeau bleu, blanc, rouge que nous hissons sur notre château dans lequel nous trouvons au fil des jours des trésors abandonnés, en particulier quantité de boîtes de viande, des beaux draps blancs et doux, des vêtements et aussi... un bel exemplaire relié de "Mein Kampf". Nous achetons dans les magasins et les fermes largement de quoi nous nourrir, d'autant plus que nous prenons tous nos repas du soir à la cure où Emma est une bonne cuisinière. Nous ne sommes pas avares de Reichmarks qui ne vaudront plus rien en France. En attendant l'ordre de rapatriement, nous nous refaisons une santé. Le château des Français devient presque chaque nuit un refuge pour des femmes allemandes apeurées par les incursions de soldats russes, tandis qu'elles font confiance aux deux Français. Ce sont des femmes déportées ukrainiennes et polonaises ayant travaillé des années au village qui guident les expéditions punitives.

Il y a le long des routes de très nombreux véhicules automobiles abandonnés par l'armée allemande en déroute (l'exode des militaires et civils allemands n'avait rien à envier à la débâcle française du printemps 1940 !). Nous décidons de rentrer en France en voiture. Avec une paire de bœufs, nous ramenons une Mercedes que mon copain Marcel, mécanicien de son métier, pourra réparer. Hélas ! Tous nos espoirs s'envolent quand une patrouille russe nous la confisque, malgré le drapeau tricolore qui flotte sur le capot. Nous repartirons donc à pied vers l'ouest, avec pas mal de difficultés pour sortir de la zone russe et arriver en zone américaine, car chaque jour, la ligne de démarcation russo-américaine se déplaçait vers l'ouest. Nous trouvons un centre de rapatriement le 7 juin à Falkenau, transport par camions jusqu'à Bamberg puis wagons à bestiaux pour Mayence, Thionville, Charleville et enfin wagons de deuxième classe jusqu'à Paris gare de l'Est le 18 juin.

**Henri France**

# RESISTANCES, PRISONS, CAMPS DISCIPLINAIRES

## Chansons contre

Quand la fatigue se fait sentir, que les ordres sont violents, quand le Meister brandit la "Gummi" (la matraque) comme Rügman à Wasserfallboden, que "le kapo est rustre et bête" (témoignage d'Albert Delarosa) et quand nous avons vérifié que notre argot, ou notre langage peu académique ne seront pas compris, moquerie, sarcasmes, injures libèrent... un peu.

Mais il arrive qu'on s'exprime en chansons, imprudemment sans doute.

Sur l'air des "Bataillonnaires" (les ex Bat' d'Af), à Wasserfallboden, en avril 1943, la Wehrmacht abandonnant la Tunisie :

*Sac au dos dans la poussière,  
Les Anglais au derrière !*

Dans le même lieu, sur l'air de Lily Marlen, peut-être agréable aux oreilles allemandes, le chant de la baraque 7 :

*Devant la caserne, un soldat allemand,  
En montant la garde pleurait comme un enfant.  
Je lui demande : pourquoi pleures-tu ?  
Il me répond : nous sommes foutus !  
On a les Russes au c.. (bis)*

et surtout, rythmant cette inoubliable marche matinale du 4 août 1943 à Maribor, la séditeuse Marseillaise et surtout... l'air de Marlborough qui aurait pu nous conduire tous au Konzentration Lager :

"Des Français de Saint-Etienne, pleins d'exubérance, braillent des refrains d'étudiants, sur l'air de Marlborough, et dont les Slovénes se plaisent à répéter les ohé ! ohé !" écrit notre camarade Grange, de Villeurbanne.

Nos lecteurs jugeront, sur ces paroles édulcorées :

*1 - Hitler s'en va-t-en guerre,  
Plein de m..., plein de m...  
Ne sait quand reviendra,  
Ohé ! Ohé !  
Ne sait quand reviendra*

*La ... bien enfoncée.  
Ohé ! Ohé ! Ohé !  
2 - Goering portait son casque,  
Plein de m..., plein de m...  
Goebbels ne portait rien  
La ... bien enfoncée,  
Ohé ! Ohé ! Ohé !*

Quant à l'antienne des P.G. français, elle aussi très scatologique (lire les Grandes Vacances de Francis Ambrière), elle aurait été vite adoptée, nous dit Pierre Rasclé, par les S.T.O. dans toute l'Allemagne.

**Albert Cellier**

## Un sabotage extraordinaire

Été 1944. Le moral commençait à baisser et cela se voyait sur les visages et même sur les murs. Le dernier slogan officiel - "la victoire ou le chaos bolchevique" - écrit en noir sur les murs à la bombe avec un pochoir de plus de deux mètres se présentait souvent avec le mot "chaos" rendu illisible et remplacé par K.O. !

C'est dans le courant de l'été 1944 qu'a lieu un sabotage spectaculaire. Les autorités nazies inauguraient l'achèvement de la conduite forcée Maiskogel-Kaprun. Elles avaient pris place avec un orchestre sur la plate-forme qui avait servi à monter et placer les tuyaux. La plate-forme s'est emballée brusquement en cours de parcours et écrasée en bas au butoir. De nombreux passagers ont pu sauter à temps. Combien y a-t-il eu de blessés et de morts ? Nous ne l'avons jamais su. L'enquête vite bâclée a attribué l'accident à l'usure normale du matériel. Accident ou sabotage ?<sup>3</sup>

**François Roméas**

## Le cocasse et le tragique

Absurde, la guerre. Evidence. Evidence qui aboutit au cocasse et au tragique, l'un renforçant l'autre.

En 1943, à Limoges, nous avons obtenu des autorités certificat de libération et embauche dans les mines mais le camarade grâce à qui nous avons obtenu ce privilège se fit un devoir moral de l'exiger pour tous, ce qui fit capoter l'affaire. C'est ainsi que cinq Don Quichotte, par pur idéalisme, avec leur cent vingt compagnons d'infortune, se retrouvèrent en Sancho Pança, confrontés à une dure réalité : celle d'un gigantesque complexe métallurgique de quatre-vingt mille âmes ayant pour seul objectif la guerre totale et où la plaisanterie n'avait

<sup>3</sup> L'accident semble résulter d'un sabotage attribué aux déportés du travail tchèques (note d'Albert Cellier).

plus cours. Ainsi votre serviteur, ainsi que vingt-neuf autres instituteurs, se retrouvent en uniforme de pompier allemand avec, sur le ventre, la boucle du ceinturon portant l'inscription *Gott mit uns* contraints de faire le matin à la levée des couleurs, le salut hitlérien. Oui, vous avez bien lu, nous l'avons fait : bien sûr, en clamant mi-interrogatifs, mi dubitatifs, un météorologique "y a de l'air ????" et si je relate cet épisode peu glorieux, c'est pour montrer quelle pression régnait alors pour rendre hommage aux cadres des chantiers de jeunesse qui devaient nous diriger et avec lesquels nous avons perdu rapidement contact et qui ont laissé leur vie au Straftlager 21 en essayant de résister.

Le cocasse et le tragique. Lors d'un bombardement qui a détruit notre caserne, nous avons réussi à sauver notre pompe. Nous mettons nos lances en batterie, mais le feu est tellement violent que le camion s'enflamme. Nous avons dû faire appel à une caserne voisine pour l'éteindre. Il faut dire que la carrosserie était dans un matériau composite (ersatz de bois et de papier comprimés).

Voilà pour le cocasse. Le tragique : un camarade ayant oublié sa parka verte des chantiers (nous étions partis en uniforme) dans la cave qui servait d'abri, a voulu le lendemain la récupérer. Elle avait disparu. Il s'en plaint à notre chef. Quelques jours après des affichettes, en allemand, fleurissaient les murs proclamant : *pillage en temps de guerre : un ouvrier russe a été pendu.*

Revenons au cocasse. L'incendie d'une baraque avait réuni un certain nombre de lances essayant d'éteindre les cendres encore fumantes. Ordre avait été donné : ne laisser aucune lueur de braise. Le grand chef arrive piloté par son chauffeur français. Dans la fumée et les vapeurs il progresse et pour éviter la chute, il allume sa torche. Je vous laisse à penser ce que firent les lances à proximité ; son séjour fut de courte durée et son aventure fit la joie de tous. Etrange situation, aussi, du pompier de fraîche date perché sur le toit d'une maison tentant en vain d'éteindre un brasier qui s'étend sur toute la longueur d'un boulevard avec, au centre, la peur viscérale d'une nouvelle attaque aérienne.

Peut-on aussi oublier la splendeur des bombardements nocturnes de la ville proche de Brunswick, vus de la forêt où nous étions repliés après la destruction de notre caserne, avec les bombes éclairantes et les *arbres de Noël* des bombes incendiaires parachutées descendant lentement sous le vrombissement sourd des *forteresses volantes* tournoyant au-dessus de nos têtes, mêlés aux explosions des batteries de la FLAK toutes proches.

Le déroulement de la guerre s'accélère et notre *héros* de pompier est devenu chauffeur de camion. Il doit, en plus d'activités diverses : transports de charbon, ciment, pommes de terre, viande, pain, aller quérir chaque matin et ramener chaque soir les forçats en pyjama des camps de concentration à leur lieu de travail. Ce sont le plus souvent des femmes. Pour se faire une idée de leur souffrance, il faut préciser que les camions ne sont pas bâchés, le plancher était en acier, les garages ayant été détruits ils passaient la nuit dehors et étaient recouverts de givre. Les matins, faméliques et tremblotantes, elles s'entassaient en rangs d'oignons, les unes entre les jambes des autres, en quatre ou cinq files. J'avais l'avantage d'avoir, à mes côtés, une gardienne S.S. dont l'opulence était physiquement plus visible que son aménité. Dans le vent glacial de l'hiver allemand comment faisaient-elles pour résister ?

Je vous laisse imaginer l'angoisse chaque jour renouvelée de partager un sort aussi cruel. Et c'est pourtant ce qui m'est arrivé. Un soir de février 1945, un camarade chauffeur apporte un tract en allemand lancé par les Américains. Il me demande de le traduire. Dans la

chambrée, deux Russes, un Hollandais, un Bulgare, un Nord-Africain et cinq Français. Dans ma naïveté je leur fais confiance. Il y a parmi eux un agent de la gestapo. Lequel ? Convoqué, on m'accuse d'avoir volé les plans d'un nouvel avion à réaction. Pourquoi pas la Tour Eiffel ? Sueur froide : "N'avez-vous pas traduit une Fluchtblatt ?" J'avoue. Et je me retrouve dans une pièce surpeuplée du célèbre Lager 21 où je passe une nuit particulièrement angoissante. Le lendemain, je suis emmené, ironie du sort, dans mon propre camion, à Brunswick. Je traverse la ville, du tribunal à la prison, à pied, menottes aux mains, accompagné d'un gardien en armes. Expérience révélatrice : observer le regard soupçonneux et méfiant des passants sur des criminels certainement dangereux. La prison : très conventionnelle, série d'escaliers et de couloirs intérieurs desservant des cellules individuelles. Elles sont toutes très occupées. Dans la mienne, nous sommes quatre et nous serons jusqu'à sept. Et là, je fais une rocambolesque expérience de l'univers carcéral. L'avance américaine en Normandie avait contraint les Allemands à évacuer la centrale de Poissy. Ils avaient entassé, en sous-vêtements, en fin 1944, les "relégables" dans un train et les avaient dispersés dans les différents camps du complexe industriel (je partageais au camp mon armoire avec un cambrioleur). Un jour, échoue dans notre cellule un de ces prisonniers qui nous fait une évidente démonstration de son expérience carcérale. Il nous déclare dès son entrée qu'il sortirait dans la huitaine...? Puis nous demande pourquoi nous n'utilisons pas l'unique lit rabattu sur la paroi, chaque matin, par le gardien et fermé par un cadenas. Il a tôt fait avec une lame d'aluminium qui existait dans la cellule d'ouvrir le cadenas et de rabattre le lit. Il nous demande si nous ne fumerions pas une petite cigarette ?!! "Retournez vos poches il y a certainement du tabac". Il confectionne avec le PQ une cigarette. Il parvient avec la lame à soustraire de la porte du placard, une lame de bois, dans laquelle il encastre, sortie de sa poche, une minuscule pierre à briquet ; il prélève de la doublure de ma parka un peu de feutre, puis des raclures d'un peigne. La lame glisse le long du bois atteint la pierre à briquet, une étincelle, les raclures prennent feu, puis le feutre. Il ne reste plus qu'à souffler pour obtenir un rougeoiement et allumer la cigarette. Invraisemblable mais vrai. Nous avons vaincu l'adversité et empuanti un peu plus l'atmosphère. Une huitaine après le gardien vient chercher un "boulangier", c'était lui. Il avait bien réussi à sortir comme il nous l'avait promis.

Au début d'avril la ville était libérée et je sortais de prison très affaibli mais soulagé.

**Pierre Rascle**

## Les prisons de Roger Richard

Bousculé par un vieux contremaître, excédé, Roger Richard lui donne un coup de poing sur le nez. Le Meister va chercher la police, et Richard passe la nuit "au poste" de Sankt-Gallenkirch. Sans jugement, il est enfermé à la prison de Bregenz partageant la cellule avec un prisonnier de guerre français et un polytechnicien. Mais il a échappé au Straflager.

Libéré, il sera affecté à l'usine d'aviation de Rheinauhöchst puis bientôt soupçonné à cause de la disparition de matériels. Arrêté par deux hommes de la Gestapo, il se retrouve à la vieille prison de Bregenz, où le rejoindront bientôt en cellule son ami Joseph Brandi et trois autres S.T.O. arrêtés en tenue de travail. Que faire ? Conversations, promenades réglementaires dans la cour circulaire, corvées (évacuation de la tinette), bras accrochés aux barreaux, regards sur le paysage montagneux et agreste... Bien sûr, la nourriture est chiche, mais les gardiens, âgés, sont indifférents.

## De camp en camp

Un camp de triage :

Fin mars 1943, les jeunes requis des convois partis de Saint-Etienne et Roanne subirent le choc de l'entrée au sinistre camp de Wörgl. L'ont rappelé déjà, dans une première publication : B. Granger, A. Delaroa, A. Cellier et Jacques Evrard en a fait une saisissante description<sup>4</sup>.

### Camps d'hébergement

Parfois de taille modeste (les deux baraques de Zeraunica en Slovénie, sans aucunes commodités), ils peuvent abriter plusieurs milliers de travailleurs et travailleuses, comme le camp de Haïd, à vingt kilomètres de l'aciérie Goering de Linz en Autriche, neuf, avec ses quatre-vingt-douze baraques.

Mais Marcel Testud décrit le sordide état de l'ancien sanatorium de Gablonz, dans les Sudètes, et une promiscuité parfois insupportable, qui l'incitent, certaines nuits d'été, à aller dormir à la belle étoile ! et Jean Maloriol, avec deux camarades instituteurs, est amené à louer "une piaule" chez "la Vieille" endettée.

**Camps de "rééducation"**, c'est-à-dire de repréailles (dits Straflager ou hypocritement Sonderlager : camp spécial). Les travailleurs étrangers y sont envoyés pour cause de "paresse, indiscipline, maladresse trop obstinée, simulation de maladie, mutilation volontaire, sabotage, propagande communiste ou défaitiste, calomnie ou propos injurieux contre le Führer, le Reich allemand ou le N.S.D.A.P., tentative d'évasion, etc." (avertissement aux travailleurs français des camps et entreprises).

Ils ne furent qu'une étape pour Gérard Thivollet sur le chemin du K.Z. de Dachau, où il mourut ; Pierre Rasclé et Elie Denis, instituteurs, narrent ici leur détention au Straflager 21.

Écoutons Marcel Testud parler dans son journal du camp disciplinaire de Brûx :

"Impossible de s'habituer d'ailleurs à cet esclavage dans un rôle ni adéquat, ni consenti. J'ai vu assez souvent arriver au sana un policier, son chien-loup en laisse, flanqué du père Schwartz, chargé d'emmener l'Arbeiter X coupable d'absences injustifiées, de retards fréquents ou de ce fameux sabotage. Un mot du patron, un argousin, un chien patibulaire et c'en est fait de votre liberté... Brûx, le camp disciplinaire, la faim, les coups qui broient les mauvaises volontés et les volontés tout court. *On rentre ici comme un lion, et on en sort comme un mouton* annonce une inscription à l'entrée. Il y a une section pour femmes, sous la garde de "cavales" qui n'ont rien de "l'ange de douceur". Celles qui y rentrent... en pensionnaires, se voient tondues, rasées... partout vu les poux et autres bestioles. On les réveille en plein hiver à quatre heures ; elles attendent l'appel, une ou deux heures, dans le froid piquant du matin, et font ensuite des pluches... Il y a là-dedans des Allemands, des étrangers de toutes nationalités, pour des stages plus ou moins longs. S'en tirent les costauds, les veinards... et les crapules." Menace permanente qui fait réfléchir !

**Albert Cellier**

<sup>4</sup> Jacques Evrard, *La déportation des travailleurs français dans le III<sup>ème</sup> Reich*, p. 173.

# REPRESSION NAZIE ET ASSASSINATS

## Ceux de la Wehrmacht

Dans les gares, l'atmosphère pouvait paraître plus inquiétante. Tard, un soir d'hiver, attendant le passage du train pour rentrer à Mallnitz, je m'étais réfugié dans la salle d'attente chauffée de la gare de Schwarzach. J'avais bien vu que cette salle d'attente était réservée aux militaires. Un homme en civil s'est approché de moi et m'a demandé à voix basse : "Sind Sie Angehöriger der Wehrmacht ?" (Appartenez-vous à la Wehrmacht ?). J'ai cru sentir de l'hostilité dans sa question, j'ai décampé pour aller m'asseoir dans l'autre salle d'attente, glaciale celle-ci !

**Barthélemy Granger**

## Deux exemples de la crainte de la délation chez les Allemands

Auschwitz, janvier 1944

Je travaillais depuis plusieurs mois dans un bureau d'étude, seul avec un ingénieur allemand. Lorsque j'ai obtenu une permission de trois semaines en raison du grave état de santé de mon père, il m'a demandé si je pourrais lui rapporter un peu de vin français de ma région, il serait très heureux d'y goûter. A mon retour, lorsque je lui en offris une petite bouteille, il me remercia vivement mais ne voulut absolument pas y goûter. Par prudence, me dit-il, craignant d'être dénoncé si quelqu'un l'apprenait.

Koenigstein, mars 1945

Au camp de Koenigstein où nous étions "parqués", à partir de février 1945, nous avons beaucoup souffert de la faim. J'ai eu la chance de m'assurer un repas par jour dans une famille allemande en donnant des cours de français à une fillette qui vivait chez sa grand-mère. Mais ça n'a pas duré très longtemps : dénoncés à la Gestapo, ces braves gens ont dû interdire leur porte à un Français S.T.O.

**Henri France**

## Mort de mon frère

Mon frère jumeau, Gérard Thivollet, a connu une fin tragique en Allemagne. A la sortie de l'Ecole Professionnelle, il travaillait comme ajusteur matricieur dans une entreprise stéphanoise. C'est là qu'il devait être requis pour le Service du Travail Obligatoire.

Requis à ce titre en mars 1943, il est affecté dans une usine de Dornbin dans le Vorarlberg tout près de la frontière suisse. Jusqu'en septembre 1944 nous correspondions régulièrement. Puis je reçois d'un de ses amis et compagnon de travail (Colombet, originaire de St-Etienne) une lettre datée du 12 octobre m'apprenant que mon frère a été arrêté le 10, sur son lieu de travail. Motif : sabotage et propagande anti-allemande.

D'après le témoignage de ses camarades il a découpé dans une plaque de métal un V incluant une croix de Lorraine (ce qui ne m'étonne guère car avant son départ il en traçait à la craie dans les rues de Saint-Etienne).

Le 8 novembre une lettre de Colombet m'informe que mon frère serait interné dans un camp à Innsbrück (probablement un Straflager). J'apprends également qu'un autre Français (Chaminadour de Paris) a été arrêté en même temps et pour les mêmes raisons.

Ne recevant aucune réponse à mes lettres, j'écris le 17 décembre à la Délégation Française du Tyrol pour essayer d'obtenir des informations (la réponse ne me parviendra que le 7 mars !, rien que je ne sache déjà).

Les 15 et 16 janvier 1945, deux lettres que j'avais adressées à mon frère les 6 et 26 décembre me reviennent avec au dos la mention "Abgereist Saxen" (parti en Saxe).

A mon retour en France, j'entre, le 18 juin 1945, en contact avec la famille Chaminadour à Paris. Eux non plus n'ont pas de nouvelles. Les mois passent.

Le 4 décembre, Madame Chaminadour, avec laquelle j'échange des courriers à l'insu de mes parents, m'informe qu'elle a trouvé au ministère leurs noms parmi les Français décédés au camp de concentration de Dachau : mon frère décédé le 24 et son camarade le 28 janvier 1945.

L'information officielle ne parviendra que plus tard (à une date que je ne peux préciser ne l'ayant pas retrouvée dans les papiers de famille. La transcription sur le livret de famille avec la mention "Mort pour la France" ne sera faite qu'en août 1946 (photocopie ci-après).

En 1969, j'ai visité le camp de Dachau (le seul conservé pour témoigner). J'y ai appris qu'en janvier 1945 une épidémie de typhus en avait décimé les prisonniers.

Le 9 juillet 1981, une délibération du conseil municipal de Saint-Etienne décidait d'attribuer à mon frère le nom d'une rue. Celle-ci est dans le centre de Terrenoire :

Rue Gérard Thivollet  
Déporté du Travail  
Mort à Dachau  
Le 24 janvier 1945

**Paul Thivollet**

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

DÉPARTEMENT  
DE LA LOIRE

VILLE  
DE  
SAINT-ÉTIENNE

N° DE L'ACTE

48

Service Militaire

Mort pour la France

# EXTRAIT DU REGISTRE DES ACTES DE DÉCÈS

pour l'Année 1945

Le vingt quatre janvier, mil neuf cent quarante cinq,  
est décédé, "Mort pour la France" à Dachau (Allemagne),  
Thivollet Gerard René Pierre, né le six Mars, mil neuf cent  
vingt deux, à Saint Jean Bonnefonds (Loire), fils de Elie  
Gerin Louis, et de Françoise Marguerite Marcelle - Traudant.  
Trois Mai, mil neuf cent quarante six

Pour extrait : Saint-Etienne, le vingt quatre mil neuf cent quarante six



LE MAIRE,

Le Maire, [Signature]

## Morts là-bas

Tant de S.T.O. ne sont pas revenus.

Paul Thivollet parle avec émotion de la disparition de son frère au camp de concentration de Dachau. B. Granger a évoqué dans une précédente publication la mort dans un bombardement à Duisburg de son ami Jean Bouterige, instituteur stéphanois et de douze de ses camarades.

Albert Cellier rappelle, avec ses camarades S.T.O. de Kranj, l'assassinat, le 1<sup>er</sup> mai 1945, d'Elie Simon, victime de la Gestapo pour avoir été en relation avec un adjudant alsacien de la Wehrmacht, incorporé de force, et qui était passé chez les partisans slovènes avec armes et bagages...

La ville de Saint-Chamond garde le souvenir de dix de ses fils, morts au S.T.O. Parmi des milliers.

Monument du Souvenir au cimetière de Saint-Chamond (Loire) :

AUBERT Louis  
BROSSE Marcel  
CHAVANNE François  
DEFOUR Marius  
ESPRAVIER Robert  
GIRE Joseph  
SAUVIGNET Marius  
VIAL Claude  
GRET Joseph  
RICHER François

# DES S.T.O. FRANÇAIS EN SLOVENIE

## Français en Slovénie

1943 - 1945

Slovénie ? Depuis 1992, république indépendante entourée par l'Autriche, la Hongrie, la Croatie, l'Italie. En 1943, un million et demi d'habitants environ, Slaves que les nazis tentent de germaniser après l'écroulement de l'ancien royaume des Serbes, Croates et Slovènes, créé le 1<sup>er</sup> décembre 1918.

Début avril 1941, ce royaume de Yougoslavie a succombé rapidement sous les attaques des armées hitlériennes. La Slovénie fut occupée par l'Allemagne nazie qui en annexa la plus grande partie, les fascistes italiens occupant Ljubljana et le sud du pays, la Hongrie occupant la plaine fertile à l'ouest de la Mura.

Les nazis se débarrassèrent rapidement de toute l'intelligentsia, du clergé et de près de dix mille paysans qui furent déplacés en Bessarabie et au Sud-Tyrol ; l'usage de la langue slovène fut interdit dans les lieux publics, les écoles et les églises, les livres slovènes furent détruits, les patriotes emprisonnés, déportés ou exécutés, les jeunes Slovènes mobilisés dans la Wehrmacht. Germanisation et nazification brutales !

Dès l'été 1941, les communistes slovènes, rejoints par des socialistes, chrétiens et autres organisent le Front de Libération, forment des unités de partisans et attaquent les occupants. Les politiciens collaborateurs créent de leur côté la *Garde blanche* (ou Domobranci), qui passera sous commandement nazi après la capitulation italienne en septembre 1943. Les unités de partisans, suivant Tito, livreront des combats mémorables. Nombre de S.T.O. français y prendront part (lire la narration de Georges Sceti).

Les Français du S.T.O., qui en mai et juin 1943 arrivent à Dravograd sont donc maintenant dans un pays germanisé "en surface", mais dont la population meurtrie, restant profondément patriote, ne fait que subir la nazification. De là une sympathie à peu près générale et spontanée pour ces jeunes Français dont les Slovènes comprennent vite qu'ils sont victimes eux aussi de l'ordre nouveau.

D'où viennent-ils ? En majorité des régions lyonnaise et grenobloise, du Midi... puis arrivera à Dravograd "le groupe des 34", presque tous de Saint-Etienne, Saint-Chamond, Firminy, Roanne, arrivant du célèbre camp de Wasserfallboden. Pourquoi ce long déplacement ? On s'interroge encore !

Leur périple en Slovénie ? Rejetés de chantier en chantier, ils seront d'abord terrassiers au barrage en construction de Dravograd, puis bientôt sur celui de Maribor, puis rejoindront

brusquement, à l'aube du 4 août, le percement du tunnel de Loiblpass où, mêlés aux concentrationnaires, ils connaîtront de fortes émotions. De là, ils transpireront sur la route de Zironitza ; leurs baraques incendiées par les partisans, le groupe éclate : l'aciérie de Jecenice, la fabrique de Kranj, la carrière de mica de Wolfsberg en Carinthie. D'autres camarades sont arrivés, Méridionaux et Auvergnats envoyés par les Chantiers de jeunesse.

L'Italie a capitulé ; la guerre des partisans s'intensifie ; le premier hiver... Troupes allemandes, Gestapo...

Les Slovènes ! Des camarades de travail, d'autres, des hommes, des femmes, qui tendent la main à ces jeunes Français dont ils voient vite qu'ils sont proscrits et comme eux victimes du nazisme et soumis aux durs travaux de l'économie de guerre.

Mais les destins sont divers :

Celui de mobilisés et nouveaux guerriers partisans que rappelle ici Georges Sceti.

Celui d'Elie Simon, assassiné par la Gestapo alors que la guerre se termine.

Celui de ceux qui subirent la vie concentrationnaire de Dachau.

Et ils n'oublieront jamais la camaraderie, l'amitié, et pour certains l'amour qu'ils partagèrent avec ces Slaves qu'ils connaissaient si peu, ces Slovènes dont beaucoup admiraient la France malgré le désastre de 1940.

**Albert Cellier**

## Périple en Slovénie (juin à septembre 1943)

D'un entretien avec Claude Janot, d'après notes et journal personnel de cette période :

"Vendredi 28 mai : une trentaine de manoeuvres S.T.O. de Wasserfallboden quittent sans regrets camp et chantier alpins, dur travail, froid, brutalités ("d'un coup de piolet le Lager Führer a ouvert la main de Moutin !"). Pourquoi eux, parmi des centaines de compagnons d'infortune ? Parce que remarqués comme particulièrement "tire-au-flanc", ou, dit-on (!) parce qu'ils ne possédaient que des chaussures de ville fatiguées pour travailler dans neige et boue...

Nuit de train. Réveil lointain, à Klagenfurt. Débarqués à dravograd. Terrassements profonds sous le soleil ou sous les pluies d'orage au chantier du barrage sur la Drau (la Drave). Médiocres travailleurs ? Expédiés à Maribor : barrage en construction. Sept d'entre eux tentent de se faire passer pour cuisiniers ! C'est trop ! Les voilà, rapidement, à porter rails et armatures pour béton. Le sous-chef de camp est une "chemise noire", car les Italiens sont nombreux sur le chantier<sup>5</sup>. Aussi, le "repas" du soir est immuablement transalpin : une cuvette de polenta ! Une cuvette d'ersatz de café ! Protestation... Mouvement... On se bat à la polenta avec les Italiens

<sup>5</sup> Le 25 juillet 1943, la chute de Mussolini entraîne la nomination de Badoglio qui demande en secret l'armistice aux Alliés ! La réaction d'Hitler est immédiate : la Wehrmacht désarme les Italiens.

(les Ritals). La soupe de minuit (on fait deux postes de douze heures) est toujours immangeable. "Une semaine de travail de 81 heures", rappelle Cellier.

4 août : journée mémorable entre toutes. Réveil à trois heures du matin et départ à trois heures et demie pour la gare de Maribor. On se met délibérément en colonne par trois, les trente-quatre anciens des Chantiers, et au pas cadencé, colonne que suit à grand-peine la "Chemise noire". chants séditionnels : la Marseillaise, la Madelon, et Marie-Suzon, le Chant du départ... et Marlborough sur des paroles dangereusement scatologiques et injurieuses. Il fait jour ici : les Slovènes se mettent aux fenêtres, nous applaudissent. Place Adolf-Hitler, on fonce en évitant la gare. La Chemise noire gueule, furieuse ! Confusion ! Rigolade ! Journée de train, sous surveillance... et sans manger !

Correspondance : Klagenfurt, Krainburg (Kranj). Dans le train qui nous conduit à Neumarkt, tentatives de conversation avec jeunes filles slovènes, alarmées, alarmistes (voir plus loin). Camion, baraque... Toute proche, la montagne (les Karawanken). Le lendemain six heures : à nouveau camion, et stupeur, vision d'horreur, bientôt le CAMP (kommando du camp de concentration de Mauthausen !), miradors, sentinelles S.S. partout, prêtes à tirer. Là, derrière le portail, les "pyjamas" (concentrationnaires), tondus, au garde-à-vous devant les gardiens. Officier avec chien. Mais nous ne franchirons pas le portail... aujourd'hui. A huit heures, camion, franchissement du col à 1 300 mètres, descente vertigineuse sur le versant nord autrichien, arrivée à Selo. "Marché aux esclaves" : un officier S.S., de sa cravache et sans un mot, trie les plus costauds : André Fournier (instituteur d'Unieux), Crouzet (Stéphanois), d'autres... Demain, ils iront, forçats, au fond du tunnel, avec les concentrationnaires. Les mieux lotis travaillent au jour avec les "pyjamas". Interdiction de leur parler, mais... on prend des adresses (on donnera de leurs nouvelles) ; on leur glisse pain et cigarettes. 11 août : soulagement ! Nous repartons, camion, train, pour aller au chantier routier de Zironitza, en pleine campagne slovène. Mais quelles émotions !

**(Claude Janot - Albert Cellier)**

## Les Français du S.T.O. vus par les Slovènes de Kranj

"L'arrivée des Français à Kranj, en septembre 1943, ne fut pas pour nous une grande surprise, sachant que les Allemands, occupants de presque toute l'Europe, n'avaient pas hésité sur les moyens d'utiliser les gens de partout afin de travailler pour eux.

L'opinion générale était que ces Français n'étaient pas chez nous pour leur plaisir, mais au contraire on a considéré leur travail comme forcé et pas du tout volontaire. Je me souviens que leur comportement était très correct et, aussi, amical envers les Slovènes, ce qui n'était pas le cas envers les Allemands."

**(Mara P. Ljubljana 1998, rapporté par A. Cellier)**

## DES S.T.O. FRANÇAIS DANS LES MAQUIS SLOVÈNES !

C'est un épisode marquant de la contribution de S.T.O. français à la Résistance, inconnu dans l'histoire locale et même nationale<sup>1</sup>. Le Stéphanois Georges Sceti, après avoir accompli huit mois aux Chantiers de Jeunesse en Corrèze, à Lapeau, entre Egletons et Mauriac, va être désigné pour le S.T.O. en application de la loi du 16 février 1943. Comme nombre de Stéphanois, il part fin mars, le jeudi 25, passe par le camp de triage de Wörgl et se retrouve devant l'univers de glace et le chantier du barrage de Wasserfallboden. En mai 1943, il reçoit un bloc de pierre sur une jambe et doit être hospitalisé dix jours à Kaprun. Puis, il sera transféré en Yougoslavie, où il connaîtra cinq camps de travail : Dravograd et la reconstruction d'un pont, Maribor et l'édification d'un barrage, le percement du tunnel de Ljubelj, Lesce et le tracé "d'une route d'essai à haute résistance" (Le camp sera incendié une nuit par les partisans), la plus grande aciérie de Yougoslavie, à Jesenice. Dans cette aciérie, comme le voulait la composition cosmopolite des camps de travail, 316 Français étaient mêlés à 128 Italiens et... à 140 femmes russes.

Pourquoi Georges Sceti travaillait-il en Yougoslavie ? Il rappelle que *du fait de son origine austro-hongroise, la Slovénie fut annexée à l'Allemagne sous le nom de Oberkrain, de la même façon que l'Alsace pour la France*. Après le passage dans ces cinq camps, son destin de S.T.O. va prendre une orientation tout à fait nouvelle. Nous transcrivons intégralement son aventure depuis son évasion de Jesenice du 19 juillet 1944... à son retour en France :

### Mon évasion de Jesenice

*"Comme dans tous les pays occupés par l'Allemagne, les populations, privées de liberté, n'admettaient pas d'être asservies. D'autres, a contrario, sympathisaient, constituant la Bela Garda (Garde Blanche) comparable à notre milice. Des noyaux de résistance, active et passive, naquirent dans les agglomérations et les campagnes, provoquant ainsi des répressions très dures terminées généralement par des déportations en camp de concentration, ou des exterminations, de la prison et des exécutions.*

---

<sup>1</sup> Monique Luirard, op. cit. p. 458, indique l'affectation des 64 travailleurs S.T.O. de la Loire en Yougoslavie, principalement à Maribor. Elle ne fait pas état de leur éventuelle participation aux maquis slovènes.

*Dans les villes et les villages, on entendait parler ouvertement des partisans, aussi bien par les populations que par les Slovènes travaillant avec nous. La haine était farouche (il ne faut pas oublier que la Yougoslavie a perdu 10 % de sa population totale du fait de la guerre). Les Allemands, pour effrayer les Slovènes, affichaient surtout dans les villages ou les villes de moyenne importance des photographies de partisans capturés et pendus aux arbres (il n'y avait aucun prisonnier des deux côtés, les exécutions étaient systématiques).*

*Dans la nuit du 19 au 20 août 1944, dormant dans nos cantonnements, une alerte aérienne provoqua l'extinction de toutes les lumières de l'usine et des environs. Quelques instants après, une dizaine de partisans, les autres attendant dehors, pénétrèrent dans les chambrées pour recruter des volontaires. Sac à dos rempli en toute hâte dans l'obscurité - chaussettes, slips, chemises, savon et, pourquoi?...un pantalon de pyjama -. Aux pieds une grosse et bonne paire de chaussures avec clous dénommés ailes de mouches sur l'épaisseur de la semelle. Je les avais fait ressemeler au cordonnier de Lesce (les troupes allemandes de montagne avaient le même type de chaussures).*

*Il fallait faire vite, très vite, et ce fut le départ.*

*Les Allemands, se rendant compte d'une anomalie et constatant rapidement ce qui se passait, déclenchèrent immédiatement un tir de barrage dans la montagne, avec leur DCA, au-dessus du camp le plus important, bloquant la progression des fugitifs. En même temps, les troupes et leurs chiens arrivèrent, et ... fiasco complet : récupération des fuyards, retour au camp avec garde militaire. Quelques jours après, il était ceinturé de barbelés et surveillé en permanence.*

*En ce qui me concerne, étant du petit camp, départ en longeant le fleuve Save en direction du village de Dobrava, puis de la montagne, toujours de nuit bien entendu. Les Allemands, du fait de la configuration du terrain, ne pouvaient plus nous atteindre. Prise en charge par un gros détachement de partisans, marchant partout, sauf sur les chemins ou les sentiers, en pleine nature, cela dura 23 heures. En cours de route, obligation de se débarrasser de tous nos papiers d'identité ou autres, brûlant tout le superflu. Pendant cette marche (nous n'y étions pas habitués), nous n'avons reçu aucune nourriture jusqu'à l'arrivée à Crkno, lieu de la Komandamesta (quartier général), siège de l'état-major du IX<sup>o</sup> Korpus, XXXI<sup>o</sup> Divisije.*

*Mon affectation, comme celle de tous les nouveaux arrivants, fut la Vojkova Brigada (XVI<sup>o</sup> Brigade) : constitution d'un bataillon français composé de 74 Français de Jesenice, renforcé de quelques prisonniers évadés, commandé par un Belge.*

*Immédiatement, je fis connaissance avec la vie partisane et sa dure réalité : pleine forêt, coucher sous les arbres, à même le sol, sans la moindre protection, qu'il*

pleuve ou vente. Remise de l'armement : un fusil italien et ses munitions.

La vie active a débuté : quelques jours d'entraînement (se déplacer furtivement, maniement d'armes), patrouilles de nuit : de 19 à 24 heures ou de 24 à 5 heures, déplacement du et des bataillons, toujours de nuit, toutes les nuits, rarement le jour. Les nuits de pluie, comme j'en ai connu et en quantité, tombaient de véritables trombes d'eau sans possibilité de se mettre à l'abri et de se faire sécher. Quand c'était de la neige, c'était bien pire.

Le terrain étant généralement gras et glissant. Dévalant entre les arbres, marchant en file indienne comme toujours, nous glissions les uns sur les autres, celui de devant recevant de celui qui suivait tout ce qui se transportait pour assurer la vie du bataillon, sans parler des fusils. Certaines nuits, très noires, arrivée en plaine, traversée de rivières dont il était impossible d'évaluer la largeur et arrivée dans l'eau, remontée en vitesse sur la montagne en face, les chaussures remplies d'eau et marche ainsi pendant des heures sans jamais se déchausser, se déshabiller, ni se laver.

Ma première intervention importante consista dans le transport de 95 blessés graves ou grands malades, en direction de l'aérodrome provisoire partisan de Hadlesk. Cette opération groupait environ 3000 partisans (31° division et 2 brigades de la 30°).

Pour l'atteindre, obligation de traverser la voie ferrée de Trieste à Ljubljana, aux mains des Allemands. Le baptême du feu m'y attendait. Tir nourri dans tout le secteur de traversée : balles sifflantes autour de nous, obus de mortiers. Très impressionnant, le ton étant donné pour la suite.

Une fois les blessés et malades déposés au point fixé, les partisans avaient promis le départ, en avion, des Français pour rejoindre l'armée française progressant en Italie... L'ordre était annulé avec injonction de faire demi-tour pour grossir les rangs des combattants.

Découragés par cette décision, au moment de repasser la voie ferrée et de se faire "canarder" une nouvelle fois, certains des nôtres se sont évanouis dans la nature, espérant l'aide des civils. D'autres se sont rendus : prison à Radovljica ou déportation à Dachau. Au petit matin, rassemblement dans la forêt d'où nous étions partis : 37 Français manquaient à l'appel. Grosse colère des commandants.

A ce moment-là, ne pouvant plus former une unité, avec un si petit nombre, les 37 rescapés ont été répartis dans les différentes brigades ou bataillons : trois Français par brigade, un par bataillon. Ainsi répartis, nous n'avons plus eu aucun contact entre nous (sauf pour aller à la bagarre où tous, Slovènes comme Français, étaient rassemblés), seulement des Slovènes dont nous ne comprenions absolument pas la langue.

Mon affectation fut le IX° Korpus, XXXI° Divisije, XVI° Brigada (Vojkova

Brigada) III<sup>o</sup> Bataljon, II<sup>o</sup> Ceta. L'état-major était installé à Crkno et les unités couvraient le sud des Karawanken, depuis la frontière italienne jusqu'à Klagenfurt (répartition bien sûr avec d'autres unités compte tenu du territoire à couvrir).

Les hommes constituant les brigades et les bataillons étaient d'origine très diverses : syndicalistes, politiques, hommes risquant une mobilisation dans l'armée allemande, prisonniers évadés des camps (Russes, Polonais, Italiens, Français, etc.), travailleurs évadés des camps de travail, requis mobilisés par les Allemands.

Je me suis rapidement rendu compte de l'organisation et de la discipline rigoureusement militaires régnant dans les bataillons. Le caractère des Slovènes est marqué par un pays rude doublé d'un tempérament forgé par l'appartenance à l'empire austro-hongrois du début du siècle. Le commandement des bataillons était assuré par un commandant (le premier que j'ai connu était terrible, d'origine croate, retrouvé à l'hôpital à côté de moi, blessés tous les deux) assisté d'un commissaire politique (obligation d'assister chaque jour à la Politicna Ura, heure de la politique) et d'autres subalternes jusqu'au decetar, responsable de dix hommes. L'habillement était hétéroclite (pas d'uniformes et pour cause !!) avec, comme seul élément de reconnaissance, le Titocap, bonnet de police de l'armée yougoslave avec l'étoile rouge à cinq branches (de l'URSS) cousue à l'avant de la coiffure. Les partisans, pas plus que les Allemands, ne faisaient pas de prisonniers. De ce fait, certains arboraient des éléments d'uniformes récupérés sur les tués. Lors de ma blessure à CrniVrh, démuné de tout (mon sac m'avait été enlevé pour me transporter), l'hôpital me remit une veste allemande, en toile de tente camouflée, passablement déchirée. J'ai récupéré mon fusil, mes munitions et ma gamelle (c'est tout ce que je possédais).

L'emploi du temps était : le matin, rassemblement du bataillon, suivi de la politicna ura (impossible de comprendre), entretien des armes, corvées de bois pour la cuisine, sentinelle pour surveiller les environs en cas d'attaque éventuelle ou de patrouilles allemandes, en position sur les points stratégiques, patrouilles de nuit, cinq à six heures durant, avant ou après minuit suivant l'affectation. A cela, il faut ajouter les déplacements du bataillon toutes les nuits et quelquefois le jour, malgré le danger, car nous marchions en certains endroits, très à proximité des Allemands.

La nourriture était sommaire, irrégulière, peu abondante ; les "cuisotots" disposaient d'une grosse marmite, genre auge à cochons, portée sur un bâton, pendant les déplacements du bataillon, sur les épaules de deux hommes. Un autre bâton, genre palette, servait à remuer la "sauce". Les corvées d'eau, nécessaires aux préparations, étaient assurées par les femmes : deux par bataillon pour nettoyer les plaies, rafistoler les éléments de vêtements, etc.

Le ravitaillement était assuré par des indicateurs préparant les réquisitions dans les villages des vallées. A la nuit tombante, quelles que soient les conditions

atmosphériques, de grosses patrouilles constituées d'une quinzaine d'hommes partaient, descendant des montagnes. Arrivés dans les villages, certains se mettaient en position sur la route, aux entrées et sorties, munis de fusils mitrailleurs et armements divers. Pendant ce temps, d'autres pénétraient dans les fermes et récupéraient les victuailles préparées au moment des réquisitions : farine, grains, haricots, bêtes ainsi que les médicaments amenés préalablement dans les fermes.

Cette corvée terminée, retour dans la montagne avec tout le ravitaillement. Ce n'était pas une sinécure, bien loin de là.

Au passage, une petite anecdote dont j'ai été un des acteurs : la réquisition avait rassemblé trois jeunes veaux qui devaient marcher coûte que coûte. Un de ceux-ci m'a été attribué ; marchant en se suivant, en silence, vite, je me trouvais à la tête du deuxième veau, tenu par un bout de corde. Compte tenu du terrain, très accidenté, les bêtes, sans parler de nous, se fatiguèrent très rapidement. Elles tombaient à genoux, n'avançant plus. Un coup de crosse de fusil sur les fesses, donné par celui qui suivait, les remettait sur leurs pattes, provoquant en même temps un bond en avant. Résultat : le veau m'arrivait dessus, me donnant un coup de tête dans les fesses (comme je ne connaissais rien aux bovidés, cela surprenait énormément). Arrivés à destination, le ravitaillement était remis à l'intendance, les bêtes abattues d'un coup de crosse de fusil et poignardées. Répartition dans les bataillons arrivant à travers bois pour se ravitailler.

Une autre anecdote : les patrouilles de réquisition avaient ramené un énorme taureau. Impossible de l'abattre d'un coup de crosse, c'était passablement risqué. Une balle de fusil en pleine tête fit l'affaire : le taureau tomba à genoux, puis sur le côté, immédiatement saigné. Un prisonnier de guerre évadé, venu avec nous recevoir le ravitaillement du bataillon, prit sa gamelle, l'approcha du cou et nous dit, je m'en souviens très bien : "Allez les gars, profitez-en, buvez du sang, cela vous fera le plus grand bien" . Un quart de sang, puis un autre... ce sang chaud, fade, nous rendit malades comme des bêtes. En ce qui me concerne, je fus écœuré pendant deux jours.

Généralement, le ravitaillement du bataillon était assuré une ou deux fois par jour : "mucnik" (farine cuite à l'eau, sans sel). D'autres fois, en période d'abondance : pommes de terre, pois rouges et viande bouillie. Je me suis régalé un jour en mangeant un morceau de mâchoire de vache : comme les gencives étaient bonnes, quelle délectation tout en crachant les dents de cette bestiole !!!

Après quelques jours de vie en forêt, un incident dramatique a bouleversé le groupe. Assis en cercle, nous procédions à l'entretien des armes : démontage des culasses, nettoyage des canons de fusil, des crosses, etc., remontage.

Un des nôtres, "Marseille" (je ne me souviens plus de son nom, appelé ainsi parce que originaire de cette ville) voulant se rendre compte du bon remontage de son fusil, appuya sur la gâchette (ignorant qu'une balle se trouvait dans le canon), le coup

partit, atteignant à bout portant un de nos copains, très sympa, Robert Cossus, de Dijon. La balle pénétra dans le dos, sortit en lui déchiquetant le bas ventre, puis, continuant sa trajectoire, lui traversa un genou de part en part. Blessé très gravement, évacuation en direction de l'hôpital, couché sur un brancard : toile de tente de l'armée allemande tendue sur deux bâtons. Le transport a été épique.

Partis à douze pour nous relayer (quatre par quatre pour porter la civière, parfois huit car le terrain était abominable), notre convoi dut traverser des landes, des rochers, des terrains en forte pente, toujours sans chemins. Il fallait se relayer souvent à cause des énormes difficultés du parcours. Pendant ce temps, notre infortuné Cossus se vidait de son sang, gémissant à chaque perte d'équilibre des porteurs. Ce calvaire dura environ 1h30 jusqu'au moment où il rendit le dernier soupir. Le moral était à zéro, le cœur gros, une pensée toute spéciale pour lui fut donnée de la part de tous. Arrivés au point où nous devions l'abandonner en pleine nature, couché sur le sol, nous avons fait demi-tour pour rejoindre nos compagnons. Le personnel de l'hôpital se chargerait un peu plus tard de le récupérer pour l'enterrer, une bouteille vide contenant son nom, à ses côtés, pour l'identifier après la guerre. Il fallait bien continuer ce qui, hélas, venait juste de débiter pour nous.

Un deuxième épisode se produisit peu après : obligés de vivre ainsi comme des animaux, un autre camarade, Gabriel Thermoz, de Grenoble, en pleine déprime, se tira une balle de fusil dans un pied, espérant ainsi séjourner quelques jours à l'hôpital. Infection du pied, amputation d'un orteil par Pavla (la doctoresse chef de l'hôpital) et, bientôt, retour au bataillon.

### Ma blessure

Le 1er septembre 1944, j'ai été blessé lors de l'attaque d'un village, Crni Vrh aux mains des Allemands et de la Bela Garda. Départ la veille au soir, marchant toute la nuit, pour arriver à cinq heures du matin à "pied d'oeuvre", transportant un barda impressionnant : munitions personnelles renforcées, balles dans une grande musette pour approvisionner un fusil mitrailleur, pains de plastique (explosif) et deux obus de mortier à ailettes (environ 100 mm de diamètre) chacun. Un mulet portait le mortier. Nous étions environ 600 et l'attaque commença vers six heures. Progressant par bonds successifs sous un feu nourri, je fus blessé vers huit heures, une balle allemande de neuf mm pénétrant, vers le haut de l'épaule, à la naissance du cou pour venir se bloquer sous l'omoplate gauche : sensation de brûlure intense, compte tenu de la vitesse du parcours dans cette partie du corps, respiration difficile.

Evacué par mon copain Brun, de Firminy (nous nous retrouvions pour les grandes occasions comme celles-ci), examiné par un docteur, à l'abri, un peu plus loin, tous les blessés regroupés, j'ai été transporté en voiture à cheval (des petites voitures

de paysans, typiques pour le transport du foin en pays très accidenté), tantôt sur des sentiers, tantôt en pleine nature jusqu'à un point donné pour le rassemblement des blessés. Prise en charge par le personnel de l'hôpital, yeux bandés pour ne pas reconnaître les lieux en cas de capture par les Allemands, et transport jusqu'à l'hôpital pour recevoir les soins nécessaires (baraque dans les bois).

#### Soins et vie à l'hôpital

L'hôpital se nommait SVPB Pavla P7, signifiant Sentralna Vojkova Partizanskega Bolnica, P pour le nom de la doctoresse Pavla, 7 parce que brûlé six fois par les patrouilles allemandes passant à proximité, reconstruit une septième fois. (Hôpital central militaire des partisans).

En pleine forêt, une baraque principale, en bois, accueillait les blessés et les malades. Elle mesurait environ quinze mètres sur cinq, la construction étant constituée de planches mal jointes (bonjour les courants d'air !), la toiture étant elle-même recouverte de branchages pour la camoufler.

A l'intérieur, deux bat-flanc sur toute la longueur, les blessés étant couchés côte à côte, d'une capacité d'environ quarante blessés.

Une seule lampe à carbure éclairait l'intérieur. Sur le côté, une petite baraque d'environ 2,50 m par 2,50 m pour les opérations et une ou deux autres pour le personnel de l'hôpital et les hommes surveillant les environs pour signaler un danger imminent.

A l'arrivée dans la baraque, les cheveux étaient rasés à cause des poux, puis identification transcrite sur une fiche : nom, prénom, date et lieu de naissance, région ou pays, etc... Attribution d'une place sur le bat-flanc.

Les nuits se déroulaient sans incidents, le calme troublé par les gémissements des blessés, jusqu'au moment où, en plein sommeil, Pavla entra précipitamment dans la chambrée : Ytro, ytro, napreij, vite, vite, départ, une patrouille allemande était signalée. Il fallait partir aussitôt : tout le monde debout, ceux qui le pouvaient, les grands blessés couchés sur des brancards de fortune, les yeux bandés (il fallait ignorer où se trouvait l'hôpital en cas de capture). Départ immédiat dans le plus grand silence, en marchant les uns derrière les autres, la main posée sur l'épaule du précédent, avec franchissement d'obstacles divers : gravir des rochers, des pentes raides, le long d'un torrent et là... attente en pleine nature, dans le froid et l'humidité, que l'alerte soit passée : une heure, sûrement plus, et retour à l'hôpital, un peu plus humides et refroidis.

Seul Français parmi les Slovènes (dont je ne comprenais pas la langue), je ne pouvais, de ce fait, participer aux discussions, ni commenter les informations données tous les soirs sur le déroulement de la guerre par Pavla. Quelle vie totalement passive et sans espoir aucun à l'horizon !

Concernant ma blessure, examiné par Pavla, il fut décidé que l'opération aurait lieu le lendemain. Deux blessés se rendirent dans la petite baraque servant de salle d'opération. Au centre, une table en bois blanc pour opérer. Le premier blessé, un éclat de grenade dans une fesse, s'étendit sur la table : coup de bistouri, extirpation de l'éclat non sans avoir poussé un cri, l'opération étant faite à vif. Vint mon tour, couché sur la table, palpation pour localiser la balle (9 mm), coup de bistouri, écartement de la plaie et extirpation à vif, coup de gueule, pose d'une agrafe et retour dans la baraque.

Une anecdote au passage : le médecin assistant de Pavla, doté d'un pouvoir d'hypnotisation, assurait également le service. Un blessé devait être amputé de la première phalange d'un gros orteil. Devant nous tous, au milieu de la baraque, il le fit asseoir sur un tabouret et l'hypnotisa. Avec des ciseaux, il débrida et coupa les chairs, sans réaction de la part du patient. Prenant une pince, il fit sauter l'articulation, le réveillant brutalement. Une gueulante affreuse : l'orteil était tombé.

Chez les partisans, on ne se déshabillait jamais, pas plus qu'on ne se lavait, et pour cause : pas de vêtements de rechange, pas de chaussettes, pas de savon... rien!

Mes belles chaussures ressemelées à Lesce ne pouvaient être entretenues, faute de graisse et de cirage. Marchant en permanence dans les rochers, à travers bois, sous la pluie abondante, elles finirent par durcir au point de ne plus pouvoir les remettre si je les quittais. Je demandais de l'aide pour tirer sur les tiges et un "beau jour", la couture entre la semelle et la tige, sur le côté, craqua. Il était si difficile de marcher ainsi que mon decetar (responsable de dix hommes) réussit à me faire coudre une pièce avec de la ficelle. Grossière, elle provoqua une infection du pied. Sans chaussettes, le pied abîmé, on m'envoya une nuit, conduit par un camarade (je ne connaissais rien de la région), vers un hôpital mobile installé dans une ferme en grande partie détruite. Pour le trajet, on m'avait enroulé un morceau de toile de jute autour du pied. Il pleuvait énormément. Trempé dès le départ, le terrain si gras m'arracha cet élément après quelques instants de marche, m'obligeant à faire tout le chemin nu-pieds dans la boue. Après quelques jours, retour au bataillon.

Lors de certains déplacements, nous avons été poursuivis par les patrouilles allemandes. Les balles explosives (Dum-Dum) sifflaient à nos oreilles et venaient exploser au contact des branches. Nous courions à perdre haleine. C'était une question de vie ou de mort. On m'avait dit, autrefois, que, à bout de souffle et fatigué à l'extrême, on trouvait toujours les ressources pour continuer, à plus forte raison, face au danger. Quelle fausse affirmation, même fatigué et au bord de l'asphyxie respiratoire.

En certaines occasions, il était impératif, pour des raisons de sécurité ou autres que j'ignorais, de se déplacer de jour. Le bataillon se déplaçait en direction de la vallée, silence absolu, pas de bruit de choc de matériel. A diverses reprises, passage à

*proximité immédiate des Allemands. Il fallait faire vite, ne pas se dévoiler, marcher en file indienne, courbés au maximum, ordre de maintenir un certain intervalle entre nous (exemple : "chest metro restrjain", c'est-à-dire six mètres d'intervalle entre chaque homme), ambiance du moment glaciale en pensant à ce qui serait arrivé si l'un de nous avait été découvert. Ensuite, toujours en silence, regagner la montagne pour atteindre un nouveau campement dans les bois.*

*A l'entrée de l'hiver, toujours seul Français parmi les Slovènes, je n'avais encore rien vu. La contrée où vivaient les partisans, au pied des Karawanken, était nommée "mrzla Rupa" signifiant "région particulièrement froide". Les surprises inattendues se dévoilaient rapidement : froid intense, neige abondante (en certains endroits, voisine d'un mètre) et surtout habillement plus que précaire (pas de vêtements, des lambeaux, pas de chaussettes, les pieds nus dans des chaussures en très mauvais état ; mon pantalon de pyjama me servait de caleçon long, comme j'étais heureux de l'avoir récupéré !)*

*Certaines nuits, des déplacements en terrain découvert avec de la neige à mi-cuisses, rendaient la marche exténuante. Arrivés au point de rassemblement du bataillon, nous devions coucher dans la neige... avec obligation de se débrouiller pour ne pas "crever" ; pour cela, nous avons cassé des branches de sapin, les avons déposées sur le sol pour nous étendre. Par périodes vraiment très froides, nous nous étendions six ensemble, nos couvertures pour nous protéger ; les deux se trouvant aux extrémités étaient souvent relayés et venaient se coucher au centre pour se réchauffer.*

*Malgré tout, par froid très intense, c'était souvent, l'environnement le permettant, nous couchions dans des granges de fermes abandonnées, nous donnant l'occasion d'attraper des poux supplémentaires. Avant le lever du jour, il fallait vite décamper.*

*Au moment de Noël 1944, et précisément le jour même, j'ai été désigné, en plein jour, comme sentinelle, beaucoup trop souvent à mon gré, sans pouvoir rouspéter, ne connaissant pas la langue, restant plusieurs heures debout dans une bonne épaisseur de neige, le froid pénétrant insensiblement, sans nourriture et pas mieux vêtu que d'ordinaire.*

*Toujours dans le même secteur, près de Skofka Loka (devenu station de sports d'hiver) et Loka, quelques uns d'entre nous, dont j'étais, furent désignés par nos chefs, groupés dans un bunker de fortune, aux pierres mal jointes, en cas d'intervention urgente.*

*Il faisait très froid et le sol était entièrement glacé. Insensiblement, la sensation de gel me gagna, mais il ne fallait pas bouger, ni sortir. Quelques jours après, je retournais au SVPB Pavla. Les soins ont été très rapides : les extrémités de deux orteils, devenus noirs, furent coupées avec des ciseaux. Repos quelques jours, en*

attendant la cicatrisation, puis retour au bataillon. En partant de l'hôpital, on me remit une couverture, une grande couverture. N'ayant pratiquement rien sur moi, mes poches de pantalon arrachées, mon pantalon de pyjama en lambeaux, ma chemise déchirée depuis les épaules jusqu'à la ceinture, il m'est venu à l'idée de couper une bande de cette couverture avec mon couteau, d'en prendre le centre pour y passer la tête (à la manière des chasubles des prêtres).

En avril 1945, les Allemands conscients de l'issue prochaine de la guerre, lancèrent une offensive générale contre les partisans. Pour eux, dans cette région, ce fut le baroud d'honneur : bombardements nourris, avec, entre autres moyens, les nebelwerfer dont les projectiles faisaient un énorme miaulement et de gros dégâts, pas de blindés par suite du terrain trop accidenté, pratique de la terre brûlée, toutes les fermes incendiées, privant ainsi les unités combattantes de tout ravitaillement.

Retour au calme, la capitulation étant imminente. Il n'y avait plus rien à manger. Les Alliés prirent donc le relais en parachutant, chaque jour, des sacs de riz.

La vie a continué dans ces conditions lamentables, jusqu'à la libération, le 8 mai 1945 à Gorizia, au nord de Trieste. Séjour de quelques semaines à l'hôpital Sveti Just, où nous étions cantonnés, sans la moindre crainte pour nos vies. Un bain relaxant fut le bienvenu après tant de mois de vie de bête.

A Gorizia, la jonction avec l'armée anglaise du général Alexander faillit mal tourner.

Au bout de quelques jours, suite à un ultimatum des Alliés provoqué par des frictions entre états-majors, le repli en Yougoslavie des partisans devint imminent. Puis tout se calma, évitant de la sorte de nouvelles péripéties. Il y en avait assez eu !!

Rencontrant Pavla, lui demandant de l'aide, j'ai été envoyé à Ljubljana pour démobilisation.

Ainsi, regroupé avec certains, notamment les déportés politiques de Loibl Pass (Ljubelj), le retour en France, tant attendu, se profilait à l'horizon.

Ljubljana, Trieste, Mestre, Bologne, Modène, les Dolomites, le Brenner, Innsbrück, Feldkirch (important centre pour les rapatriés, passage devant les Américains pour interrogatoire), la Suisse, Bellegarde, Annemasse. Dans cette localité, les autorités françaises chargées d'assurer notre retour dans nos domiciles respectifs, nous ont donné la possibilité d'avertir nos familles par l'envoi d'un télégramme... il n'est jamais arrivé ! Faut-il s'en étonner ?

Quand je pense à Gorizia et à l'annonce faite sur place, de la Libération de Saint-Etienne au mois d'août 1944, se doutait-on en France de cette prolongation de la guerre et de mon implication, et des autres ? Ce fut le 8 juin 1945, mon retour à Saint-Etienne

A la gare où un centre d'accueil avait été créé pour recevoir les rapatriés, de

*même qu'à l'hôtel Terminus, tout avait disparu. Tout le monde est rentré, pensait-on ; effectivement, j'arrivais un des derniers. (Pourtant, mon camarade Bémat, d'Ouroux dans le Haut-Beaujolais, redescendu dans le Sud de la Yougoslavie avec son unité, n'a été libéré qu'en décembre).*

*Quelqu'un m'a accompagné en tram jusqu'à la Charité (arrêt de tram) et je suis arrivé seul rue Gambetta. Coup de sonnette... branle-bas de combat, voisin de l'évanouissement. Le télégramme n'étant pas arrivé, je n'étais pas attendu !*

*Au retour, toujours gêné par mon pied, j'ai passé une radio. Du fait du froid, le petit orteil s'était détaché du squelette, la tête du métatarsium étant elle-même très endommagée. Conséquence : séjour en clinique avec une lente cicatrisation de la plaie.*

*J'ai toujours entretenu des relations avec Pavla. Je l'ai rencontrée en 1981 au cours d'un voyage, en Slovénie, des anciens de Yougoslavie. Nous avons ainsi pu reparler de cette période douloureuse de la guerre. A cette occasion, elle m'a offert un livre s'y rapportant.*

*Des relations régulières, aussi, avec Janko Tisler, ingénieur au tunnel de Ljubel, évadé chez les partisans, puis blessé. Je l'ai rencontré à Zagreb, puis il est venu me rendre visite au Chasseur.*

*La durée du S.T.O. (Service du Travail obligatoire en Allemagne) a été pour moi d'environ 27 mois. Celle des Chantiers de Jeunesse de 8 mois. 35 mois au total, cela représente une belle jeunesse !"*

Georges Scéti

IX° Korpus, XXXI° Divisje, XVI° Brigada, III° Bataljon, II° Ceta.

Cet engagement aux côtés des partisans slovènes n'a eu aucune incidence, ni sur les opinions de l'intéressé, ni sur la capacité de reconnaissance des gouvernements français.



Liste des ouvriers français, mobilisés par les unités de partisans se trouvant  
 Seznam zaposlenih francoskih državljanov, ki so bili  
 mobilizirani od enot NOV v ujetniškem taborišču Pod-  
 mežaklja v noči 19 - 20 julij 1944, ter se niso vrni-  
 li v Železarno Jesenice.

dans le camp au pied de la montagne "Mežaklja" dans la nuit entre 19 et  
 20 juillet 1944 et qui ne sont plus revenus à l'asciérie de Jesenice.

Tek. št.	<del>Primek in ime</del>	No detavail Del. št.	me le Rojen	lieu de naissance Roj. kraj	Section de Travail Obrat
1/	Brunel Pierre	11938	10.12.1921	Castelnaudary	Stahlwerk
2/	<del>Bernardoy Fernand</del>	11880	22.11.1922	Gaul	Bauabteilu
3/	Boyer Guy	11988	6. 3.1921	Toulouse	El.Werkst.
4/	Bianciotto Maurice	12032	18. 8.1922	Marseille	Drahtwalzw
5/	Bersezio Pierre	12036	27. 4.1921	Felezagno	W.w.Abtlg.
6/	<del>Benat Emile</del>	12726	8.10.1920	Dusause	Bauabt.
7/	Billard Lucien	12742	5.11.1920	Vourles	Bauabt.
8/	Boyer Eugene	12740	17. 2.1922	St.Etienne	Bauabteilu
9/	Brun Pierre	12737	25.11.1922	Firminy	Bauabteilu
10/	Caruso Rene	11862	16. 8.1920	Sete Herault	Jauerb.II
11/	Caraglio Jaques	11856	22. 3.1921	Cannes	Montageabt
12/	Coll Etienne	11812	2. 3.1917	Perpignan	Stahlwerk
13/	Chenot Francois	11933	11. 4.1922	Tauleau	Ökonomie
14/	Cirris Gustau	11941	15. 2.1922	Paule	Stahlwerk
15/	Chesta Jean	11947	28. 3.1922	Fernerro	Jauerb.
16/	Condamines Achilles	11951	10. 5.1922	St.Jury	Ökonomie
17/	Cossus Louis	11998	11.10.1920	Dijon d'Or	Konstr.Abt
18/	Chambe Francois	12725	20. 6.1920	Lyon	Elektr.Abt
19/	Chenavier Albert	12723	25.11.1920	Villerbahne	Bauabt.
20/	Crauzet Pierre	12728	3.7. 1921	St.Etienne	Bauabt.
21/	Cognet Auguste	11847	4.7.1921	Nice	Jauerb.I
22/	De Vries Robert	11829	17. 2.1922	Madelaine	" I
23/	<del>Demaulins Pierre</del>	11928	27. 5.1922	Lyon	Ökonomie
24/	Flary Rene		22. 6.1922	Leur	Wisenbahn
25/	Garra Antoine	11866	1. 2.1920	Roquebrüne	Ökonomie
26/	Galabru Michel	12016	27.10.1922	Safi	W.w.Abt.
27/	Grisolia Francois	11909	31. 1.1922	Gorbio	Drahtzug
28/	Germain Henri	11937	6. 1.1922	Montrocco	Ökonomie
29/	Guerganoff Georges	12062	8.11.1896	Novac, Biłgrarien	W.w.Abt.
30/	Gotty Richard	12737	8.12.1921		Bauabt.
31/	Galifiers Clement	12139	18. 3.1920	Lyon	Mech.werks
32/	Lausent Leon	12741	5.8. 1922	Grenoble	Bauabt.
33/	Mendez Andre	11639	4. 3.1922	Colombiers	Jauerb.II
34/	Berton Robert	12727	6.11.1922	Lyon	El.Abt.
35/	Otto Bruch Aime	11961	3. 5.1922	Lutosque	Bergbauabt
36/	Pelegrin Pierre	11942	23. 7.1922	Villeneuve	Hochofen
37/	Peletiers Charles	12732	12. 2.1922	St.Etienne	Elektr.Abt
38/	Rosper Yves	12003	23. 8.1920	Hermanville	Jauerb.
39/	Rissone Charles	12029	14. 9.1887	Asti Ital.	Mech.Werks
40/	Sabartnes Louies	11842	5. 6.1920	Castelnaudery	Graugless.
41/	Sotimano Robert	11991	15.10.1922	Cap J'Aix	Jauerb.
42/	<del>Sceti Georges (SCETI)</del>	12733	18. 2.1922	St.Etienne	Bauabt.
43/	Torradeau Lucien	11830	11. 4.1922	Castlanaudary	Graugless.
44/	Telman Henri	11929	9. 7.1922	Marseille	W.w.Abt.
45/	Trau Auguste	11936	10. 2.1922	Bensou	"
46/	Tortoloro Jean	11965	14. 9.1922	Nice	"
47/	Termoz Gabriel	12739	1924	Grenoble	Elektro.Ab
48/	Vial Marcel	12724	25. 3.1921	Grenoble	Elektro Ab

49/	Beger Maurice	13158	20. 4.1921	Chalette	Okonomat
50/	Barcqy Guy	13163	29.12.1923	Elei d'Cherre	
51/	Chopin March	13162	26. 4.1925	Cnatellrault	
52/	Toussilau James	13225	23.12.1925	Virgines	Drantzug
53/	Plasseraud Andre	13208	24. 3.1925	Chazeles	"
54/	Mareau Jean	13263	26. 3.1924	Norrt	W.w.Abt.
55/	Bassan Olindo	13213	20. 8.1921	Nervesa	Drantzug
56/	Poy Marius	12734	2. 9.1921	Chamerit S <sup>t</sup> Chamond	Baubteilung
57/	Grange Michele	13145	21. 2.1921	Symphorin	Jauerburg I
58/	Brosse Albert	13144	31. 3.1922	St.Symphorin	Jauergurg II

# LA FEMME ET LES S.T.O.

## Femmes

Femmes ?

Femmes maternelles, femmes soignantes, femmes compatissantes, femmes amicales, femmes souriantes, femmes tendres, femmes amoureuses...

Femmes vénales aussi, parfois.

Femmes, jeunes femmes, ukrainiennes, russes, belges, slovènes, tchèques, autrichiennes, allemandes, grecques... et françaises. Des femmes elles aussi malmenées par la guerre.

Quand Francis Ambrière, dans *les Grandes Vacances* écrit que "les relations entre P.G. et population féminine ne se sont nullement réduites à des rapports d'ordre sexuel ou sentimental, que leur présence, les sentiments humains qu'elles ont pu manifester ont souvent soutenu ces hommes..." , c'est aussi, absolument, aux S.T.O. de 1943-1945 qu'on doit penser.

Des religieuses, à Schwarzach, dont se souvient avec émotion B. Granger : "Seul le quart d'heure passé dans la soute à charbon du préventorium de Sankt-Veit, où les religieuses nous faisaient descendre pour qu'on ne nous voie pas et où elles nous servaient chaque fois "le Mehlspeise" et une part de tarte qui nous parut toujours de la haute pâtisserie, était un bonheur sans nuage. Le sourire accueillant et malicieux des bonnes Soeurs qui ne nous disaient pas un seul mot, restera toujours dans mon souvenir et dans celui de Marcel D., mon compagnon de mendicité."

Des mères : Madame Pernus, à Kranj, qui prépare de bonnes tartines à A. Cellier ; cette paysanne (Autrichienne mais de descendance alsacienne) qui accueille toujours bien R. Richard et lui dit, après sa sortie de prison : "J'ai pensé à vous comme à mon propre fils !" Mères peut-être "ces femmes courageuses (car c'est défendu) qui nous font signe qu'elles ont déposé un petit paquet contenant un brin de nourriture" (A. Delaroa) ; et Madame Anna Nissi (et son mari) qui pendant le terrible hiver où de jeunes camarades sont morts de fatigue et de sous-alimentation (nous mangions des betteraves fourragères crues... et volées) offre, dans sa maison, à L. Vives, chaque soir, une grande tasse de café au lait, et dont il pense encore qu'ils lui ont sauvé la vie (il travaillait au "Graben" près de la frontière hongroise).

Des femmes amicales : Fanny K., infirmière slovène de la fabrique L.G.W., soigne avec sourire et douceur nos blessures légères et d'autres jeunes femmes slovènes qu'on côtoie journallement au travail, à la cantine, d'autres aussi qui, lycéennes ou étudiantes, avaient étudié le français avant l'annexion (A. Cellier) .

Mais aussi les Françaises volontaires qu'ont rencontrées les S.T.O. des Sudètes, femmes et filles en général peu farouches ! des femmes déplacées, pour des liaisons fugitives, parfois hasardeuses (une M.S.T. classique qui, diagnostiquée, est soignée énergiquement en hôpital !). La prophylaxie est de rigueur dans les maisons publiques des villes importantes, que les étrangers qui ne sont pas de l'Est peuvent fréquenter... On lira, non sans surprise, que l'application du plan Göring au gigantesque chantier de Kaprun avait prévu, dans les moindres

détails, un bordel pour travailleurs étrangers ! Mais "en 1943, à Wasserfallboden, la Femme, il n'en était pas question !" (H. Muzelle)

On témoigne pourtant que, dans tout le Reich, flirts, amourettes, amours, avivés certainement par la guerre omniprésente, par l'incertitude des lendemains, ont rapproché jeunes hommes et jeunes femmes de toutes nationalités :

A. au Tyrol, fleuretant avec une séduisante Belge, découvrira son cadavre, au lendemain d'une soirée prometteuse, parmi les victimes d'un bombardement nocturne. Le destin ? M., bien qu'hospitalisé, - séduction réciproque - ne "conclura" cependant pas, sachant qu'un P.G., d'une aventure semblable, a été sévèrement puni.

Ce ne sont pas toujours des amours sans lendemains : des mariages s'en suivront, comme le raconte J. Ville, comme A. Cellier l'avait prévu en son temps pour son camarade Denis de V. qui épousera sa fidèle Maria... en 1947.

Des relations franco-allemandes ? En dépit du danger<sup>6</sup> qu'elles peuvent présenter (Avertissement aux travailleurs français : "il est strictement interdit d'avoir des conversations avec les citoyens du Reich en dehors des besoins du travail. La copulation avec une femme allemande peut entraîner la mort pour les deux coupables") elles ne furent pas rares : c'est D. qui a pour maîtresse la belle-fille de sa logeuse, mère de trois enfants, et dont le mari est au front ; c'est H. dans l'exode à l'Est, au printemps 1945 ; c'est G. L., si rigoureux, qui, un jour de 1945, "craque", séduit par une jeune veuve (?) allemande, désespérée (!). Il sera désormais pour ses camarades "Jojo le beau mâle" !

**Albert Cellier**

## Compréhension et discrétion

Dans le camp de Gablonz étaient regroupés des travailleurs de diverses nationalités, hommes et femmes.

Il y a eu bien sûr des rencontres particulières, plus ou moins durables, et parfois insolites, sous le regard bienveillant de l'administration du camp (le chef donnant même l'exemple, d'après la rumeur). Nous avons pu noter aussi de véritables mariages qui respectaient les traditions de divers pays, mais ils n'étaient pas très nombreux.

Ainsi deux de nos camarades ont convolé, l'un avec une Grecque, l'autre avec une Arménienne. Les couples avaient droit à un petit logement particulier et dans le ménage franco-grec, très sympathique, une naissance est arrivée, ce qui nous procurait une distraction supplémentaire (j'ai retrouvé plus tard cette famille devenue nombreuse et exemplaire).

J'avais appris aussi des liaisons avec des femmes allemandes, plutôt passagères, les rencontres commençant sur le lieu de travail. Cependant, dans ce domaine, le camp n'était pourtant pas devenu une sorte de lupanar, et dans l'ensemble cette activité restait assez discrète. Dans notre chambrée, nous nous étions entendus pour préserver une sorte de tranquillité de ce côté-là, dans notre local, chacun restant libre de sa conduite à l'extérieur, sans que nous portions à ce sujet le moindre jugement.

**Jean Ville**

<sup>6</sup> Les tribunaux des régions autrichiennes de Carinthie et Styrie condamnent 131 P.G. (mars 1944 - avril 1945) pour rapports avec des femmes allemandes.

## VISIONS RETROSPECTIVES

Nous reproduisons dans son intégralité cette sorte de bilan général présenté par le chef du Service départemental de la main-d'œuvre en réponse à une enquête de la mairie de Saint-Etienne (document SH82 des archives municipales). Il a l'intérêt de traduire parfaitement l'image idéalisée des S.T.O. de l'immédiate après-guerre.

MINISTÈRE DU TRAVAIL  
LA SÉCURITÉ SOCIALE  
DIRECTION DÉPARTEMENTALE  
DU TRAVAIL  
SAINT-ETIENNE le 16 Avril 1949  
DE LA MAIN-D'ŒUVRE  
la Loire

IMPRIMÉ N° 6

.....° SECTION  
10/RP-863

Le Chef du Service Départemental  
de la Main-d'Oeuvre

Monsieur le Maire de St-Etienne  
Secrétariat Général

MAIRIE DE SAINT-ETIENNE  
SECRETARIAT GENERAL

Comme suite à votre lettre du 11 Avril (Ry-M), j'ai l'honneur de vous rappeler qu'à la libération un sabotage de nos services nous a fait perdre une quantité de documents concernant la période du S.T.O.

Je puis cependant vous donner les renseignements suivants :

1°- Nombre de partants pour le S.T.O.

Taxation 18.500 - Départs 7.011

Grâce à l'activité de nos services on remarque ainsi la différence sensible des exigences Allemandes et des déportations réelles.

Cette différence de 11.489 unités s'explique tant par l'effort de persuasion que nous avons mené auprès des autorités d'occupation pour leur prouver que les travailleurs étaient nécessaires dans les usines ou les mines de la Loire, que par la volonté manifestée par les réfractaires que nous avons aidés.

L. A. 7245

Je ne puis vous préciser le nombre exact de ces derniers.

MAIRIE DE  
STETIENNE  
ARCHIVES

2°- Nombre de départs volontaires.

Les volontaires s'adressant directement au bureau allemand, je ne puis vous donner aucun chiffre à leur sujet.

3°- Réactions en présence du S.T.O.

En ce qui concerne les réactions des salariés astreints au S.T.O., il y a lieu de se rappeler que cette mobilisation de la main-d'oeuvre en faveur de l'Allemagne n'a pas fait plaisir à la généralité. Présentée comme une opération entreprise " dans l'intérêt

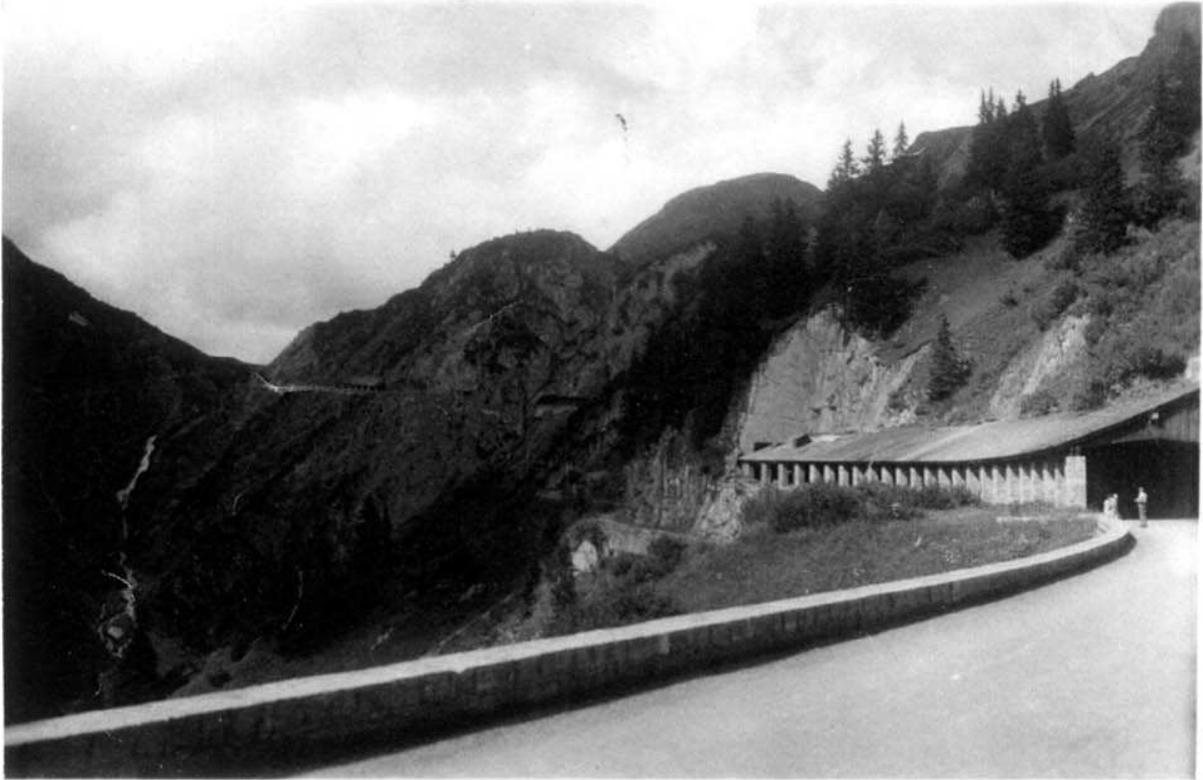
.../..

supérieur de la France" elle a pu obtenir l'adhésion d'un certain nombre / influencé par la presse du moment. On se rappelle le trouble profond des esprits qui croyaient au double jeu des autorités gouvernementales et qui, patriotes cependant, ont pu se laisser convaincre de l'utilité de telle ou telle décision d'Etat. Ce n'est cependant pas de gaité de coeur que les travailleurs ont accepté la déportation, beaucoup ont été réfractaires et beaucoup, après un séjour en Allemagne où ils n'ont pas occupé un emploi avec grand profit pour les autorités à ce moment victorieuses, sont venus en permission et ne sont pas repartis.

Notre service a conscience d'avoir fait pendant cette dure période tout son devoir, malgré le danger auquel il a été exposé et qui nous a valu la suspicion de la part des dirigeants Allemands locaux, l'arrestation et l'exécution sommaire d'un de nos excellents employés M. P. BERARD.

Des menaces précises ont mis les Chefs de notre service en situation difficile et seule la libération a pu empêcher leur arrestation envisagée.

Ci-joint également, copie de l'allocution prononcée par M. FONTVIEILLE, Contrôleur Principal des Services de Main-d'Oeuvre, au moment de la décoration décernée à M. ROURE ( reconnaissance française - médaille d'argent).



La route de la Flexenpass, de Stuben à Zürs.

*Jeunes Français souvenez-vous que ce sont vos frères, vos pères... qui ont édifié ces paravalanches, dans des conditions que vous n'aurez, espérons, pas à connaître*  
(adresse d'un officier français à des soldats des troupes d'occupation en Autriche, en 1952)



Silvretta, le poste d'été de la S. E. S.

### La vallée du Montafon .

Après Schruns et son petit train, il y a la tindauer-Hutte, la Silbertal et puis tout là-haut, le massif de Silvretta et son barrage. Dix-sept nationalités l'ont construit (années quarante). *L'ingénieur poussait la brouette, l'infortuné qui chutait avait le béton pour linceul. Une seule nation, une seule botte pour diriger !* (documents et commentaires d'Emile Meunier)

## Graben

Pour Paul Thivollet, pour Louis Vives, ce nom évoque les mois les plus durs qu'ils ont vécus, mobilisés pour creuser ce fossé antichars démesuré, qui, à l'Est, devait arrêter l'Armée Rouge.

En novembre 1944, Louis Vives, instituteur, et son camarade de promotion Malet, sont "ramassés" à Mauer bei Wien (près de Vienne), et dirigés sur un chantier démentiel dans le Burgenland, sur les bords du Neudsiedler See, lac steppique de la plaine danubienne à peine modelée : les Graben, travaux titanesques, tranchée creusée à travers champs et vignes.

Au cours de cet hiver 1944-1945, particulièrement rigoureux (il gèle à moins vingt degrés pendant presque deux mois), une armée de près de 20 000 militaires et civils allemands, et dès la fin janvier, 65 000 étrangers, hommes et femmes de toute l'Europe seront employés à cette entreprise gigantesque, mais qui s'avérera vaine. Le froid... le dur travail... la faim...

Mais Allemands et étrangers ne sont pas traités de la même manière. L. Vives, qui dort dans un hangar agricole, narre par ailleurs la récupération, en cachette, de nourriture au fond des marmites des hommes du Volksturm. Avec une émotion très forte, il rendra hommage à cette famille autrichienne qui lui a sauvé la vie :

"Je les vois, dans leur vie paysanne, pauvre et simple ; j'entends leurs respectueux "Herr Lehrer" (Monsieur le Professeur), qu'ils employaient quand ils s'adressaient à moi, quand Marguerite Zwinger, qui avait alors seize ans me servait chaque soir l'immuable bol de café au lait avec une grosse tranche de pain...

Je me revois, avec mes camarades, dans l'église de Weiden, écoutant les chants des fidèles, des femmes surtout, toutes habillées de noir, foulard noir sur la tête ; uniformité dans les costumes, dans l'attitude recueillie, alors que les silences ou les prières chuchotées étaient troublés par le roulement de la canonnade, là-bas vers l'Est, vers la Hongrie toute proche, dans cette église où les Français allaient chercher un peu de chaleur humaine, de l'espoir, même si personne ne prêtait attention à cette troupe de mendiants debout au fond de l'édifice, ne comprenant rien, ou presque, au prône du prêtre."

En juin 1993, il retournera dans ce village de Weiden, retrouvera, au comble de l'émotion, Marguerite Zwinger. Il ira se recueillir sur la tombe des parents Nissl, dans ce cimetière où brillent à nouveau des milliers de petites lampes, où il passera devant la stèle sur laquelle étoile et inscriptions en caractères cyrilliques rappellent qu'un soldat russe est tombé ici, où reposent, anonymes, de pauvres Ukrainiennes, inhumées quasiment nues, pour qu'on puisse récupérer leurs vêtements, jeunes filles victimes des déportations massives de populations, oubliées par tous, sauf par ceux qui, comme lui, ont vécu le drame de ces chantiers démentiels.

Là, conclut-il, "j'ai côtoyé la misère et la mort, mais aussi et surtout la bonté, la charité de ces familles qui m'ont sauvé la vie. Niemals vergessen ! (Je n'oublierai jamais !)

**Cahiers de *Weiden am See*, par Louis Vives**

## DU PROCES DE NUREMBERG (1946)

La responsabilité du régime nazi et celle d'Ernst Sauckel, accusé individuel dans la mise en œuvre du "travail forcé", firent l'objet des réquisitoires des procureurs J. B. Herzog, pour la France, Jackson, pour les Etats-Unis, général Rudenko pour l'Union soviétique.

Ernst Sauckel (dit Fritz), membre du N.S.D.A.P. dès 1923, fut nommé par Hitler *plénipotentiaire général à l'utilisation de la main-d'œuvre, y compris l'utilisation des ouvriers recrutés à l'étranger et des prisonniers de guerre* le 21 mars 1942, par transfert des pouvoirs de Göring, commissaire au plan de quatre ans.

Le réquisitoire du procureur français portait principalement sur :

- L'institution du travail obligatoire, violation délibérée des Conventions internationales, en particulier la quatrième Convention de La Haye, assimilant le travail forcé à l'esclavage (*article 5*).
- Les conditions de travail de ce potentiel humain extrait des territoires occupés.
- Les conditions précaires d'existence de cette main-d'œuvre (logement, alimentation, soins médicaux).
- La sévérité du régime disciplinaire des travailleurs étrangers (camps spéciaux de représailles, internement dans les camps de concentration, assassinats).

Ce réquisitoire fut appuyé par le juge américain Jackson :

*Le travail forcé a peut-être été l'entreprise d'esclavage la plus étendue et la plus terrible qui se soit jamais vue dans l'Histoire*

et par le général soviétique Rudenko :

*Dans la longue chaîne des crimes honteux commis par les occupants germano-fascistes, une place spéciale revient à l'envoi forcé en Allemagne de la population civile pour un travail d'esclavage.*

Sauckel, condamné à mort par le Tribunal international, fut exécuté par pendaison le 16 octobre 1946.

## Petit glossaire franco-allemand de ce temps-là

**Garde mobile (ex-garde républicaine mobile)** : formation militaire destinée à intervenir en cas de désordres.

**G.M.R.** : groupes mobiles de réserve - renforcement de la garde mobile.

**S.O.L.** : service d'ordre légionnaire, tout dévoué à Vichy, fournira les premiers cadres de la Milice.

**Milice** : créée en janvier 1943, commettra alors, conduite par DARNAND crimes et exactions dans son soutien à Vichy et au nazisme.

**Les Chleus** : pour les P.G. français et les STO, les Allemands ne sont plus les Boches ou les Fritz, mais indistinctement: les Chleus.

**K.G.** : prisonniers de guerre français, et britanniques.

**S.U.** : prisonniers de guerre soviétiques.

**Les pyjamas** : les concentrationnaires (internés dans un K Lager)

**Straflager (ou AEL)** : camps "d'éducation" par le travail... pour STO. Il y en eut 105 au minimum (citation Vittori)

**Lager** : camp d'hébergement.

**Durchganglager** : camp de triage.

**Lagerführer** : chef de camp - membre du *Parti* ou grand mutilé de guerre - maintient la discipline et renseigne la Gestapo.

**Lagerschütze** : gardiens de camp, en uniforme.

**Ausweis** : la pièce d'identité du travailleur étranger, à présenter à l'entrée et à la sortie de l'entreprise, du chantier, du Lager et... aux fréquents contrôles policiers,

**Werkschütze** : gardiens d'usine, en uniforme.

**Gestapo (police secrète d'Etat)** : a tout pouvoir, partout.

**Feldgendarmerie** : police militaire - omniprésente dans les gares, les trains, où elle contrôle systématiquement militaires et civils.

**Arbeitsamt** : bureau local de la main d'oeuvre. Il dirige... le placement.

**Meister** : contremaître, ou chef d'équipe (ou Kapo)

**N.S.D.A P.** : le parti national-socialiste allemand.

**Le crachat (ou le pédalier)** : insigne d'appartenance au NSDAP donc...être prudent.

**Hitler** : le sauvage.

Et, comme la guerre est partout :

**O.K.W.** : commandement suprême des armées (on étudie ses communiqués).

**Wehrmacht** : l'armée dans ses formations régulières.

**S.S.** : forces spéciales de protection.

**S.A.** : police auxiliaire politique.

**Volksturm** : mobilisation de tous les hommes de 16 à 60 ans pour la guerre totale.

**Flak** : défense antiaérienne.

**H.J.** : Jeunesses hitlériennes.

**Les Polaks** : les Polonais.

**Les Russkoffs** : les Russes.

**Les English** : les Anglais.

**Les Amerlos** : les Américains.

**Les partisans** : forces armées de lutte et libération, structurées, en Slovénie et ex-Tchécoslovaquie.

Pour les nazis, ce sont: les Bandits.

Pour les STO de Slovénie: les "Barbus".

**Domobranci** : la "Milice" slovène, force répressive pro-nazie.

**R.M.** : Reichsmark = 20 F français (cours 1940).

**A.C.J.F.** : Association catholique de la jeunesse française.

**C.J.F.** : Chantiers de la Jeunesse française (les Chantiers).

**E.N.** : Ecole Normale d'instituteurs.

## BIBLIOGRAPHIE

- Ambrière (Francis). Les Grandes Vacances, éd. Nouvelle France, 1946.
- Amouroux (Henri). La Grande Histoire des Français sous l'Occupation, éd. Robert Laffont, 1983, tome VI.
- Aventurier (Gérard) et Cellier (Albert). Des Instituteurs de la Loire au Service du Travail Obligatoire (S.T.O.) dans le III<sup>e</sup> Reich (1943-1945), Village de Forez, 1997.
- Bollon (Gérard). "Aperçus sur la Résistance armée en Yssingelais (1940/1945)", Cahiers de la Haute-Loire, année 1997.
- Fournial (Etienne). Saint-Etienne, histoire de la ville et de ses habitants, Le Coteau, éd. Horvath, 1976.
- De Fontette (Fr.). Le Procès de Nuremberg, PUF, collection Que sais-je ?, 1996.
- Durand (Yves). La Vie quotidienne des prisonniers de guerre, éd. Hachette, 1987.
- Evrard (Jacques). La Déportation des travailleurs français dans le III<sup>e</sup> Reich, éd. Fayard, 1972.
- Gentgen (René). La Résistance civile dans la Loire, éditions lyonnaises d'Art et d'Histoire, 1996.
- Handourtzet (Rémy). Vichy et l'Ecole (1940-1944), éd. Noësis, 1997.
- Hutter (Clemens). Kaprun - Tauernstrom und National Park, éd. TTG, Salzburg, 1995.
- Le Livre blanc de la déportation du travail, numéro spécial 263 du Déporté du travail, éd. SART, Tours, 1987.
- Luirard (Monique). La Région stéphanoise dans la guerre et dans la paix (1936-1951), Centre d'études foréziennes, Centre interdisciplinaire d'études et de recherches sur les structures régionales, 1980.
- Veillon (Dominique). Le Franc-Tireur, un journal clandestin, un mouvement de Résistance, 1940-1945, éd. Flammarion, 1977.
- Vittori (Jean-Pierre). Eux, les S.T.O., éd. Temps actuels, 1982.

---

*Ce cahier est un supplément à Village de Forez, n° 73-74 d'avril 1998.*

**Village de Forez**

**Siège social** : Centre Social de Montbrison, rue Puy-du-Rozeil, 42600 MONTBRISON.

**Directeur de la publication** : Claude Latta.

**Dépôt légal** : 4<sup>ème</sup> trimestre 1998.

**Impression** : Centre départemental de documentation pédagogique de la Loire, St-Etienne.